

2-8

B. L. franç. pag. 375.

p. e. cum 1127

6

ERMINIE,
POÈME

EN TROIS CHANTS,

PAR M. DE LANTIER,

*Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis,
des Académies de Marseille, Florence
& Rome.*

Nobis in arcto, & inglorius labor.

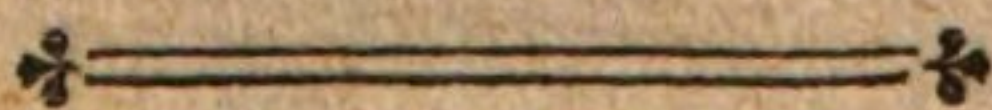
TACITE.



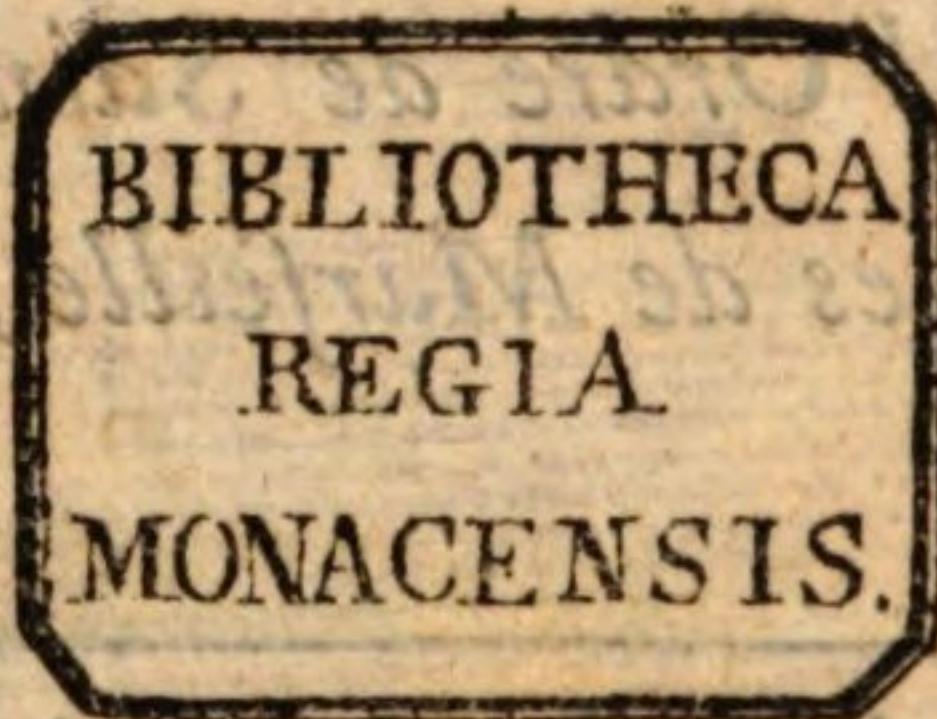
A L O N D R E S;

Et se trouve A P A R I S,

Chez les Marchands de Nouveautés.



1 7 8 8.

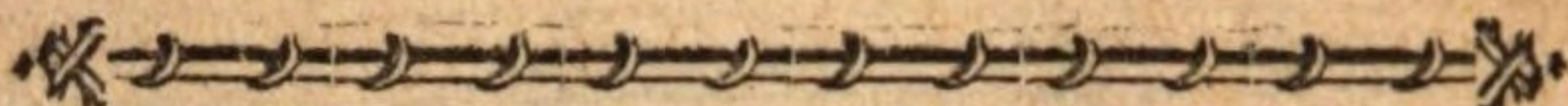




P R É F A C E.

CAR, encore une fois, je ne fais rien de pis que de traduire un Poème mot pour mot. (Il s'agit d'une Traduction en vers.)

CETTE Préface est toute entière dans les Mélanges de Voltaire ,
Tome I^{er} , page 167.



E R R A T A.

Page 17, vers 12, parés, *lisez* paré.

Page 18, vers 7,

Ne tardons plus, volons à son secours.

lisez Suis-moi, volons, & sauvons mon vainqueur.

Page 25, vers 6, de Cours, *lisez* des Cours.

Page 34, vers 9, pasteurs, *lisez* pasteur.

Page 36, vers 6, témoins, *lisez* témoin.

Page 40, vers 24, s'échpape, *lisez* s'échappe.

Page 60, vers 7, gurrier, *lisez* guerrier.

Page 70, vers 14, bien, *lisez* biens.

Page 75, ligne 19, quelques embarras, *lisez*
quelque embarras.

Page 87, ligne 9, & leur profond silence, *lisez*
ce profond silence.

Page 202, ligne 17, Philosophe, *lisez* Philosophe.

Page 249, ligne 8, tournoises, *lisez* tournois.

Page 253, ligne 24, pomme, *lisez* la pomme.



ARGUMENT.

*P*ORTRAIT d'Erminie, son amour pour Tancrède Guerrier de l'armée de Bouillon qui assiégeoit Solyme. Combat au pied des murs où Tancrède est blessé par Argant, l'un des ennemis des Chrétiens; à cette nouvelle, Erminie veut s'échapper de la Ville pour aller secourir son amant. Elle mande son Ecuyer Adir, lui fait le récit de ses malheurs, & de son amour. Ils partent ensemble au commencement de la nuit, arrivent auprès du camp des Croisés: elle envoie aussitôt son Ecuyer à Tancrède pour le prévenir de son arrivée, & pen-

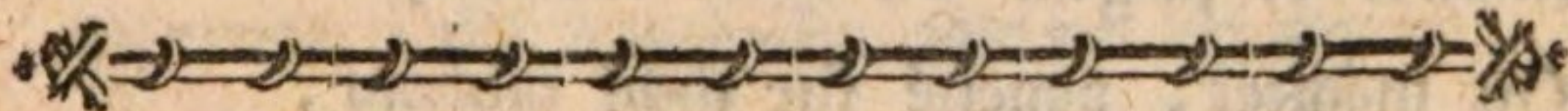
dant qu'elle attend le retour d'Adir,
elle est poursuivie, & elle s'enfuit à
travers les champs.





ERMINIE,

POÈME.



CHANT PREMIER.

C O M B I E N de fois maudissant le délire,
Et le Démon qui m'inspiroit des vers,
Dans mon dépit ai-je brisé ma lyre,
Et fait serment d'abjurer ce travers :
Mais le ruisseau suivra toujours sa pente,
Le loup toujours poursuivra la brebis,
L'homme de Cour la faveur inconstante,
Et la beauté toujours compatissante
A son époux donnera des amis.
Et voilà l'homme, & tel je suis moi-même;

Au gré des vents promené sur les flots ;
 Et cependant philosophe à système ,
 Je rêve , pense , & j'excelle en propos.

Le Dieu du jour est descendu dans l'onde ;
 Déjà tout dort : du repos ennemi
 L'homme seul veille , & le vice avec lui :
 Que dois - je faire ? Irai - je chez Elmonde
 D'un grand souper respirer tout l'ennui ,
 Etudier le jargon du beau monde ,
 Ou méditer , penché sur mon tableau ,
 Lorgnette en main , l'art profond du lotho.
 Non , travaillons , & tourmentons ma verve :
 Et que le vers enfanté par Minerve ,
 Comme l'eclair , sorte de mon cerveau.

Vierges du Pinde enflammés mon audace ,
 Que si je n'ai des beaux esprits du temps ,
 La voix sonore , & l'oreille & la grace ;
 Si je ne puis dans des cercles brillants ,
 Produire aussi ma muse rayonnante ,
 M'enorgueillir dans la chaise éloquente ,
 Où sont en pompe assis les grands talens ;
 Je puis du moins imiter la sagesse ,
 De ces rimeurs sourds à tous les revers ,

Qui contens d'eux, & du Dieu du Permesse;
Se pâment d'aïse aux doux sons de leurs vers.

Et vous objets de mon culte suprême,
Jeunes beautés, vous images des fleurs,
Comme Erminie, abjurez tout systême,
Il n'en faut qu'un pour enchaîner les cœurs.
Il faut aimer : je le fais par moi-même :
Mais d'Erminie écoutez les malheurs ;
Et venez d'elle apprendre comme on aime.

Cette Princesse étoit dans l'âge heureux,
Où les amours commencent à sourire,
Moins éclatant, d'un front moins radieux,
Le jeune lys brille dans son empire ;
Ses cheveux d'or, entremêlés de fleurs,
Tomboient en nœuds sur sa taille légère,
Son sein naissant, sous le voile sévère,
Ravissoit l'œil par ses contours flatteurs.
Le feu charmant du printems la colore ;
Ses grands yeux bleus sont remplis de douceur ;
C'étoit Pſyché, son aimable candeur,
Son doux parler, c'étoit son ame encore.
Mais de l'amour le poison dévorant

Pâlit déjà l'éclat de sa jeunesse ;
 L'infortunée aimoit éperdument ,
 Rien n'appaisoit le feu de sa tendresse :
 Tancrède étoit ce trop heureux amant ,
 Par lui son cœur , sa vie est animée ,
 Lui seul l'occupe , & la nuit & le jour ,
 En songe même , & son ame enflammée ,
 Ne voit que lui , ne respire qu'amour.

Etre puissant qui donnez le génie ,
 Les dignités , la gloire , la grandeur ,
 A leur éclat je porte peu d'envie ,
 Faites pour moi renaître une Erminie ,
 Elle sera ma gloire & mon bonheur !

Tancrede alors d'un héros magnanime ,
 D'un saint guerrier partageoit les hasards ,
 C'étoit Bouillon , il assiégeoit Solyme ;
 Il ébranloit ses antiques remparts ;
 Et plein d'espoir dans le Dieu des armées
 Sur les débris de ses tours enflammées ,
 Il veut planter les sacrés étendarts.

Dans la cité cette amante affligée ,
 Etoit venue après de longs travaux ,

Cacher sa vie , & chercher le repos.
 Là d'une tour dans la nue alongée ,
 Dès que l'aurore à la voix des oiseaux ,
 Ornant son front de roses nuptiales ,
 Ouvroit le ciel aux heures matinales ,
 Ses longs regards dans le camp ennemi ,
 Cherchoient au loin le héros qui l'enchaîne ,
 Et par son cœur son œil souvent trahi ,
 Dans tout guerrier , près du camp , dans la plaine ,
 Croyoit le voir , & ne voyoit que lui.
 Mais quel éclat coloroit son visage ,
 Lorsque Tancrède affrontant les hasards ,
 Sur un courfier , superbe de courage ,
 D'un pas tranquille approchoit des remparts ,
 Et des Payens , qui frémissaient de rage ,
 Bravoit le nombre , insultoit les regards !
 Elle admiroit sa taille , son audace ,
 L'art de conduire un animal fougueux ,
 Son front riant de fraîcheur & de grace ,
 Le feu guerrier qui brilloit dans ses yeux ,
 Et quand la nuit ramenoit sur la terre
 L'oubli des soins , les songes bienfaisans ,
 Elle rentroit sous son toit solitaire :
 Là sa pensée & son cœur s'égarans ,

Devant ses yeux elle voyoit encore,
 L'air noble & fier du guerrier qu'elle adore;
 Elle écoutoit, elle entendoit sa voix,
 Son nom sans cesse échappoit de sa bouche;
 Enfin, ses traits, sa fierté, ses exploits,
 Tout repoussoit le sommeil de sa couche.

Mais un combat s'apprête en ces momens
 Au pied des murs; à cet effroi tout cède :
 Mille Croisés commandés par Tancrède
 Ont attaqué deux mille Musulmans.
 L'impie Argant, cet Argant si terrible,
 Qui méprisoit & les loix & les Dieux,
 Est à leur tête, & ce tigre inflexible,
 Ivre de sang, s'avance furieux.
 Les deux partis trop égaux en courage,
 Unis, ferrés, le cimenterre en main,
 Jettent des cris, commencent le carnage :
 Vous les voyez, sous leur charge d'airain,
 Presser, céder, revenir avec rage,
 S'entremêler, parer, frapper soudain :
 Le fer sanglant, la mort va tout détruire.
 Sur un Chrétien, le Musulman expire;
 Le vainqueur tombe aux pieds d'un Sarrafin.
 Sur les remparts, on crie, on court aux armes,

Guerriers, vieillards, les femmes, les enfans,
 Ont accouru. Leurs clameurs, leurs allarmes,
 Les sons guerriers, les cris des combattans,
 Et des blessés le désespoir, les larmes,
 Glacent d'effroi, Chrétiens & Musulmans.
 Vous avez vu par fois les noirs Autans,
 Se déchaîner, appeler les orages ?
 L'affreuse nuit déjà couvre les champs.
 Entendez-vous ces sourds mugissemens ?
 La foudre gronde, & brisant les nuages,
 Frappe, détruit nos antiques ombrages :
 Les eaux du ciel s'échappent en torrens :
 Le fleuve s'enfle & franchit ses rivages :
 Un Dieu vengeur mêle les élémens.
 Dans ce fracas la bergère éplorée,
 L'époux chargé du fils qu'elle nourrit,
 Courent au temple, & la foule égarée,
 Y vient, s'entasse, & l'airain à grand bruit,
 Repousse l'air, la tempête & la nuit. (1)

(1) Je me conforme ici à nos anciens préjugés : on fait aujourd'hui que l'ébranlement que les cloches impriment à l'air, attire souvent le tonnerre au lieu de le repousser.

Sur une tour la tremblante Erminie ,
 Pâle d'effroi, s'agitant, regardant,
 Prioit le ciel de sauver sa patrie,
 Ses loix, son culte, & sur-tout son amant.
 Mais au milieu de sa troupe intrépide,
 Tancrede voit l'impétueux Argant,
 Qui de vengeance & de carnage avide,
 Renverse tout, répand des flots de sang;
 Il vole à lui pareil au trait rapide:
 Argant le voit, & rend grace aux destins,
 Se précipite & l'attaque, & le blesse,
 Tancrede tombe, & les fiers Sarrafins
 Remplissent l'air de leurs cris d'allégresse.

Ah ! Concevez, dans ces momens d'horreur,
 Les vœux ardents, le trouble, la pâleur,
 Le désespoir de la foible Erminie !
 Elle touchoit aux bornes de sa vie :
 Mais s'efforçant, & dérobant ses pleurs,
 Elle demande, & n'ose davantage,
 Si les guerriers ont cessé le carnage,
 Et si Tancrede ou les siens sont vainqueurs.
 Oui, lui dit-on, la gloire nous couronne,
 Le brave Argant ramène nos soldats,

Et les Chrétiens , que leur malheur étonne ,
 Ont emporté Tancrède dans leurs bras.
 A ce récit ses yeux baignés de larmes ,
 Cherchent le ciel , auteur de ses allarmes.

Rien cependant n'appaise ses terreurs :
 Sujets , amis , tout témoin l'importune :
 Seule elle veut s'abreuver de douleurs.
 L'espoir enfin , ce Dieu de l'infortune ,
 La consola , descendit dans son cœur.
 Après l'horreur d'une nuit orageuse ,
 Le doux lever de l'aube radieuse ,
 Rassure ainsi le pâle voyageur.
 Dans son enfance elle apprit de sa mère ,
 L'art d'employer ces présens du soleil ,
 Ces végétaux , dont le suc salulaire
 Sait de la mort prévenir le sommeil ,
 Et réparer les crimes de la guerre.
 C'étoit ainsi que chez les Musulmans ,
 On instruisoit les filles des Soudans.
 Dans nos climats , c'est une autre coutume ,
 La jeune Altesse , au superbe maintien ,
 Sur des coussins qu'enfle la molle plume ,
 La nuit sommeille , & le jour ne fait rien.

Brûlant d'espoir , aussi - tôt Erminie
 Veut s'échapper , voler vers l'ennemi ,
 A son amant aller rendre la vie ,
 Ou l'embrasser , & mourir avec lui.
 Elle le veut , mais la pudeur refuse ,
 Timide enfant , qui sans haïr l'amour ,
 N'aime à le voir que sous le demi-jour.
 L'amour vainquit , il a plus d'une excuse.

Elle attendit pour fixer son départ ,
 Que la nuit sombre eût déployé ses aîles ;
 Et pour tromper gardes & sentinelles ,
 Qui défendoient l'approche du rempart ,
 Elle revêt son corps d'une cuirasse ,
 Son front timide où respiroit la grace ,
 Au lieu de fleurs , porte un casque d'airain ,
 Et d'une lance elle ose armer sa main.
 Amour sourit en voyant la guerrière :
 Il se souvint qu'au printems de ses jours
 Achille prit l'habit d'une bergère ,
 Et de Vénus emprunta les atours.

Pour l'escorter dans ce hardi voyage ,
 Elle choisit un ami doux & sage ,
 Le vieux Adir ; c'étoit son Ecuyer.

A ses devoirs, à l'amitié fidèle,
 Nul ne la sert avec autant de zèle :
 Il la vit naître, & ce brave guerrier
 Dans son berceau l'embrassa le premier.

» Mon cher Adir, écoute ma prière,
 » Sers mes projets, & si je te suis chère,
 » Cours à l'instant me choisir un courfier;
 » Mon amitié sur toi seul se repose.

Elle se tait, le flatte d'un souris;
 Et sur son teint l'incarnat de la rose,
 Vint se mêler au doux éclat des lys.

Adir surpris, la regarde, & s'écrie;

» Y songez-vous ? Quelle fatale erreur....

» Elle aussi-tôt : pardonne à ton amie,

» Le long secret qui t'a voilé son cœur.

» Il te souvient de cette nuit d'horreur,

» Quand les Croisés, ces fougueux fanatiques,

» Ivres de sang, sur des morts entassés,

» Dans ma patrie entroient à flots pressés,

» Qu'autour de moi s'écrouloient mes portiques :

» Je perdois tout, trésors, gloire, grandeurs ;

» Eh bien ! écoute, apprend tous mes malheurs.

» Dans mon palais éperdue, égarée,

» De feu, de sang, de débris entourée,

„ J'allois , j'errois , je défiois le fort ,
 „ Le fer , la flamme , & j'attendois la mort.
 „ Dans ce moment , un guerrier se présente ,
 „ Vaillant , superbe , & la foudre à la main ;
 „ Tout devant lui , frémit & s'épouvante :
 „ Je reste seule , immobile , & soudain
 „ A ses genoux je tombe prosternée :
 „ Grace , pitié , criai - je abandonnée ,
 „ Digne héros , intrépide vainqueur ,
 „ Grace , pitié pour une infortunée ,
 „ Prenez sa vie , & sauvez-lui l'honneur.
 „ Tancrède alors , qui ne connoît Tancrède !
 „ M'offrant la main avec sérénité ,
 „ Me dit ; calmez l'effroi qui vous possède :
 „ Malgré la guerre & sa férocité ,
 „ Nous respectons le rang & la beauté.
 „ A ce discours , à cette voix touchante ,
 „ J'osai sur lui lever mes tristes yeux ;
 „ Je le regarde ; Image trop présente ,
 „ Non , son aspect n'avoit rien d'odieux ;
 „ Un charme heureux , je ne sçais quelle grace ,
 „ L'embellissoit , tempéroit son audace :
 „ Je tréssaillis : mon regard éperdu ,
 „ Ne voyoit plus qu'une vague lumière ,

„ Mon cœur trembloit ; déjà, le croirois-tu ?
 „ Déjà l'amour m'occupoit toute entière :
 „ Et quel amour ! qu'il m'a coûté de pleurs !
 „ Au camp Latin je suivis les vainqueurs :
 „ Près de Bouillon je me vis prisonnière ,
 „ Pendant deux mois j'ai vécu dans ses fers ;
 „ Il t'en souvient, séparé de ta Reine ,
 „ Tu t'affligois , tu pleurois mes revers :
 „ Ah ! Quelle erreur ! comme j'aimois ma chaîne !
 „ Et cependant ce héros mon appui ,
 „ Ce doux objet de ma langueur secrète ,
 „ Par ses devoirs , par l'honneur asservi ,
 „ Bien rarement visita ma retraite ;
 „ Mais j'espérois , & j'étois près de lui.

„ Ainsi l'on voit , lorsque le vent s'éveille
 „ Et vole encore & timide & douteux ,
 „ Le Nautonnier se livrer à ses jeux ,
 „ S'abandonner sur l'onde qui sommeille.

„ Un jour , hélas ! O souvenir flatteur !
 „ Il revenoit des champs de la victoire ,
 „ L'égide en main environné de gloire ,
 „ Mais fatigué du poids de la chaleur :
 „ C'étoit l'instant où les eaux & l'ombrage ,

„ Deviennent chers aux bergers, aux troupeaux,
 „ La lassitude accablant ce héros,
 „ Il s'étendit sous un palmier sauvage,
 „ Et le sommeil lui versa ses pavots.
 „ J'arrive alors; quel objet se présente!
 „ C'est lui; Tancrede! Il dort paisiblement:
 „ Sur l'angle usé d'une pierre brûlante,
 „ Ce fier guerrier repose durement:
 „ Autour de lui la terre plus ornée,
 „ De son parfum, d'un air pur l'humectoit,
 „ Sa tête nue & vers le ciel tournée,
 „ De majesté, de grace étinceloit.
 „ Je m'approchai, retenant mon haleine,
 „ Tremblante au bruit, par moi-même excité,
 „ A peine osant appuyer sur l'arène
 „ Le bout d'un pied, par la crainte agité.
 „ J'avance encore, & je respire à peine;
 „ Je le voyois : ses superbes cheveux,
 „ Tantôt épars, tantôt unis entr'eux,
 „ Suivoient des vents les haleines légères,
 „ Hélas! & moi, je les suivois des yeux:
 „ Que dis-je, Adir, en mes vœux téméraires,
 „ J'osai deux fois en caresser les nœuds.
 „ Un mouvement qu'il fit à l'instant même,
 „ M'intimida,

„ M'intimida ; je méloigne , je pars ;
 „ Mais en fuyant , tout à l'objet que j'aime ,
 „ Sur lui cent fois , j'attachai mes regards.

„ Ainsi l'amour dans sa coupe funeste ,
 „ Versoit ; Adir , un breuvage enchanteur ,
 „ Et du plaisir , le trait pur & céleste ,
 „ Trouvoit encor le chemin de mon cœur.

„ Mais ce guerrier animé par l'honneur ,
 „ Hélas ! bientôt voulut briser mes chaînes ;
 „ Je viens dit-il , je viens finir vos peines ,
 „ Et vous pouvez au gré de vos souhaits ,
 „ Quitter ces lieux qu'ont parés vos attraits.
 „ Le laboureur , qu'un horrible tonnerre ,
 „ A renversé palpitant sur la terre ,
 „ Qui se relève , & d'un œil éperdu
 „ Voit ses bœufs morts , voit l'ormeau séculaire
 „ Noirci , sans vie , à ses pieds étendu ,
 „ Est moins glacé , moins frappé d'épouvante ,
 „ Et cependant je le quitte expirante ,
 „ Mais pour jamais mon repos est perdu.

„ J'ai trop longtemps au fond de ma pensée ,
 „ Enseveli mes vœux & ma douleur ,

» Pardonne Adir , profondément blessée ,
 » Etois - je à moi : mais ma voix , ma pâleur ,
 » Et les soupirs de mon ame oppressée ,
 » Tout révéloit mes secrets & mon cœur.
 » N'importe enfin , soit pitié , soit délire ,
 » Dans ce moment peut-être qu'il expire ,
 » Ne tardons plus , volons à son secours « .

Le vieux Adir d'une oreille sévère ,
 Et d'un œil triste écoutoit ce récit.
 Vous m'apprenez un étonnant mystère :
 Je plains , dit - il , l'erreur qui vous séduit.
 Ah ! Que l'amour , que sa funeste flamme ,
 Ont , sur la terre , apporté de malheurs !
 Combien de fois . . . je respecte vos pleurs ,
 La vérité pourroit blesser votre ame.
 Je la supprime , & fidèle Ecuyer ,
 Je vais soudain vous armer un coursier.
 Il dit , & part , le détache , & l'amène :
 D'abord craintive elle y monte avec peine ,
 Puis par degrés , s'excitant , se hâtant ,
 Elle parvient aux portes de la ville ,
 Suppose un ordre , affecte un air tranquille ,
 Se fait ouvrir ; & piquant , galoppant ,

Bientôt arrive aux barrières du camp.

A cette approche elle tremble , elle hésite ,

Mais recueillant sa raison interdite ,

» Adir , dit - elle , Adir vole à l'instant

» Vers cette enceinte , & va trouver Tancrede ;

» Tu lui diras que l'active amitié ,

» Pour sa blessure apporte un sûr remède :

» Tais-lui mon nom , parle de ma pitié :

» Dis que je viens pour le soigner moi - même ,

» Ajoute encor , si tu veux , que je l'aime ;

» Mais de mes feux cache lui la moitié.

» C'en est assez , cours si tu veux me plaire ,

» Dans ce vallon j'attendrai ton retour ».

Adir partit d'une course légère ,

Mais en courant il maudissoit l'amour :

Combien de fois je l'ai maudit moi-même !

Malgré cela j'y revenois toujours.

Et tel est l'homme , avec ses beaux discours.

C'est un enfant qui boude ce qu'il aime.

Pendant qu'Adir d'un cheval vigoureux ,

En s'agitant , presse les flancs poudreux :

Cette beauté tristement délaissée ,

Compte le temps , fait la route avec lui ;

Le suit de l'œil, le voit de la pensée,
 » Il va, s'approche, aborde l'ennemi,
 » On l'introduit; il parle, il voit Tancrède.
 Elle sourit; palpite de bonheur :
 Mais tout-à-coup quel nuage succède !
 L'impatience est déjà dans son cœur.
 » Grands Dieux qu'il tarde ! aussi-tôt elle avance,
 D'une colline elle atteint la hauteur :
 Et là d'un œil chargé de sa douleur,
 De l'horison parcourt le cercle immense.

La nuit alors déployoit dans les airs,
 Les longs replis de sa robe étoilée;
 L'ourse brilloit; la lune dévoilée,
 De ses rayons argentoit l'univers :
 Les frais zéphirs balancés sur leurs aîles,
 Agitoient l'air d'un doux frémissement,
 Et le sommeil des voûtes immortelles,
 D'ombres couvert descendoit mollement.
 A la clarté dans les cieux répandue
 Ce jeune objet promenant ses regards,
 Du camp Latin mesure l'étendue,
 Et voit flotter les sacrés étendarts :
 Elle gémit, & s'afflige, & soupire.

Air pur , dit-elle , agréable zéphire ,
 Qui viens des lieux où repose mon cœur ,
 Entoure moi , souffre que je t'aspire ,
 Dans tous mes sens fais couler ta fraîcheur !
 Et vous enceinte , où mon amant respire ,
 Camp fortuné que défend sa valeur ;
 Ah ! quel seroit mon bonheur , mon délire ,
 Si dans vos murs je pouvois pour toujours ,
 Voir ce héros , l'adorer , le lui dire ;
 Le voir encore , au dernier de mes jours !

Sans pressentir ses nouvelles allarmes ,
 Telle Erminie aux vents légers & sourds ,
 Portoit sa plainte & confioit ses larmes.

Non loin de là des soldats avancés ,
 Enveloppés dans l'ombre & le silence ,
 Sans feux , sans tente , en pelotons pressés ,
 Les yeux errans , & l'oreille attentive ,
 Ecoutoient tout , le murmure du vent ,
 Le bruit lointain d'une onde fugitive ,
 Et du ramier le lent gémissement.

L'astre des nuits sur l'aimable Erminie
 Sembloit fixer tous ses traits lumineux ,
 Et par l'airain leur clarté réfléchie ,

La découvroit toute entière à leurs yeux.
 Odard la voit, impatient de gloire,
 Jeune, fougeux, Odard s'élance & part,
 En s'écriant, guerriers suivez Odard :
 C'est l'ennemi, je vole à la victoire.
 Il dit, galoppe, & l'agile zéphir
 Portant le bruit sur son aîle agitée,
 Trouble Erminie, elle écoute, veut fuir,
 Ecoute encore, & fuit épouvantée.

Le faon qui voit un tigre rugissant,
 Bondir, saisir, & dévorer sa mère;
 Sa mère hélas ! qu'en ce bois tutélaire,
 Leur doux séjour, il suivoit à l'instant,
 S'élance ainsi, s'enfuit rapidement ;
 L'ombre, un oiseau, son cri, son vol timide,
 Tout l'épouvante, il croit à tous momens,
 Il voit toujours le monstre parricide,
 Qui le saisit, & déchire ses flancs.
 Telle Erminie, éperdue, interdite,
 Couroit, voloît, irritant son coursier,
 Mourante au bruit du roseau qu'elle agite,
 Et s'égarant de sentier en sentier.
 Le fier Odard s'attache à sa poursuite,

Et s'épuisant en efforts superflus,
 Il perd sa trace, il s'arrête, il hésite :
 Prête l'oreille, écoute, & n'entend plus.

Mais le sommeil descend sur ma paupière :
 Déjà la voix du chantre du matin
 Vient d'avertir la soigneuse fermière :
 Elle se lève, appelle Mathurin ;
 La mère Alix, une allumette en main,
 Va sous la cendre éveiller la lumière,
 Souffle, resouffle, & la mèche à la fin,
 Soleil naissant, éclaire la chaumière.

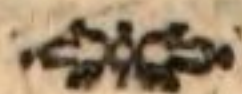
Divin Morphée ! ô puissant bienfaiteur
 De nos abbés, de l'oïsis Monseigneur,
 De tous les fots que ta vapeur engraisse ;
 Toi qui souvent endors sur le Permesse,
 Au son des vers le facile auditeur,
 Ferme mes yeux, & répand dans mes veines,
 Un calme heureux, une molle langueur ;
 Mais sur moi seul étend tes douces chaînes,
 Et garde-toi d'attaquer mon Lecteur.

Fin du premier Chant.



ARGUMENT.

ERMINIE arrive dans un vallon charmant, habité par un vieillard, à qui elle conte ses malheurs ; ce bon pasteur lui fait à son tour le récit de sa vie ; elle se détermine à rester auprès de lui, à revêtir un habit de bergère, que lui donne *Ericnée* la femme du vieillard. *Adir* arrive à la tente de *Tancrède*. Il s'acquitte de son message, & après une réponse favorable, il revient chercher *Erminie*, & ne la trouve plus.





CHANT SECON D.

O H quand serai-je en mon humble hermitage,
Près d'un ruisseau facile dans son cours,
Maître de moi, caché sous le feuillage,
Aux jeux du sort abandonnant mes jours,
Foulant aux pieds la fortune volage,
Et la faveur des arbitres des Cours !
O champs heureux ! ô retraites du sage !
Dans votre sein cachez-moi pour toujours !
Et vous Palès, vous Vertumne & Pomone,
Soyez mes Dieux, mes lares protecteurs !
Plût aux destins que des simples pasteurs,
Mon front naissant eût porté la couronne !
Et quel mortel peut voir sans tressaillir,
Les premiers feux dont l'aurore étincelle,
La jeune rose, image du plaisir,
Et d'une Vierge à la pudeur fidèle ;
Le chêne altier dont le vaste contour,
Presse la terre, & repousse le jour ;
Et cet épi fidèle à sa promesse,
Qui verdit, monte, & déjà plein d'ardeur,

Ose au printems confier sa jeunesse ,
Et des soleils aspirer la chaleur.

Que si jamais brisant ma triste chaîne ,
Je puis avoir un champêtre verger ,
Vous me verrez philosophe berger ,
Content du sort, jouir de mon domaine ,
Du frais de l'ombre , & du jour passager.

Là quand l'hyver au printems qui le chasse ,
Aura cédé son empire orageux ,
D'un arbrisseau jeune présomptueux ,
Armé d'un fer j'arrêterai l'audace.
Et quand le soir s'abreuvant de vapeurs ,
Epanchera sa féconde rosée ,
J'irai d'une onde , en filets divisée ,
Calmer la soif qui desséchoit mes fleurs.

Là tu viendras douce mélancolie
Remplir mon cœur de touchans souvenirs ,
Me retracer les songes de ma vie ,
Mes vains projets, tant de vagues desirs ,
Et ma jeunesse, hélas évanouie !
Et pour jamais emportant les plaisirs.

Et toi Zulmé dont le nom seul m'enchanté ,

Qui m'enflammas de ton premier regard ,
 Toi dont la grace & naïve & piquante ,
 Comme ton cœur n'emprunte rien de l'art ,
 Je veux ici sous un dôme champêtre ,
 Au fond d'un bois , t'élever un autel ;
 Tout-à-l'entour s'empresseront de naître
 L'œillet , la rose , & le lys immortel ;
 Dans ce bosquet la jeune tourterelle
 Fera son nid au lever des beaux jours ;
 Et tu viendras aimable Philomèle ,
 Chaque printems y chanter tes amours .

C'est-là , Zulmé , qu'entouré d'un feuillage ,
 Le pur albâtre offrira tes attraits ,
 On y lira ces mots qu'amour exprès
 Fit pour graver au bas de ton image :
 » Du charme le plus doux Vénus orna ses traits ;
 » L'amour mit dans son cœur ce qu'il a de plus tendre ;
 » Et quant à son parler , ah craignez de l'entendre !
 » Ce fut en l'écoutant que j'aimai pour jamais « .
 Mais le temps fuit , je m'égare , & j'oublie
 Qu'amour galoppe avec notre Erminie .

Longtemps encor son courfier animé ,
 N'écoutant plus le frein accoutumé ,

Bondit, s'élance, & court avec furie ;
 Le feu jaillit de son œil enflammé :
 Enfin rendu, vaincu de lassitude,
 Il s'arrêta dans le fond d'un vallon,
 Charmant asyle, aimable solitude,
 Où mille fleurs émailloient le gazon.
 Autour régnoit une chaîne charmante,
 De petits monts couronnés d'arbrisseaux,
 D'où descendoient, rapides dans leur pente,
 Des flots d'argent divisés en ruisseaux.
 Un jeune fleuve, au pied de ces côteaux,
 Les recevoit dans son urne naissante ;
 On le voyoit développer ses eaux,
 S'enfler, courir sur sa rive écumante.
 Plus loin vivoient de superbes ormeaux,
 Qui s'embrassoient, enlaçoient leurs feuillages,
 Et présentoient, sous de rians ombrages,
 Au voyageur le frais & le repos.
 Le sage y trouve un abri solitaire,
 Où vient s'asseoir la méditation,
 Et les amans, l'heureuse occasion,
 Des lits de fleurs & sur-tout le mystère.
 L'heure, le bois, le silence des nuits,
 Si cher aux cœurs malheureux & sensibles,

Flatte Erminie & suspend ses ennuis ;
 Elle descend sous ces voûtes paisibles ,
 Et sur les prés oubliant son coursier ,
 Se laisse aller sous un vaste palmier.

Suivi du calme & des songes fidèles ,
 Et couronné d'ombres & de pavots ,
 Le doux sommeil la couvrit de ses aîles ,
 Et dans ses sens fit couler le repos.
 Elle en jouit , heureuse dans sa peine ,
 Jusqu'au moment où le Dieu du matin ,
 Parfumant l'air de sa suave haleine ,
 Eut sur l'indus levé son front séreïn.
 Alors la voix , la brillante harmonie
 De mille oiseaux qui s'unissoient en chœur ,
 Pour saluer le père de la vie ,
 De son sommeil finirent la douceur.
 Son œil s'entrouvre , & reçoit la lumière ;
 Sa bouche fraîche exhale au sein des fleurs
 Un souffle pur , le mêle à leurs odeurs.

Mais elle voit cette ombre hospitalière ,
 Ces prés , ces eaux , ces chaumes fraternels ,
 Où des bergers sous l'œil de l'innocence ,
 Unis entre eux , au nom des immortels ,

Et par les mœurs, trésors de l'indigence,
 Vivoient heureux : jamais sur leurs autels,
 N'éclata l'or, ne brilla le porphyre :
 Mais quand Vénus sur le char du printems,
 Echauffoit l'air, l'épuroit d'un sourire,
 Ils rappelloient les troupeaux dans les champs,
 Ils travailloient, ils ranimoient leur lyre,
 Et les échos s'éveilloient à leurs chants.
 De ce tableau la volupté touchante,
 Et les oiseaux & le vol des zéphirs,
 Parloient au cœur de cette tendre amante,
 Lui retraçoient de cruels souvenirs.
 Elle gémit : & des larmes amères,
 En longs ruisseaux baignèrent ses paupières.
 Le foible agneau dans les bois égaré,
 Ainsi des nuits attriste le silence.
 Ainsi depuis, sous un dôme sacré,
 Une beauté, modèle de constance,
 Pleura d'un fils la mort & la naissance. (1)

Mais elle entend les airs mélodieux,
 Que de ces bois l'habitant pacifique

(1) Mademoiselle de la Valière : tout le monde connoit cette anecdote.

Accompagnoit de sa flûte rustique;
 Elle se lève, & le cherche des yeux:
 Elle apperçoit à l'ombre d'une treille,
 Un vieux Pasteur, le Nestor du hameau,
 Qui mollement auprès de son troupeau
 Courboit l'osier, le tressoit en corbeille;
 Et sourioit aux chants de ses trois fils,
 Jeunes enfans qui, d'une voix légère,
 Disoient en chœur, à ses côtés assis,
 Le vieux couplet qu'avoit chanté leur père.
 L'éclat subit de l'armure guerrière,
 Frappa d'effroi leurs timides esprits;
 Mais ses regards & leur douce lumière,
 Ses cheveux d'or sur son sein voltigeants,
 Tout rassura ces bergers innocents.
 » Heureux Pasteurs qu'un Dieu juste protège,
 » Dit-elle alors, poursuivez vos concerts,
 » Je ne viens point d'une main sacrilège,
 » Troubler vos jeux, la paix de vos déserts;
 » Sage vieillard, eh quoi! lorsque la guerre
 » Porte la flamme & la mort dans ces lieux,
 » Vous y vivez paisible & solitaire,
 » Loin des dangers, sous le regard des Dieux?
 » Oui, mon cher fils, cet ouragan terrible,

» A respecté ma famille & nos bois :
 » Soit que le ciel , à nos craintes sensible ,
 » Daigne veiller sur d'humbles villageois ,
 » Soit que les fruits de ce champêtre azile ;
 » N'excitent pas les désirs du vainqueur ,
 » Et qu'il méprise une pauvreté vile ,
 » Vile pour lui , mais bien chère à mon cœur ,
 » Qui n'a besoin que d'un séjour tranquille.
 » J'aime & bénis ce toit de mes ayeux :
 » Les fruits mûris par la main de l'automne ,
 » L'onde qui fuit sous cet ombrage heureux ,
 » Et le lait pur que mon troupeau me donne ,
 » Couvrent ma table , & remplissent mes vœux.
 » Voilà mes fils , appuis de ma vieillesse ,
 » Déjà tous trois aux travaux assidus ,
 » Ils vont aux champs endurcir leur jeunesse ;
 » A leur retour , à mon cou suspendus ,
 » Je leur souris , je reçois leur caresse.

» Mais, vous mon fils , la nuit & le chemin ,
 » Ont épuisé vos forces languissantes ,
 » L'astre du jour de nos plaines riantes
 » Chasse déjà les ombres du matin.
 » Dans mon réduit , près d'une bonne mère ,

» Venez

» Venez chercher un repos nécessaire.

Il dit ; & marche , & la tient par la main.

Il la conduit vers la sage Erycnée ,
 Digne Baucis , compagne de ses jours :
 Ils s'adoroient , le temps & l'hymenée ,
 N'ont point encore attiédi leurs amours.
 Tels deux ruisseaux , que leur rivage enchaîne ,
 Coulent d'abord séparés dans leurs cours ,
 Mais l'un vers l'autre attirés dans la plaine ,
 Un même lit les unit pour toujours.
 Baucis accueille , & rassure Erminie ,
 D'un vieux fauteuil renfle le vieux duvet ,
 L'y fait asseoir , de zèle rajeunie
 Hâte ses pas que l'âge retardoit ;
 Revient , lui porte une coupe arrondie ,
 Où le lait chaud sur les bords écumoit :
 A ce nectar joint la grappe vieillie ,
 Qui suspendue entouroit ses lambris ,
 Et la voyant languissante , attendrie ,
 Par ses discours veut calmer ses ennuis.
 De ce séjour elle lui peint les charmes ,
 Son air si pur , ses tranquilles ruisseaux ,
 Ses prés fleuris , la fraîcheur des berceaux :

Et puis l'invite à dépouiller ses armes ;
 L'aide elle même. Erminie à son tour
 Sensible aux soins d'une si tendre mère ,
 Lui répondoit d'un regard plein d'amour.
 Le bon vieillard qu'un long usage éclaire ,
 Qui découvroit, qui lisoit dans son cœur ,
 D'un vif chagrin l'empreinte solitaire ,
 Lui dit , mon fils , je vois votre douleur ,
 Oui vous souffrez : hélas ! Rois & pasteurs ,
 Qui n'a gémi sous le poids de la vie !
 Dès qu'on est homme on a connu les pleurs !
 J'en ai versé : j'ai senti les malheurs :
 Ils sont passés , & mon cœur les oublie.

» Il fut un temps , qu'à peine je conçois ;
 » Lorsque j'entrai dans mon adolescence ,
 » J'eus d'autres goûts , je dédaignai les bois ,
 » Et les troupeaux , ébloui d'espérance ,
 » J'abandonnai les lieux de ma naissance ;
 » Je vis Memphis, les Rois & leur séjour.
 » Là je connus au bord des précipices ,
 » Cultivateur des jardins de la Cour ,
 » Ces Grands couverts de travers & de vices ,
 » Que j'essuyai de dédains , de caprices !

» Combien de fois dans la longueur des nuits,
 » Ou dans le jour, sous un antre sauvage,
 » J'ai regretté, j'ai pleuré mes brebis,
 » Mes doux loisirs & mon humble hermitage!
 » L'amour enfin, oui j'en conviens, l'amour
 » M'ouvrit les yeux, décida mon retour,
 » Et pour jamais brisa mon esclavage.
 » Vous connoissez l'amour & son pouvoir?
 » Depuis trois ans mon ame infortunée,
 » Dans ses liens gémissait sans espoir;
 » J'idolâtrois la charmante Erycnée;
 » J'étois aimé; mais la loi du devoir
 » Intimidoit, enchaînoit sa tendresse:
 » Elle étoit riche; & fier de son éclat,
 » Son père Ali méprisoit un état
 » Où les mœurs sont notre unique richesse;
 » Mais Erycnée eut pitié de mes maux.
 » Un nœud secret unit nos destinées,
 » Nœud fortuné qui comble mes années,
 » De paix, d'amour, de biens toujours nouveaux.
 » J'ignore encor qui trahit le mystère,
 » Du vœu sacré qui lioit deux époux;
 » Un bruit secret en instruisit son père;
 » Jaloux, barbare, éperdu de courroux,

» Il veut soudain , il veut rompre nos chaînes ,
 » Forcer sa fille à former d'autres nœuds ;
 » Sourd à ses pleurs , inflexible à ses peines ,
 » Il l'enferma dans un donjon affreux :
 » Là , du silence & de l'ombre entourée ,
 » Sans nul témoin pour recevoir ses pleurs ,
 » Au désespoir , à la terreur livrée ,
 » Elle expiroit : au bruit de ses malheurs ,
 » Mon cœur s'emplit d'amertume & de rage ;
 » Mais rappelant aussi-tôt mon courage ,
 » Je résolus de défier le sort ,
 » Et de braver les périls & la mort.
 » Du vieux Ali j'aborde un jeune esclave ,
 » Je l'attendris : sensible vif & brave ,
 » D'un zèle ardent il seconde mes vœux :
 » Nous préparons des liens vigoureux ;
 » Et quand la nuit du pôle descendue ,
 » De l'horizon noircira l'étendue ,
 » Ma digne épouse , au mépris du trépas ,
 » Doit à ces fils dans les airs suspendue ,
 » De nœuds en nœuds descendre dans mes bras ;
 » Au haut des murs la résine enflammée ,
 » Est le signal qui doit frapper mes yeux.
 » Trois nuits j'errai sous ces murs odieux ,

» Trois fois au ciel l'aurore rallumée,
 » Désespéré, m'arracha de ces lieux :
 » Je périssois, & j'accusois les Dieux,
 » Quand d'un flambeau la tremblante lumière,
 » A l'air obscur mêla son jour heureux :
 » A cet aspect couché sur la poussière,
 » Tremblant, ravi, je m'écrie à genoux :
 » Dieux protégez une amante si chère,
 » Sauvez, sauvez deux malheureux époux !
 » Un voile sombre enveloppoit la terre,
 » L'éclair pressé traçoit d'affreux sillons,
 » Les vents foudroyans voloient en tourbillons,
 » Et l'air grondoit du fracas du tonnerre.
 » Je ne vois plus le signal qui m'a lui,
 » Je n'entends plus que la voix de l'orage ;
 » Je m'épouvante, éperdu, sans courage,
 » Sous le malheur je reste anéanti.
 » Mais tout-à-coup dans l'air je crois entendre,
 » J'entends mon nom : » Es-tu-là Soliman ?
 » Sauve mes jours : — Oui ne crains rien, descend,
 » Viens dans le sein de l'époux le plus tendre.
 » Sa voix, l'espoir, m'ont rendu ma vigueur :
 » Les bras ouverts, je l'attends, je l'appelle ;
 » Dieux quel moment ! elle approche, c'est-elle.

„ Je la reçois, mourante, sans couleur ;
 „ Je la saisis, & cent fois je l'embrasse ;
 „ Mais le temps presse, en vain le ciel menace,
 „ Le vent mugit, je l'emporte en mes bras :
 „ La nuit enfin d'étoiles couronnée ,
 „ Elève un front épuré de frimats ,
 „ Et rend la paix à la terre étonnée.
 „ De leurs bontés nous rendons grace aux Dieux.
 „ Nous nous hâtons nous traversons les plaines,
 „ Les bois, les monts, les torrens orageux ;
 „ Deux mois entiers, courageux dans nos peines,
 „ Privés de tout, nous avons habité
 „ De noirs déserts, des forêts ténébreuses,
 „ Le jour cachés dans des grottes affreuses,
 „ La nuit marchant avec rapidité.
 „ Le ciel enfin, touché de nos misères,
 „ Jetta sur nous des regards paternels :
 „ Nous arrivons dans ces lieux tutélaires,
 „ Où l'innocence a fixé ses autels.
 „ Quand je les vis : ô séjour de mes pères !
 „ Salut, salut, criai-je l'œil en pleurs ;
 „ Adieu fortune, adieu vaine espérance,
 „ J'abjure ici vos brillantes erreurs,
 „ Et vais rentrer dans ma noble indigence !

„ Depuis ce temps j'habite pour toujours
 „ Ces bois amis, témoins de mon enfance,
 „ Témoins bientôt du dernier de mes jours.

Tandis qu'il parle, Erminie en silence,
 L'œil baissé, fixe, attentive écoutoit,
 Et du vieillard la touchante éloquence
 Flattoit son cœur, par degrés le calmoit;
 L'espoir serein éclairoit son visage;
 Tel le soleil après un long orage,
 Perce les airs, & teint leur voile obscur,
 Du doux reflet du pourpre & de l'azur.
 Elle médite; & foible, abandonnée,
 Veut se cacher dans l'ombre de ces lieux,
 Y demeurer jusqu'au jour où les Dieux
 Adouciroient sa vie infortunée;
 Et que le sort des combats trop douteux,
 Auroit enfin fixé sa destinée.

„ Heureux ! dit-elle, ô trop heureux pasteur,
 „ Dont la vertu toujours plus inflexible,
 „ Fit si long-temps l'épreuve du malheur,
 „ Tu le connus, tu seras plus sensible :
 „ Ouvre ton ame à la douce pitié,
 „ Daigne en ces lieux me tenir lieu de père,

« Peut-être un jour, ces bois, ton amitié,

« Pourront calmer ma pénible misère ».

Elle lui parle alors de ses malheurs :

En les contant elle verse des pleurs ,

Et le vieillard avide de l'entendre,

Pleuroit aussi : son ame pure & tendre,

Lui prodiguoit les soins consolateurs.

Elle demande un habit de bergère ;

Sur les contours d'une jambe légère ,

Une tunique à longs plis descendoit ;

Son pied charmant déjà disparoissoit

Dans une large & rustique chaussure ;

Le lin flottant d'une antique ceinture

Contient d'un nœud ses humbles vêtements ;

Ses beaux cheveux sont tressés sur sa tête ,

La toile simple , & quelques fleurs des champs ,

Les décoroient, servoient aux jours de fête.

Mais à travers cette simplicité ,

Sous ces habits , flétris par l'opulence ,

L'œil découvroit sa modeste beauté ,

Sa grace aisée & sa haute naissance :

Telle à travers les pores du crystal ,

D'un feu caché s'échappe la lumière ;

Ou telle encor brille au bord d'un canal
Sur son buisson la rose printannière.

Au point du jour elle menoit aux champs
Et ses brebis & sa chèvre fidèle :
On les voyoit, quand le soir les rappelle,
Riches de lait, revenir à pas lents,
Courbant la tête & traînant leur mamelle.
A leur retour, sous les yeux du pasteur,
Elle exprimoit dans un vase d'argile
Leur lait mousseux ; puis d'une main agile,
L'assaisonna d'un sel conservateur.

Souvent alors que ses brebis à l'ombre,
Se délassoient des ardeurs du midi,
Cachée au jour sous le feuillage sombre
D'un bois voisin par les temps épaissi,
Elle gravoit sur l'écorce nouvelle,
Ses durs revers, son amour si fidèle,
Et de Tancrede, hélas ! le nom chéri ;
Et puis lisant, relisant son histoire,
Elle disoit : « ô vous arbres amis,
« Vivez, croissez ; & de mes longs ennuis,
« De mon amour, conservez la mémoire :
« Que si jamais quand je ne serai plus,

„ Un digne amant sous ces arbres touffus
 „ Venoit rêver à l'objet de sa flâme,
 „ En apprenant & ma vie & ma mort,
 „ Que la pitié s'éveille dans son âme,
 „ Et qu'il s'écrie en déplorant mon sort,
 „ Tant de constance, un amour si sincère,
 „ Devoient jouir d'un destin plus heureux.
 „ Peut-être un jour, si ma triste prière
 „ Peut s'élever jusqu'au trône des Dieux,
 „ Ici viendra, dans cet asyle même,
 „ Où pour jamais ma cendre dormira,
 „ Ce Chevalier, ce Tancrède que j'aime,
 „ Et qui jamais peut-être ne m'aima.
 „ Se rappelant alors mes foibles charmes,
 „ Il daignera, s'affligeant à son tour,
 „ Du prix tardif de quelques douces larmes,
 „ Charmer mon ombre, & payer mon amour „.

Pendant qu'ainsi cette belle au silence,
 Aux bois muets confioit ses douleurs,
 De ses beaux yeux, miroir de l'innocence,
 Tombe & ruisselle une source de pleurs.

Mais revenons, il en est temps sans doute,
 A l'Ecuyer qui chemine à grands pas

Devers Tancrede, & médite en sa route
 Un compliment qu'il répète tout bas.
 Il l'a trouvé tout pâle, dans sa tente,
 Avide encor de vengeance & de sang,
 Plein du désir de défier Argant,
 Et de punir sa victoire insolente.
 L'honnête Adir devant lui présenté,
 Adroitement s'acquitte du message :

« Je viens, dit-il, au nom d'une beauté,
 « Que vos malheurs, votre noble courage,
 « Ont animé de zèle & de bonté,
 « Pour vous offrir, instruite par un sage,
 « Quelques secours, peut-être la santé.
 « Quant à son nom mon ordre est de le taire,
 « Et j'obéis : mais si j'ai votre aveu,
 « Elle me suit vous la verrez dans peu ».

Le beau Tancrede étonné du mystère,
 Sans hésiter, donna son agrément.

Grand Dieux, dit-il, si c'étoit Erminie !

Puis ajouta, « si vous voyez Argant,
 « Le preux Argant, dites-lui, je vous prie
 « Que chaque jour, au gré de mon espoir,
 « Je sens mon bras, ma santé raffermie,
 « Et que bientôt nous pourrons nous revoir ».

Le bon Adir très-content de lui-même ,
 Et de l'accueil du guerrier obligeant ,
 Monte à cheval , de fatigue un peu blême ,
 Et court bien vite aux lieux où tristement
 Il a laissé sa Reine qui l'attend :
 Toujours courant, plein de joie il arrive,
 Cherche, regarde, il se trouble, il pâlit,
 Prête au silence une oreille attentive ,
 La redemande aux échos , à la nuit ,
 Fait retentir le nom cher d'Erminie ;
 Mais l'écho seul répondant à sa voix ,
 Glacé de crainte il part, maudit sa vie ,
 L'amour, Tancrede & se perd dans les bois.

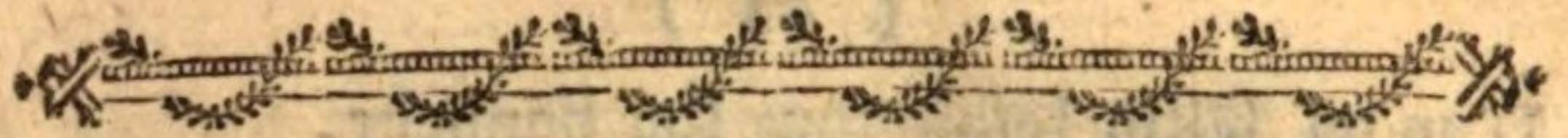
Mais fatigué de sa longue carrière ,
 Le Dieu du jour rasant le bord des eaux ,
 Va chez Thétis dételer ses chevaux :
 Cherchons un gîte, entrons dans la chaumière
 Du bon pasteur , qui sur deux vieux traiteaux
 A fait dresser sa table héréditaire ;
 Où près d'un vase, outragé par le temps ,
 Sont de Cérès la pâte circulaire ,
 Et le miel pur , & les fruits humectans.

Heureux celui qui près de la Nature,

D'un tel festin feroit tout son bonheur,
 Et qui sauroit dans la paix de son cœur,
 Jouir des champs dans une vie obscure!
 Bien plus heureux si libre de tous soins,
 Assis au frais sur l'herbe rajeunie,
 Il peut souper avec son Erminie,
 N'ayant que l'ombre & l'amour pour témoins.

Fin du second Chant.





ARGUMENT.

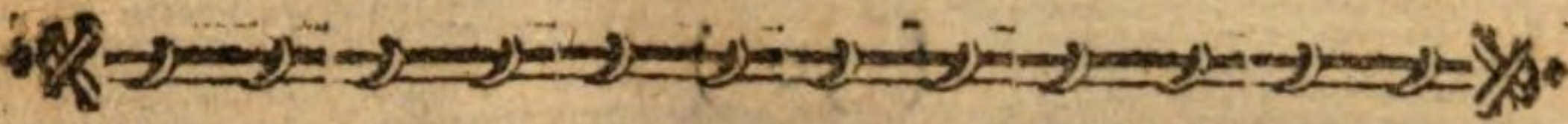
A DIR qui cherchoit *Erminie*, la trouve dans le vallon qu'habitoit le vieillard ; elle étoit auprès de son troupeau : il la sollicite , la presse de retourner à *Solyme*. *Erminie* cède à ses prières , fait ses adieux au vénérable pasteur , & part avec *Adir*. Pendant ce temps *Tancrède* avoit défié *Argant* qui s'étoit rendu au lieu assigné. Description du combat. *Argant* est tué. *Tancrède* grièvement blessé , se traîne quelques pas , & tombe évanoui. *Erminie* & *Adir* arrivent dans le moment. Ils reconnoissent-d'abord *Ar-*

gant , ensuite Tancrede : désespoir
d'Erminie. Cependant Adir s'ap-
perçoit que ce héros respire encore.
Son amante le soigne , panse ses blef-
sures. Adir construit un brancard.
Erminie aide à le porter. Ils ar-
rivent après de longs efforts dans un
petit hameau. Tancrede revient de
son évanouissement , reconnoit Ermi-
nie , & perd encore l'usage de ses
sens. Erminie ne paroît plus à ses
yeux. Lorsque Tancrede a repris ses
forces , il demande à Adir s'il n'a
pas vu cette Reine charmante. Adir
lui répond qu'oui , & lui raconte
tout ce qu'elle a fait pour lui. Tan-
crede va se jeter à ses pieds , &

*lui offre sa main. Erminie l'accepte ;
 & ils vont ensemble au camp de
 Bouillon.*



CHANT



CHANT TROISIÈME.

QU'AVEC plaisir mon regard se repose
Sur les progrès de nos arts, de nos mœurs,
Et qu'il m'est doux de voir briller la rose
Au même lieu d'où s'éloignoient les fleurs;
Et la raison qui lentement éclore,
S'élève enfin sur nos vieilles erreurs.
Tout est changé, l'on ne voit plus nos belles
Sur un courfier poursuivre leurs amans,
Abandonner dans leurs ardeurs fidèles,
Leur lit oisieux pour coucher dans les camps.
On ne voit plus pour l'honneur de leurs Dames
Nos Chevaliers s'égorger galamment,
Tout est changé, sur la vertu des femmes
On est d'accord, tout est bien à présent.

Mais le dirai-je ? Oui, mon cœur le confesse,
J'aurois aimé les mœurs de ce vieux temps;
Où la beauté docile à la tendresse,
S'abandonnoit à ses doux mouvemens;
Où dès qu'amour, ce Dieu qui me tourmente,
D'un trait doré piquoit un jeune cœur,

D

L'aveu suivoit cette naissante ardeur,
 Et l'aveu fait, une facile pente
 Les conduisoit au temple du bonheur.
 Ou si par fois l'amante encor novice,
 (Un pareil cas a pu se rencontrer,)
 De la rigueur affectoit l'injustice,
 Du moins l'amant osoit tout espérer.

Que l'espérance est douce quand on aime !
 Ah ! si jamais son rayon enchanteur
 Frappoit mes yeux, se glissoit dans mon cœur !
 Non, les bontés de Vénus elle-même,
 Tous ses appas livrés à mon ardeur,
 Ne vaudroient pas cette ombre de faveur.
 Mais ma Zulmé, cette Zulmé si chère,
 Malgré l'éclat de ses attraits charmans,
 D'un amour pur caressant la chimère,
 Veut que je sois modeste dans mes sens,
 Comme un vieux Saint qui jeûna soixante ans.
 Je dis Zulmé : les autres, je l'ignore :
 Quelqu'un peut-être est plus heureux que moi :
 S'il en convient avec lui je le croi ;
 Mais si j'osois je douterois encore.

Et cependant inflexibles censeurs,

N'accusons pas notre aimable Erminie :
 Je suis bien loin d'approuver ses erreurs :
 Mesdames non : trop aimer est folie ,
 Je le fais bien : mais grace , je vous prie ,
 Ah ! la pitié va si bien à vos cœurs !
 De ces temps-là telles étoient les mœurs :
 On conservoit dans un vase d'argile ,
 De votre honneur le dépôt incertain :
 Il se fêloit : l'âge rend plus habile :
 Las aujourd'hui ce beau vase est d'airain !

Mais rerournons au paisible hermitage ,
 Où notre amante au sein des prés fleuris ,
 Rêve à Tancrède , & garde ses brebis.

Le Dieu du jour terminant son voyage
 Avoit touché le signe du Cancer ,
 Et descendant des plaines de l'Ether ,
 Du grand Negus embrasoit le rivage :
 Egal aux nuits , dans son cours limité ,
 Sur l'équateur il assuyoit son trône :
 Quand l'écuyer de la jeune Amazone ,
 Que vers Tancrède elle avoit député ,
 Qui la cherchoit d'asyles en asyles ,
 Qui la pleuroit , la trouve en ce hameau ,

Seule , oubliée , au pied d'un vaste ormeau
 Qui la couvroit de ses ombres tranquilles ;
 A ses genoux dormoit un jeune agneau ,
 Qu'elle échauffoit de ses douces caresses :
 Un peu plus loin entr'elle & son troupeau
 Veilloit son chien jaloux de ses tendresses :
 Elle attachoit , & marioit des fleurs ,
 Lioit la rose au lys qui vient d'éclorre ;
 Sur son visage on lisoit ses douleurs ,
 Son infortune , & l'on voyoit encore
 Que ses beaux yeux avoient versé des pleurs ;

Lorsqu'Adir vit sous cet habit rustique
 Cette beauté qui n'aguere brilloit
 De tout l'éclat du luxe asiatique ,
 Il s'attendrit , il gémit en secret ;
 Et cependant sa présence , ses charmes ,
 A son chagrin mêloit quelque douceur.
 Mais il s'approche , & l'œil baigné de larmes ,
 Tombe à ses pieds , gémit , parle à son cœur ,
 Et la pressant de ses tendres prières ,
 Il la décide à quitter ces chaumières
 Où l'entouroient les ombres du malheur.

Elle se lève , & laissant la prairie
 Va retrouver sous son toit vertueux ,

Le vieux pasteur , lui fait de longs adieux ,
 Pleure avec lui , l'embrasse , le supplie
 De conserver dans son cœur généreux
 Le souvenir de la triste Erminie :
 Le bon vieillard , la famille attendrie
 L'environnant , la comblant de leurs vœux ,
 Suivent ses pas , pleurent leur douce amie ,
 Et loin encor l'accompagnent des yeux .

De l'avenir quelle nuit nous sépare !
 Et le matin , qui lit au front des cieux
 Le sort nouveau que le soir lui prépare !

Pendant qu'Adir s'éloignoit à grands pas ,
 Encourageant sa compagne tremblante ,
 Sur le chemin le démon des combats
 Ouvroit alors une scène sanglante .
 Il vous souvient de ce farouche Argant ,
 Cet ennemi d'un guerrier trop aimable ,
 Qu'il combattit , dont il perça le flanc :
 Mais par sa chute encor plus redoutable ,
 Dès que Tancrede entouré de secours
 Eut renoué la trame de ses jours ,
 Il défia , rappella dans l'arène
 Son fier vainqueur qui , de la gloire épris ,

Brûlant sur-tout de vengeance & de haine,
 N'hésita pas : le rendez-vous fut pris
 Loin de la ville , & du champ de carnage ,
 Dans des bosquets , pour un plus doux usage
 Par la nature & l'amour embellis.

L'aube tardive étoit douteuse encore,
 Et l'orient n'enfantoit pas le jour :
 L'oiseau caché n'annonçoit pas l'aurore ,
 Le chien dormoit étendu dans la cour :
 Baucis du jour épioit la naissance ,
 Son fils dormoit dans les bras de l'amour :
 Tout reposoit , & la terre en silence ,
 De la lumière attendoit le retour ;
 Alors qu'Argant foudieux & terrible ,
 Au rendez-vous arriva le premier ;
 Bientôt après avec le jour paisible
 Parut Tancrède en digne chevalier.
 En se voyant l'un & l'autre s'arrête ,
 D'un regard fier parcourt son ennemi ,
 Porte la main sur le fer qu'il apprête ,
 Impatient de s'élancer sur lui.
 Tancrède voit Argant fier & tranquille
 Sans bouclier affronter les hasards ;

Il prend le sien , le jette , & plus agile
 Marche au combat : les yeux fixes , hagards ,
 Le Payen rêve , & demeure immobile.

Tel un Lion frappé de quelque bruit
 Dresse sa tête , attentif , il écoute ,
 Roule un œil sombre & sourdement rugit.

= Quoi ! dit Tancrède , un héros me redoute ?

» A mon aspect son front change & pâlit ?

= Lève les yeux , vil Chrétien que j'abhorre ,

» Et tu verras si la peur déshonore

» Le front altier d'un guerrier tel que moi.

» Je plains , hélas ! cette antique Solyme ,

» De nos cités Reine trop magnanime ,

» Qui va tomber , & mourir avec toi :

» Mais je la couvre encore de mes armes ;

» Tremble à ton tour , & t'abreuve de larmes ;

» Ton corps sanglant dans la fange traîné ,

» Ta mort , ta mort , ma plus douce espérance ,

» Ne suffit pas à mon cœur indigné ;

» N'affouvit pas ma haine & ma vengeance ».

Comme il parloit , un spectre décharné ,

Livide , affreux , devant lui se présente ;

C'étoit la Mort : d'une voix effrayante

Elle l'appelle , elle va le saisir ;
 Pour cette fois on voit Argant pâlir ;
 Argant recule , & tout son sang se glace :
 Le monstre enfin paroît s'évanouir ,
 Et le guerrier a repris son audace.
 Tancrede unit à l'intrépidité ,
 L'art , la souplesse , & la légereté.
 Son ennemi s'élevoit comme un chêne ,
 Son contour vaste égaloit sa hauteur ;
 Et ses esprits allumés par la haine ,
 Dans leurs conduits bouillonnaient de vigueur.
 Tancrede attaque , & cède avec prudence ,
 Il pare , fuit , & frappe au même instant :
 L'autre méprise & l'art & la défense ,
 Frappe , redouble , & poursuit en frappant.

Ainsi l'on voit le Tigre & l'Eléphant
 Combattre entr'eux , s'enflammer de furie ;
 L'un souple , adroit , observe , tourne , épie ,
 Frémit , s'élance , & revient en grondant :
 Son ennemi demeure inébranlable ,
 Avec mépris repousse chaque effort ,
 Et prolongeant sa trompe formidable ,
 Ecarte , presse , & présente la mort.

Tel est d'Argant le féroce courage :
 En vain Tancrede oppose adroitement
 Le fer au fer, & l'adresse à la rage ;
 Un coup rapide a fait jaillir son sang.
 Argant triomphe, & le raille, & l'outrage.
 Tancrede outré veut se venger soudain :
 Sur son rival il court, il s'abandonne,
 Et le trompant par un art qui l'étonne,
 Plonge deux fois tout l'acier dans son sein.
 „ Raille à présent & reçois de ma main ,
 „ Le digne prix de ta haute vaillance „
 Argant rugit, & terrible il s'élance ;
 Il le saisit, l'agite dans ses bras,
 Veut l'étouffer, l'écraser sous ses pas :
 Sans s'étonner, Tancrede avec souplesse
 Cède, résiste, & s'allonge, & s'abaisse,
 Lutte avec art, oppose un bras nerveux :
 Tous deux enfin épuisés, hors d'haleine,
 Entrelassés tombent ; & sur l'arène,
 Vaincus, vainqueurs, se roulent furieux.

Mais aussitôt appelant la vengeance,
 Ils sont debout, & le choc recommence.
 Tel le sommet d'un frêne sourcilleux

Battu des vents , vaincu par la tempête ,
 Plie un moment , & plus audacieux ,
 Repousse l'air , & relève sa tête.
 Plus de détours ; la rage les guidait ;
 Le fer sanglant monte , brille , s'anime :
 La Mort doutant du choix de la victime
 Planoit sur eux ; chaque coup qui frappoit
 Les ébranloit , & brisoit leur armure :
 Ils sont couverts de débris & de sang :
 Le Sarrafin en versoit un torrent.
 Mais tel qu'un feu privé de nourriture
 Languit , s'éteint , & périt lentement ,
 Tel périssoit le malheureux Argant ;
 Son œil se trouble , & sa main chancelante
 N'adresse plus que des coups impuissans.
 De son rival l'ame compatissante
 Fut attendrie : « Honneur des Musulmans
 « Cessons , dit-il , renonce à la victoire ,
 « Et sans rougir reconnois ton vainqueur :
 « Je ne veux point démériter ma gloire ,
 « Et sans pitié jouir de ton malheur.
 « — Lâche Chrétien , oses-tu bien le dire ?
 « Toi mon vainqueur ! frémis , Argant respire ,
 « Et va punir ce discours insolent.

Souvent la flamme au moment qu'elle expire
 Renaît, s'anime, & brille en s'éteignant.
 De ses deux mains il saisit son épée,
 La souleva d'un effort si puissant,
 Que du héros la défense est trompée ;
 Il est frappé : le glaive est dans son flanc.
 Mais vainement dans sa rage intrépide,
 Ce noir Payen veut porter d'autres coups ;
 Sa force expire, & tout pâle, livide,
 Il cede enfin, tombe sur ses genoux ;
 D'une main foible à la terre s'appuie,
 De l'autre encor menace son vainqueur.
 Tancrede approche, & s'émeut, & lui crie :
 » Noble ennemi, daigne accepter la vie,
 » Conserve-toi pour la gloire & l'honneur «.
 Argant se tait : il s'avance, il se traîne,
 S'arme en secret, roule son œil hagard,
 Et tout-à-coup le frappe d'un poignard.
 Mais le héros le repousse sans peine,
 Et n'écoutant ni pitié, ni remord,
 Il le renverse, & dans son cœur farouche,
 Plonge à la fois son épée & la mort.
 Il expira le blasphème à la bouche,

Mordant la terre , agitant son poignard ,
Bravant les Dieux de son dernier regard.

Tancrède alors les yeux voilés de larmes ,
Le front baissé , laisse échapper ses armes ;
Et pénétré de respect & d'amour ,
Rend grace au Dieu qui donne la victoire.
Mais ce guerrier périssoit à son tour ,
De tout son sang il achetoit sa gloire.
Il craint , hélas ! par ses forces trahi ,
De ne pouvoir atteindre aucun asyle :
Il va pourtant d'un pas lent & débile ,
Traîne un moment son corps appesanti ,
Gémit , s'affied , regarde autour de lui :
Elève au ciel sa touchante priere :
L'obscurité sur ses yeux se répand ;
Un dur sommeil fatigue sa paupière ;
Trois fois il tombe , & trois fois s'efforçant ,
Il se soulève , il cherche la lumière ,
La voit , soupire , & retombe mourant.

Dans ce moment arrivoit Erminie ,
Avec Adir , ce bon & sage ami ,
Qui lui parloit pour tromper son ennui ,
Chemin faisant , de la fraîche prairie ,

Du jour si pur , du calme des hameaux ,
 Et des bergers qui sous d'heureux berceaux
 Coulent en paix leur innocente vie.

Mais quels objets étonnent leurs regards !

Des flots de sang , & des glaives épars !

Un Musulman couvert de sa cuirasse ,

Privé de vie , à leurs pieds étendu !

Son œil ouvert respire encor l'audace.

Elle s'avance , elle l'a reconnu :

« Dieux c'est Argant , c'est l'ennemi terrible

« De ce que j'aime : Argant est-il possible !

« Quels assassins ont triomphé de toi « !

Ce sang , ce corps , cette scène d'effroi ,

Et la pitié , cette aimable foiblesse

Des cœurs bien nés , sur-tout de la beauté ,

Tout dans son ame imprimoit la tristesse.

Mais l'Ecuyer de ce meurtre irrité ,

De toute part cherchant l'auteur du crime ,

Sur le chemin voit une autre victime ,

Qu'enveloppoient les ombres de la mort :

Il court , arrive , « ô ciel quel coup du fort !

« C'est lui , Tancrede , oui Tancrede lui-même « !

Ce cri perçant , le nom de ce qu'elle aime ,

Frappe Erminie : elle vole à l'instant ,
 Le voit , frémit , sur lui se précipite :
 Veut lui parler , sa voix , sa bouche hésite ;
 Elle meurtrit son beau sein palpitant ,
 Voudroit pleurer , ne trouve plus de larmes ;
 S'écrie enfin : « ô héros plein de charmes !
 « Mon cher Tancrède , écoute , entend ma voix ,
 « Ouvre tes yeux , ces yeux où tant de fois
 « J'ai vu briller ton superbe courage » .
 Elle ne put en dire davantage :
 Elle pâlit ; reste sans mouvement ,
 Soupire , & tombe aux pieds de son amant .
 Le bon Adir accablé de tristesse ,
 Serre ses mains , & l'appelle , & gémit ,
 La nomme encor , « malheureuse Princesse
 « Rassurez-vous : il n'est point mort , il vit ,
 « Il vit pour vous , oui pour vous qu'il adore » .
 Ces mots si doux , l'espoir plus doux encore ,
 Retient son ame & rappelle ses sens :
 Son front glacé d'un rayon se colore ,
 On voit errer ses beaux yeux languissans .
 « Ciel ! il vivroit ! Dieu puissant que j'implore » !...
 Sur ce héros , à ces mots s'inclinant ,
 Elle recueille , elle observe , elle aspire ,

L'air foible & froid sur ses lèvres errant.

» Il n'est point mort : non Adir , il respire ;

» Oui je le sens , grands Dieux veillés sur lui ;

» Pour le sauver , prêtez-moi votre appui « !

Amour , amour , que j'aime tes foiblesses !

Que tes bienfaits ont effacé de maux !

N'ayant alors ni voiles , ni bandeaux ,

Elle coupa ses magnifiques tresses ,

Ses beaux cheveux qui flottoient en anneaux ,

Vrais nœuds d'amour , riche & simple parure

D'un âge heureux qui fuit si promptement ,

Tarit le sang , lave chaque blessure ,

Puis va cueillir l'herbe salubre & pure ,

Don précieux de ce climat charmant.

Sur chaque plaie en exprime l'essence ,

Etend dessus l'or pur de ses cheveux ,

Non sans mêler à ces soins généreux

Quelques baisers , sa douce récompense.

Pendant ce temps l'Ecuyer consterné ,

Le sage Adir , dans la forêt prochaine ,

Armé d'un fer en serpe contourné ,

De ses rameaux dégradoit un vieux chêne ;

Puis se courbant sous le poids incliné ,

Il les apporte, & d'un osier docile
 Les unissant dresse un lit de repos ;
 Entasse l'herbe & la feuille mobile
 Pour le couvrir, amollir les rameaux ,
 Puis doucement y place le héros :
 En s'écriant , si quelque Dieu sensible
 Pour le sauver me prêtoit du secours ?
 » C'est moi, moi-même ; oui , pour sauver ses jours ,
 » L'amour , l'amour me rendra tout possible « !
 Elle disoit , & déjà dans ses bras
 Le lit vacille ; elle marche , s'arrête ,
 S'efforce encor , hésite à chaque pas.

Avez-vous vu , lorsque Vesper s'apprête
 A s'élever dans les airs moins brûlans ,
 La jeune Life apporter sur sa tête
 L'osier chargé des richesses des champs ?
 Elle s'avance , & sous le poids chancelle ,
 S'affied , respire , & se lève soudain ,
 L'amour , l'espoir adoucit le chemin ;
 Colin l'attend pour souper avec elle ,
 Et sa main doit préparer le festin.
 Telle marchoit plus excédée encore ,
 Et cependant avec bien plus d'ardeur ,

Cette

Cette beauté dont le teint se colore
Comme un nuage enflamé de chaleur.

Enfin Adir dont la vue inquiète
Cherchoit par-tout un abri protecteur,
Entend au loin la voix d'une musette,
Puis apperçoit sur un riant côteau,
Tout à travers le faite du feuillage,
Les toits épars d'un modeste hameau.
Combien l'espoir ranime le courage!
A cet aspect ils bénissent le sort,
Leur pas s'allonge, & d'effort en effort,
D'un laboureur ils atteignent l'asyle.
Pour Erminie hélas il étoit temps!
Elle expiroit ainsi qu'un lys fragile
Se courbe & meurt accablé par les vents;
Mais rappelant sa force évanouie,
Elle renaît : & toute à son amant,
Elle prodigue à ce héros mourant,
Remède & soins & ses vœux & sa vie.

Tancrède enfin du trépas ramené,
Cherche, regarde, autour de lui promène
Son œil confus; son esprit étonné
D'un long sommeil croit secouer la chaîne.

« Où suis-je hélas ! qui m'a rendu le jour ?
« O mes amis ! quelle main salutare ?
= Vous le saurez ; c'est le ciel tutélaire ,
« Répond Adir , notre zèle & l'amour :
« Mais votre état commande le silence
« Et le repos : un jour , un jour viendra
« Où votre cœur par la reconnoissance
« Pourra payer la main qui le sauva.
« Ah ! dit Tancrede oubliant sa blessure ,
« Qu'est devenu le malheureux Argant ?
« Restera-t-il privé de sépulture ?
« Et des vautours sera-t-il la pâture ?
« Non , répondit Erminie à l'instant ,
« Tranquillisés votre ame généreuse ,
« On va chercher ce brave Musulman.
A cette voix sensible , harmonieuse ,
Qui de son cœur retrouvoit le chemin ,
Sur cette Reine il élève soudain
Ses yeux surpris : « Ciel que vois-je ? il s'écrie ,
« Est-ce une erreur ? Vous.... Son ame affoiblie
Ne soutint pas un effort si puissant ;
Il succomba , perdit le sentiment ,
En murmurant le doux nom d'Erminie.
On éloigna cet objet dangereux :

Mais de ses sens quand il reprit l'usage ;
 Quand son esprit que couvroit un nuage ,
 En eut percé le voile ténébreux ,
 Il se soulève, il la cherche des yeux ,
 Ne la voit pas, se détourne & soupire.

Bien-tôt après, alors que dans son cœur,
 De la santé circula la chaleur ,
 Que la raison eut repris son empire ;
 Voyant Adir qui veilloit près de lui ,
 » O toi, dit-il, mon sauveur, mon appui ,
 » N'ai-je pas vu, parle, je t'en conjure ,
 » Près de mon lit, sous ces toits indigens ,
 » Une beauté, l'honneur de la nature ,
 » L'objet des vœux des plus fiers Musulmans ?
 » Est-ce un vain songe ? Une ombre évanouie ?
 =Non, dit Adir, vous ne vous trompez pas :
 » C'est elle-même, oui, la belle Erminie ,
 » De qui l'amour vous arrache au trépas ;
 » Et qui pour vous a prodigué sa vie «.
 Il lui raconte alors les prompts secours
 Qu'il a reçu de cette tendre amante ,
 Ses longs malheurs, sa flamme si touchante ,
 Et par quels soins elle a sauvé ses jours.

Comme en hyver l'humide & tiède haleine,
 D'un vent léger du midi repouffé,
 Fond, amollit, sous le frein qui l'enchaîne.
 L'azur d'un lac que la nuit a glacé ;
 A ce récit, qu'à peine il ose croire,
 Ainsi Tancrede attendri jusqu'aux pleurs,
 Sentit enfin que l'éclat de la gloire,
 Et les lauriers donnés par la victoire,
 Sont bien souvent des dons vains & trompeurs :
 Que des bienfaits de la bonté céleste,
 Le plus flatteur, à coup sûr le plus doux,
 Est le présent d'une beauté modeste
 Qui daigne vivre & s'unir avec nous.
 » Je cède amour à ta douce influence,
 » S'écria-t-il, & mon bonheur commence :
 » Depuis longtemps j'adorois ses appas ;
 » Mais le devoir m'imposoit le silence.
 » Volons vers elle, Adir soutiens mes pas «.
 Elle étoit là : cet objet plein de charmes
 Dans l'ombre assis écoutoit son amant,
 Le regardoit, & lui cachoit ses larmes.
 Il l'apperçoit, s'écrie en l'approchant,
 Venez, venez, ame sublime & pure

Devant le Dieu des saints engagements,
 Le Dieu jaloux qui punit le parjure,
 D'un chevalier recevoir les sermens,
 Après ces mots, plein d'ardeur, mais débile,
 Traînant ses pas, sur Adir s'appuyant,
 Il l'a conduit sur ce coteau riant,
 Où l'air, le fleuve, une plaine fertile
 Développoient un tableau ravissant.

» Au nom du Dieu qu'adore ma patrie,
 » Dit le héros, en élevant la main,
 » Et par l'honneur, imprimé dans mon sein,
 » Je jure aux pieds de la belle Erminie,
 » Devant Adir son fidèle Ecuyer,
 » De la servir, de lui vouer ma vie,
 » Et de mourir son digne chevalier.
 » Je jure encor par mon ame immortelle,
 » Si d'un regard vous flattez mes projets,
 » Qu'à nos autels le nœud le plus fidèle,
 » Un doux hymen unira pour jamais
 » L'heureux Tancrède à vos divins attraits ».
 Lors à genoux, les yeux fixés sur elle,
 Tenant sa main qu'il pressoit sur son cœur,
 Il attendit l'arrêt de son bonheur.

A ce discours, de l'aimable Erminie
 Quel fut le trouble & le saisissement !
 Elle doutoit, & son ame ravie,
 D'un songe heureux craignoit l'enchantement.
 Enfin voilant son front de modestie,
 Elle sourit, accepte le serment,
 Et pour jamais abjurant sa patrie ;
 Au camp Latin elle suit son amant.

Avec transport elle y fut accueillie :
 Bouillon loua sa constance & ses soins :
 L'hymen signa le bonheur de leur vie,
 Et les amours servirent de témoins.

Le bon Adir rayonnant d'allegresse,
 De bien comblé, fut heureux à son tour ;
 Et même on dit qu'en voyant leur tendresse,
 Il eut encor des souvenirs d'amour.

Fin du troisieme & dernier Chant.



FATTE BEN PER VOI. (1)

CONTE MORAL.

M. de Verdac étoit un de ces vieux militaires remplis de préjugés & d'honneur , qui après avoir usé sa vie à la guerre , au jeu & avec les femmes , fit sa retraite dans les bras de la dévotion ; il s'étoit marié une fois & s'en étoit repenti plusieurs. Sa femme mourut d'ennui & de regret d'avoir perdu sa beauté & ses amans. Il en avoit une fille qui parcouroit son printemps. Mélanie étoit plus jolie que belle ; elle avoit de superbes cheveux ; mais le front un peu

(1) Faites bien pour vous.

grand : ses yeux étoient beaux , tendres quoique noirs , & ses regards , quand son cœur s'animoit , avoient l'expression la plus touchante. Sa physionomie ouverte & douce annonçoit la candeur & la tranquillité de son ame. Sa taille étoit noble , légère , & un peu au-dessus de la moyenne. Elle ne pouvoit parler , agir , marcher , faire aucun mouvement qu'elle ne développât le charme des graces. Elle possédoit à un degré supérieur , les qualités que J. J. Rousseau appelle la science des femmes , la présence d'esprit , la pénétration , les observations fines : elle étoit très-sensible ; mais la raison , la délicatesse de son goût tempéroient sa sensibilité. Elle ne pouvoit aimer qu'un homme aimable , & dont l'ame fût aussi noble & généreuse que délicate.

Son père la laissoit au couvent où elle s'ennuyoit un peu. Il lui avoit présenté divers partis ; mais aucun n'avoit flatté son goût & ses sentimens , son cœur les repoussoit ; & elle ne vouloit point d'é-

poux sans l'aveu de son cœur. Le Marquis de Valban se mit sur les rangs : il étoit jeune , d'une figure brillante , il avoit de la grace , de la légèreté dans le propos & le ton de la bonne compagnie ; M. de Verdac l'annonça à sa fille. Valban ne douta pas de plaire , & Mélanie , au premier coup-d'œil , crut qu'il lui plairoit ; mais après quelques visites , l'illusion se dissipa : elle reconnut un fat , & un fat sans esprit caché sous l'éclat d'une charmante figure. Le vieux Verdac qui étoit persuadé qu'enfin Valban avoit vaincu les irrésolutions de sa fille , arriva chez elle d'un air radieux pour lui demander à quel jour elle vouloit fixer la nôce. Mais qu'elle fut sa surprise , à la réponse très-négative de Mélanie. Indigné , emporté de courroux , il jura le nom de Dieu , malgré les promesses faites si souvent au Père Ambroise son confesseur , & lui promit un célibat éternel ; » ou bien Ma-
 » demoiselle , ajouta-t il , vous épouserez
 » le Président de la Barre , je suis las de
 » vous chercher des maris dans la ville ,

» c'est le sixième que vous m'avez refusé.
 » Le Président est mon ami , il a cin-
 » quante ans ; tant pis pour vous & pour
 » lui ; mais il jouit d'un revenu considé-
 » rable & d'une excellente réputation. =
 » Permettez , mon père , que je le voie ,
 » & peut être le préférerai-je à M. le
 » Marquis de Valban. = Il suffit ; de-
 » main je te l'amène «.

En effet , le jour d'après ils arrivèrent
 l'un & l'autre au parloir. Mélanie vit un
 homme d'une physionomie heureuse , qui
 avoit encore toute la verdeur de l'âge vi-
 ril , qui s'énonçoit avec grace & facilité.
 Elle démêla un caractère honnête , sage ,
 embelli par l'aménité. Excédée du cou-
 vent , des persécutions de son père , qui
 vouloit absolument avoir des petits fils
 pour les élever à sa fantaisie , & occu-
 per ses longs loisirs ; elle donna son aveu ;
 & le mariage fut arrêté pour être célébré
 dans trois mois : on lui ouvrit les portes
 du couvent , elle vint chez son père , y
 reçut les visites du Président , qui décou-
 vrant tous les jours dans sa prétendue les

qualités les plus aimables & les plus attachantes , se rappela qu'il avoit un cœur fait pour aimer. Mélanie à son tour , au défaut d'un sentiment plus tendre , trouvoit dans son estime pour le Président , le principe d'un attachement qui devoit suffire pour remplir son ame , & rendre leur chaîne fortunée.

Le Président avoit un neveu , alors à son régiment & qu'on attendoit vers la fin de Septembre , un mois avant l'époque fixée pour la célébration du mariage. Le Président l'aimoit de l'amitié la plus vive , il avoit cultivé son enfance , & enchanté du succès de ses soins , il ne cessoit d'en faire l'éloge. Mélanie quelquefois y faisoit attention , & par fois en parloit , & demandoit même de ses nouvelles , non sans quelques embarras : le quinze Septembre on partit pour la terre de Verdac où devoit se faire la nôce. On ne s'y occupa que des projets analogues à la fête , des achats des bijoux , des robes ; on ne parloit que de ces apprêts , des

plans de l'avenir ; par intervalle du Chevalier de Florville, c'étoit le neveu qu'on attendoit avec impatience, & qui ne paroissoit pas. Enfin il arriva : c'étoit l'après-dinée. Le Chevalier entra dans le salon, en bottes & en uniforme, & fut se jeter dans les bras de son oncle. Mélanie jouoit au reversi, & fit fautes sur fautes pour examiner Florville. Le Président le présenta à Verdac, & celui-ci à sa fille. Florville la regarda attentivement, & resta un moment dans une espèce d'immobilité. Mélanie de son côté gardoit le silence, cherchoit des idées & n'en trouvoit point. — Eh bien dit Verdac au Chevalier, faut-il vous prier de l'embrasser ? Florville prit alors la main de Mélanie & la baïsa. — Bon, dit Verdac, qu'il est timide pour un militaire ! allons embrassez-là sur les deux joues, c'est moi qui vous l'ordonne. Ce qui fut exécuté, non sans quelque émotion de part & d'autre.

Ce moment décida du reste de leur

vie. Il est des ames qui s'attendent , se cherchent , & s'unissent au premier coup-d'œil pour jamais. Pendant toute la soirée le Chevalier attacha ses regards sur Mélanie ; elle détournoit les siens , les baissoit , les promenoit dans le cercle , puis sans y songer les ramenoit sur Florville.

Le Chevalier de Florville n'avoit point les traits réguliers , il n'étoit ni beau ni joli ; il étoit brun , sa taille approchoit d'une taille avantageuse ; un peu maigre , mais leste & bien fait : il avoit sur-tout la jambe belle ; ses yeux étinceloient de feu , sa physionomie étoit noble , on y trouvoit même une nuance de fierté : mais elle n'avoit point tort , puisqu'elle est le miroir de l'ame , & cette fierté régnoit dans la sienne , défaut naturel que son oncle avoit longtemps combattu sans pouvoir le vaincre entièrement. Une affaire que Florville s'étoit attirée par l'impulsion de ce défaut , où il eut le malheur de blesser dangereusement un de ses amis qui étoit offensé , fut pour lui la leçon la plus

fructueuse qu'il eût reçue de sa vie ; & si cette fierté ne fut pas étouffée jusque dans sa racine , du moins il sçut la contenir , & on peut lui pardonner une imperfection qui donne à l'ame tant de ressort , & qui est le principe du désintéressement & de la générosité. Il étoit vif & brave jusqu'à la témérité. Il parloit peu , mais son élocution étoit pure , élégante & précise. Une mémoire heureuse & cultivée , rendoit sa conversation intéressante , lorsqu'il daignoit s'y livrer ; mais il falloit lui plaire pour échauffer son éloquence , ce qui n'étoit pas donné à tout le monde. Quoique doué de beaucoup d'esprit , il préféroit la société des personnes honnêtes & bonnes , à tout le brillant du savoir & de l'imagination. C'est par le cœur qu'on lui plaisoit & qu'on l'attachoit.

Tel étoit Florville , qui devint tous les jours plus aimable & plus intéressant , semblable à ces arbres qui produisent des fruits toujours plus doux en vieillissant.

Le premier jour de son arrivée il fut très-gai , très-galant , son ame se montoit , il amusoit Mélanie , il la flattoit par les traits les plus ingénieux & les plus délicats ; mais insensiblement cette gaité s'éteignit. Le silence enchaîna sa pensée , ou plutôt sa pensée étoit une , & c'étoit Mélanie ; il cherchoit la solitude. Un jour égaré dans le parc , il s'assit au pied d'un arbre ; entraîné dans son rêve , il prend son couteau & grave jusqu'à trois fois le nom de Mélanie sur l'écorce de l'arbre : revenu à lui-même , ce nom trois fois écrit qu'il relisoit , & qu'il prononçoit , & répétoit avec une expression si tendre , en frappant son oreille , éveilla sa raison ; ce fut pour lui un trait de lumière qui lui montra le précipice qui s'ouvroit sous ses pas. Il en frémit , & dès ce moment il résolut d'étouffer sa passion , & d'éviter Mélanie autant qu'il le pourroit sans blesser la bienfiance & inspirer des soupçons. Mélanie ne jouissoit pas de plus de tranquillité. Son ame ,

aussi tendre mais moins ardente que celle de Florville , se trompoit sur le sentiment nouveau qui l'agitoit ; elle croyoit que c'étoit de la simple amitié , & l'amitié lui paroissoit un sentiment bien doux , bien au-dessus de l'amour , dont on parloit tant dans le monde. Cependant elle rêvoit aussi , elle étoit timide , embarrassée avec Florville , ne le regardoit que furtivement , encore se refusoit-elle fréquemment cet innocent plaisir. Souvent ils se trouvoient à la promenade à côté l'un de l'autre , sans se parler , sans oser se regarder ; chacun rêvoit de son côté.

Florville bien résolu de ne point trahir son oncle & les loix de l'honneur , fit les efforts les plus violents pour renfermer son secret dans le fond de son cœur. Sa situation étoit douloureuse , terrible ; pendant le jour il s'enfonçoit dans les bois , ne paroissoit presque qu'aux heures du repas. La nuit il se levoit vingt fois , se promenoit dans sa chambre , ouvroit ses fenêtres , allumoit sa bougie , prenoit
un

un livre, & ne lisoit pas ; le sommeil, l'appétit le quittèrent, la fièvre le saisit.

Le Président avoit amené avec lui son Médecin, homme aimable & philosophe-pratique, qui convenoit que la médecine dégénéroit quelquefois en charlatanisme, & qu'elle travailloit presque toujours dans l'obscurité, s'appuyant sur des conjonctures, & donnant beaucoup au hasard. Ce Docteur ordonna les remèdes analogues au tempérament & à la maladie de Florville. Mais l'effet ne répondoit point à ses espérances ; ce qui l'étonnoit. Cependant un matin il le trouva un peu mieux. Le malade avoit enfin succombé sous le poids de la lassitude & du sommeil, & dormi quelques heures. Le Docteur lui tâtoit le pouls, se félicitoit d'y trouver bien moins d'agitation, quand tout-à-coup Mélanie entra avec son Père. Le Docteur les salua l'un & l'autre, leur annonça la prompte convalescence de Florville, & pour mieux s'en assurer reprenant son bras, il fut bien étonné du changement,

de la rapidité des pulsations. (1) Il consulta les yeux & le visage du malade , un feu vif & nouveau le coloroit , l'enflammoit. Le Docteur conçut des soupçons ; il suivit attentivement ses mouvemens , ses discours ; il eut bientôt le mot de l'énigme. Content de cette découverte , il se tut , & s'éloigna. Quelques momens après , sans affectation , il invita le Président à le suivre dans le jardin. = Savez-vous , lui dit le Docteur , que votre neveu m'inquiète ? = Vous m'étonnez : j'ai cru que ce n'étoit qu'un fièvre de chaleur. = Vous croyez juste ; mais le principe de la maladie n'est pas dans le sang ; il est dans le cœur ; & la Faculté de Paris a bien peu de remèdes pour les maladies de l'ame ; le guérir n'est pas l'objet de nos études : alors il lui communiqua ses doutes , ou plutôt l'assura que son neveu aimoit

(1) Cette situation ressemble un peu à celle d'Antiochus-Soter & de la belle Stratonice. (Note de l'Editeur.)

éperdument la belle Mélanie. Le Président très-surpris le pria de garder sévèrement le secret : ajoutant qu'il verroit ce qu'il auroit à faire.

La diète & l'eau éteignirent enfin la fièvre de Florville, & sans être dans la meilleure santé, il fut du moins sans maladie. Dès ce moment le Président fixa son attention sur lui ; il observoit ses démarches, étudioit tous ses mouvemens : il le voyoit triste, rêveur, très-rarement avec Mélanie ; à peine laissoit-il échapper quelques mots lorsqu'il se trouvoit auprès d'elle, il sembloit même qu'il cherchoit à l'éviter. D'autre part Mélanie ne quittoit point son Père ; elle aimoit, disoit-elle, la broderie, & venoit de commencer un ouvrage, ce qui l'engageoit à tenir ses yeux baissés, & le visage presque enveloppé ; elle se mêloit très-peu de la conversation, & cette société qui étoit venue pour célébrer une fête, sembloit s'appêter à une cérémonie lugubre.

Cependant le Président peu soupçonneux par caractère , (car il avoit l'ame belle & vertueuse) ne découvrant aucun indice de l'amour prétendu de son neveu , combattit les soupçons du Docteur , & crut , pour cette fois , sa perspicacité en défaut ; il attribua la taciturnité , la rêverie de Florville , à l'uniformité des plaisirs de la campagne , au peu d'activité de la vie qu'on y mène : le goût des champs , disoit-il au Docteur , est celui des ames sensibles , douces & des esprits éclairés : j'ai mauvaise opinion de celui ou de celle qui ne les aime pas , je n'en ferois ni mon ami , ni ma femme ; Florville est né pour en sentir tous les charmes , mais il est jeune encore , & d'ailleurs il peut avoir loin d'ici quelque objet qui l'occupe , & que sans doute il regrette. Le Docteur n'en crut rien , & laissa son ami dans son erreur.

Un incident nouveau changea la scène , & jeta une grande clarté sur le fonds du tableau. On avoit arrangé une partie , &

on alloit dîner à trois lieues du château ; on partit par la matinée la plus fraîche & la plus riante , malheureusement ce sont toujours les belles journées qui amènent les orages. Il s'en éleva un des plus terribles : tout le ciel se noircit , une épaisse nuée sembloit prête à fondre sur la tête des voyageurs , les éclairs sillonnaient l'air , le tonnerre grondoit , redoublaient avec un horrible fracas , il ne s'offroit aucun asyle , & l'on hâtoit la vitesse des chevaux pour atteindre un village distant encore de plus d'une demi-lieue ; Mélanie étoit avec son père & une autre femme dans la première voiture , Florville , le Président & le Docteur suivoient dans une autre : tout-à-coup l'éclair brille , la foudre part , & vole autour de la voiture de Mélanie ; les chevaux s'épouvantent , & courent dans la plaine à travers les sillons & les guérets : les maîtres , les valets jettent des cris effroyables ; Florville s'élance impétueusement du carrosse en s'écriant , ah Mélanie ! Malgré la pluie

horrible qui tomboit , jette sa redingotte , son chapeau , & court avec une légèreté incroyable au-devant des chevaux : heureusement , au lieu de courir vers la rivière qui n'étoit pas fort éloignée , ils alloient du côté opposé , & gagnoient les hauteurs , ce qui ralentissoit leur impétuosité. Florville les atteint , les arrête d'un bras vigoureux , vole ensuite à Mélanie , la trouve évanouie dans les bras de son père , l'enlève , la porte sous un rocher dont la saillie formoit une espèce d'auvent , & la rappelle à la vie par tous les soins possibles. Tout cela fut exécuté avec une rapidité inconcevable. Enfin Mélanie ouvrit les yeux , & en même-temps l'orage s'apaisa. Florville revenu à lui-même s'étonna , rougit de la vivacité de son zèle , & revint vers son oncle l'air confus , sans proférer une parole.

Le Docteur & le Président n'avoient pas perdu de vue le Chevalier. Qu'il est brave & lesté , s'écria le Docteur en serrant la main à son ami ! Doutez-vous en-

core qu'il ne soit amoureux? C'est un chevalier du vieux temps : ai-je mal vu? me suis-je trompé? = Non, je ne le crois pas, & vos observations sont justes; mais je vous demande toujours le plus grand secret. Le reste de la journée, Florville s'abandonna à sa rêverie; il s'échappoit souvent pour aller dans les bois chercher la solitude & leur profond silence, si doux aux âmes sensibles & affectées : quand il rentroit dans le salon, on lui trouvoit le visage changé, triste, abbatu; il supposoit une horrible migraine, & l'air lui étoit nécessaire.

Revenu chez Verdac, il passa toute la nuit à réfléchir sur sa situation; elle étoit affreuse, il idolâtroit Mélanie, sans elle la nature alloit devenir son tombeau; mais son oncle ! son bienfaiteur, son ami, oseroit-il le trahir ? Lui ravir sa femme & son bonheur ? Non, le procédé feroit horrible, ce feroit l'ingratitude la plus noire, il valoit mieux se résoudre à périr de douleur & de désespoir. Il for-

ma cent projets , passa le reste de la nuit à écrire à Mélanie. Il avoit d'abord fait une lettre de six pages , il en fit une autre de quatre , puis il la réduisit à deux ; enfin la lettre ne contient plus que quelques lignes.

Au point du jour il éveilla son laquais , & lui ordonna de préparer ses chevaux pour retourner à Paris. Son départ décidé , il épia l'heure où Mélanie alloit chaque matin à sa volière donner à manger à ses oiseaux : il attendit ce moment avec l'impatience d'un cœur cruellement agité : il vouloit lui-même remettre sa lettre , & voir Mélanie encore , & lui parler pour la dernière fois. Dès qu'il l'entrevit dans le jardin , il la suivit d'assez loin , & l'aborda dans l'instant qu'elle distribuoit la graine à ses nourrissons. = C'est vous , Monsieur , dit Mélanie en hésitant ? = Oui Mademoiselle , moi-même qui cherche la solitude & le repos , & qui ne le trouve nulle part. Mélanie ne répondit rien , & continua sa distribution.

Après quelques momens de silence , Florville s'écria : qu'ils sont heureux ces oiseaux¹, ils suivent sans regret , sans remords la pente de la nature , & ils sont les objets de vos soins & de vos caresses ! = Ils ont aussi leurs chagrins , leurs douleurs : & puis chacun se tut. Le déjeuner des oiseaux fini , ils entrèrent dans une allée de maronniers ; elle étoit sombre , le jour lui-même étoit voilé : sur la route étoit un berceau de lilas , de mirthes & de lauriers , sous lequel étoit le buste de Mélanie fait en marbre ; au bas du buste on lisoit ces deux vers de Voltaire.

» Mélanie est son nom , la main de la nature ,

» De ses aimables dons , la combla sans mesure.

Florville s'arrêta immobile devant ce buste , lut à haute voix les deux vers , puis se précipita aux pieds de la statue en s'écriant , adorable Mélanie , oui , rien n'est si parfait que vous : il entourra le buste de ses bras , le baïsa , & l'arrosa de ses

larmes. = Que faites-vous Monsieur ; lui crioit Mélanie aussi égarée que lui , y songez-vous ? Quel est donc ce délire ? Florville remis un peu de cette vive émotion se releva , affecta un air plus tranquille. = Mademoiselle , oui , vous avez raison , je suis dans le délire , mon esprit s'égare , je suis le plus malheureux des hommes ! mon oncle est si respectable , il a protégé mon enfance , il m'a toujours servi de père : que dis-je ? il est mon père , il doit être ce que j'ai sur la terre de plus cher. Mademoiselle , je pars ce matin , tout à-l'heure , & je ne vous verrai plus ; daignez recevoir cette lettre qui vous expliquera le motif d'un départ si précipité , si cruel : en lui parlant ainsi , il tombe à ses genoux , prend sa main , la baise trois fois avec le plus vif transport , lui fait recevoir sa lettre , & part comme l'éclair.

Ses chevaux l'attendoient dans la cour du château ; il monte chez son oncle , lui dit qu'il a reçu à la pointe du jour

un exprès qui lui annonçoit qu'un de ses amis intimes étoit à l'extrémité , le demandoit fans cesse , & qu'il ne pouvoit lui refuser cette dernière marque d'amitié. Le Président vit que son neveu ne favoit pas mentir , & que la maladie de cet ami n'étoit qu'une excuse controuvée pour couvrir la cause de son départ.

— Rien n'est plus juste lui dit-il , qu'une telle absence ; mais nous ne sommes qu'à dix lieues de Paris , il est aujourd'hui samedi , mercredi l'on passe mon contrat de mariage avec Mélanie , & je veux absolument vous avoir pour témoin. Florville allégua cent excuses pour se dispenser d'être présent ; mais son oncle l'en pria avec tant d'instance , lui témoigna tant d'amitié , qu'il promit , & donna sa parole d'arriver mercredi à l'heure du contrat.

Mélanie restée seule dans le parc une lettre à la main , qu'elle a reçue sans trop savoir comment , après l'avoir tournée & retournée , la met dans sa poche sans

oser l'ouvrir, & accablée de tristesse & du poids d'un sentiment qu'elle igno-
roit, elle s'en revint à pas lents dans sa
chambre.

Le Président après le départ de son
neveu, voulut savoir si le cœur de Mé-
lanie n'avoit pas reçu de commotion de
l'amour ardent qu'elle avoit inspiré. Il se
fit annoncer chez elle : il la trouva dans
un fauteuil, son mouchoir à la main &
les yeux bien rouges = Eh mon Dieu
Mademoiselle ! vous venez de pleurer ?
= Il est vrai Monsieur. = Et peut-on
sans indiscretion vous demander le sujet
de vos larmes ? Seroient-ce les approches
de notre mariage qui les sollicitent ? =
Non, Monsieur, j'espère être heureuse
avec vous, & je ferai tous mes efforts
pour contribuer à votre félicité. = Ces
sentimens sont dignes de votre ame, &
j'étois assuré de les y trouver ; mais à
votre âge, & peut-être dans aucun temps
de la vie, on n'est point maître de don-
ner telle ou telle pente à son inclina-

tion ; nos désirs , nos pensées , nos sentimens sont indépendants de nous : convenez avec franchise , avouez à votre meilleur ami , si votre cœur est dans la même situation aujourd'hui , jouit du même calme dont vous jouissiez quand j'eus l'honneur de vous être présenté ? = Vous méritez Monsieur ma confiance , & je veux , & je dois vous dévoiler jusqu'au dernier repli de mon ame : libre de prévention & de tout attachement , j'avois refusé divers partis tous d'un âge plus analogue au mien ; quand j'eus l'honneur de vous voir je n'hésitai pas à vous donner la préférence ; votre physionomie annonçoit la candeur , la noblesse de vos sentimens , & mon premier coup-d'œil ne m'a point trompée. Voilà Monsieur ce que j'étois alors : Vous me demandez si aujourd'hui je jouis de la même tranquillité ; je vais m'expliquer sans détour. D'abord je vous donne ma parole que je n'aurai jamais d'autre époux que vous , si vous persistez

dans le même sentiment. Mais mon cœur
 n'est plus le même : il est agité , trou-
 blé , un ascendant impérieux y domine ,
 l'entraîne malgré mes efforts. = Ainsi
 vous aimez pour la première fois ? =
 Oui Monsieur , si c'est là de l'amour :
 mais ne vous allarmez pas d'un mouve-
 ment passager ; mon estime pour vous ,
 vos bontés = Je le crois ; mais
 étendrez-vous la confiance jusqu'à me
 nommer le mortel assez fortuné pour
 vous avoir inspiré une passion aussi vive ?
 = Oui Monsieur , il le faut bien. Hélas !
 c'est celui que le sort , que les circon-
 stances ont amené ici. = Seroit-ce Flor-
 ville , mon neveu ? = Oui , lui-même ,
 Monsieur de Florville. En prononçant ce
 nom , la rougeur couvrit son visage , &
 s'inclinant , elle le cacha dans ses deux
 mains. = Florville est aimable , il est plus ,
 il est honnête & vertueux ; votre goût
 pour lui peut être justifié , & ne doit pas
 surprendre. Est-il instruit de son bonheur ?
 = Je ne le crois pas : jamais mon secret

ne m'est échappé. = Et croyez-vous que son ame réponde à la vôtre, qu'il ait aussi de l'amour pour vous? = Oui Monsieur, je dois le présumer. = Il vous a donc déclaré ses sentimens? = Jamais; au contraire, je me suis apperçue qu'il m'évitoit avec soin, qu'il craignoit ma présence : aujourd'hui, pour la première fois, il est venu me joindre à ma volière; nous nous sommes promenés quelques momens, balbutians, au hasard, des mots sans suite. Tout-à-coup il s'est jeté aux pieds de mon buste, il l'a embrassé, il a pleuré; ensuite il s'est relevé, m'a annoncé son départ, s'est emparé de ma main, l'a baisée avec transport, m'a remis une lettre que j'ai reçue sans m'en appercevoir, & s'est enfui aussi-tôt sans jamais tourner la tête. Voilà, Monsieur, la lettre : je ne l'ai point ouverte. = Hé bien, lisez-là Mademoiselle. = Non Monsieur, veuillez m'en dispenser, c'est à vous à la lire. = Je vais donc en faire la lecture à haute voix. = Non, je vous en sup-

plie; ne me parlez plus de Florville si vous désirez mon bonheur. = Oui, je le désire avec ardeur, je m'en occuperai sans cesse : qui mieux que vous mérite d'être heureuse. Je veux que ma conduite & mes sentimens justifient mes projets & le désir que j'ai de m'attacher à vous par les nœuds les plus doux. Adieu charmante Mélanie, je vais donc, puisque vous me l'ordonnez, lire à l'écart la lettre de Florville.

Il sortit & lut ces mots.

» Je m'éloigne de vous, Mademoiselle,
 » pour jamais, oui, pour jamais : je pars
 » le cœur rempli de douleur & de déses-
 » poir, je ne vous verrai plus ; je n'y
 » survivrai pas : ma passion pour vous est
 » montée à l'excès ; mais mon oncle m'est
 » si cher, il est si respectable ! je lui dois
 » tout, oui, tout Mademoiselle, jusqu'à
 » mes principes ; je lui dois peut-être
 » mon amour pour vous ; car s'il n'avoit
 » orné mon ame des sentimens les plus
 » délicats,

« délicats, les plus honnêtes, je n'aurois
 » pas connu le prix de la vôtre. Qu'il soit
 » heureux ! Il le mérite si bien. Mais si
 » j'en mourois, ne troublez pas sa féli-
 » cité : laissez-lui ignorer la cause de cet
 » évènement : adieu, Mademoiselle, c'est
 » pour la vie ; oui, c'en est fait «.

Le Président lut plusieurs fois cette lettre, & la communiqua à son ami le Docteur : ensuite il y eut de grands pourparlers entre Verdac & les deux amis. Mélanie paroissoit de temps en temps, se contraignoit, affectoit la sérénité sur son visage, tandis que la douleur confusoit son cœur ; mais elle se soulageoit en secret par des pleurs abondans.

Enfin le jour du contrat, ce mercredi si redouté arriva ; jamais le ciel n'avoit été si pur & si radieux. Les oiseaux, animés par la beauté du jour, sembloient à l'envi, par la vivacité & la mélodie de leur voix, répéter les chants d'hymen, & annoncer la fête pompeuse de cette journée : le Président se présenta chez

Mélanie , elle étoit à sa toilette ; une main légère la couronnoit de diamants & de fleurs. Elle étoit un peu pâle ; mais pour la première fois le carmin osa colorer ce teint brillant de fraîcheur. Le Président ne l'avoit jamais trouvée si éblouissante. Après quelques complimens sur sa beauté , il lui demanda si elle persistoit toujours dans les mêmes sentimens , si elle étoit décidée à signer le bonheur de sa vie , & si c'étoit sans contrainte & sans regret. = Oui Monsieur , je regarde ce moment comme l'époque de mon bonheur futur. Le Président la remercia , & lui demanda la permission de l'embrasser ; ce qui lui fut accordé.

Le contrat devoit être signé à midi. Tout le monde étoit assemblé dans le salon , excepté Mélanie qui y parut enfin belle & fraîche comme la rose du printemps. On la plaça à côté de son futur époux qui fixoit ses regards sur elle , louoit délicatement sa parure , l'éclat de

sa beauté ; Mélanie rougissoit , baïssoit les yeux , & tâchoit quelquefois de sourire.

Le Président qui attendoit Florville , avoit aposté son valet-de-chambre sur l'avenue pour venir l'instruire de son arrivée dès qu'il paroîtroit. Mais il tar-
doit ; & le Président sous divers prétextes reculoit la cérémonie. Enfin St.-Jean vint lui dire à l'oreille que son neveu étoit dans le château , & qu'il alloit faire une toilette. = Dites-lui , repliqua-t-il , que je veux qu'il vienne dans son négligé , que j'ai besoin de lui. Ensuite on procéda à la signature. Mélanie venoit d'écrire son nom d'une main tremblante , lorsque tout-à-coup on annonça le Chevalier de Florville ; à ce nom , elle tomba dans un fauteuil sans rien voir , ni entendre : Florville salua légèrement l'assemblée , & s'avança pour embrasser son oncle. = Non , lui dit le Président d'un ton grave & sérieux , je ne vous embrasserai qu'après que vous m'aurez fait la grace de signer ce contrat de mariage : il prit alors une

plume , la lui présenta , & Florville signa ; puis les yeux chargés de pleurs il embrassa son oncle qui le serra tendrement dans ses bras. Il demanda ensuite la permission d'aller s'habiller. = Non , je vous prie d'avoir la complaisance d'écouter la lecture du contrat , je veux avoir votre avis. Lisez , M. le Notaire. Le Garde - note prit ses lunettes , & lut d'une voix pleine & ferme. „ Contrat „ de mariage entre Haut & Puissant Seigneur , Louis César , Vicomte de Florville , Capitaine au Régiment du Roi , „ & Haute & Puissante Demoiselle , Mélanie de Verdac “.

Mélanie , Florville , se lèvent aussi - tôt de leur siège croyant rêver , avoir mal entendu : = Quoi mon oncle ? = Quoi Monsieur ? = Oui , mes chers enfans , leur dit ce charmant oncle en les prenant par la main ; je vous unis l'un à l'autre , vous méritez votre bonheur : je ne me suis décidé qu'après avoir observé votre conduite dans une situation si dangereuse ,

si difficile. Vous avez déployé tous deux le caractère le plus noble, les plus rares vertus, & j'ai cru devoir les couronner. Il est bon que la vertu soit quelquefois heureuse. Et moi, ma récompense sera dans votre félicité.

On célébra la fête avec l'ivresse & le tumulte de la joie; tout le château étoit dans l'enchantement : on ne savoit qui l'on devoit aimer, admirer le plus, du Président, ou de Florville, ou de Mélanie; & le premier ne s'est jamais repenti d'avoir fait des heureux.

E N V O I

*A Mademoiselle De C***.*

COMME vous, Mélanie aux charmes les plus doux
D'un cœur sensible & vrai joint le don plus aimable;
Mais je ne l'ai pas faite aussi belle que vous,
De peur que mon récit n'eût trop l'air d'une fable.



LE PROVINCIAL
ÉLEVÉ A PARIS,
OU
HISTOIRE DE NICOLAS REMI.

Les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus
grands maux : mais la contemplation de la misère
humaine rend le sage toujours modéré.

J. J. ROUSSEAU.

M. Remi étoit un honnête Procureur
d'une petite ville de Provence nommée
Manosque , ville fertile en oliviers & en
têtes à perruque. Ce M. Remy qui des-
cendoit peut-être du Remy qui avoit
baptisé Clovis , & qui s'étoit fait Saint ,
sentit dans sa belle jeunesse les aiguillons
de l'amour ; & ses désirs se fixèrent sur
M^{lle}. Perrette de la Gaudinière , fille d'un
vieux Capitaine invalide , décoré de la
croix de St. Louis , & de Dame Fran-
çoise Varnier , qui après avoir grondé ,

contrarié , désolé , trompé toute sa vie son cher époux , lui avoit laissé en mourant deux enfans , l'odeur de son nom , & des dettes. Les doux fruits de ce tendre hymenée étoient M. Alexandre Hector de la Gaudinière , mort jeune & Lieutenant au Régiment de * * * * , & notre Demoiselle Perrette qui n'ayant pour dot & unique espérance , que ses charmes , l'orgueil de son nom , six chemises neuves & trois vieilles robes de sa mère , fut obligée de fléchir sous l'impérieuse loi de la nécessité , & d'épouser M. Antoine Remi , le Procureur.

Elle ne s'en repentit pas : M. Remi étoit un homme d'un sens droit , d'un esprit juste , intelligent , de mœurs très-pures , d'un caractère doux & plein de bonhommie ; il touchoit la main à tout le monde , à son menuisier , à son mé-tayer , à un grand Seigneur , même à un Conseiller de Parlement. Il avoit une petite maison de campagne à une lieue de la Ville qui faisoit le bonheur de sa vie.

Il y alloit les Dimanches & Fêtes ; il y passoit les automnes , & lorsqu'il se promenoit dans son petit jardin , avec sa petite jaquette , & son bonnet de coton blanc , il n'auroit pas changé son état contre celui d'un Roi ou d'un Président. La sérénité de ses jours , la paix de son hymen furent troublées par très-peu d'orages , parce qu'il sçut respecter le noble sang de sa chère moitié , qu'il fut toujours à peu près de son avis , & qu'il ne douta jamais de son jugement & de sa vertu. Quant à Mde. Remi , elle n'oublia jamais qu'elle étoit fille d'un Capitaine invalide Chevalier de St. Louis , & sœur d'un Lieutenant d'Infanterie. Le ciel avoit béni leur couche nuptiale , & quatre rejetons , deux mâles & deux femelles assuroient la postérité & le nom de Remi.

L'aîné de ces enfans s'appelloit Nicolas ; il étoit l'objet des plus tendres affections de la mère , parce qu'elle lui trouvoit l'air noble & beaucoup de ressemblance avec son frère le Lieutenant. Elle n'épargnoit

rien pour sa parure , elle vouloit qu'il brillât par les habits , les bijoux , qu'il éclipsât tous ses petits camarades : quand il étoit bien paré , on le félicitoit , on lui disoit qu'il étoit beau , charmant : ainsi cette mère imprudente fécondoit en lui le germe de la vanité. Dès que ce cher fils eut atteint l'âge où l'ame reçoit les premières semences des vices & des vertus , Mde. Remi voulut qu'on lui donnât une éducation qui pût le faire distinguer dans le monde , & l'élever un jour au-dessus de sa sphère. Elle sollicita vivement son mari de l'envoyer à Paris , alléguant que c'étoit dans cette capitale seule que l'on prenoit le ton & les manières de la bonne compagnie , que l'on perfectionnoit son langage , qu'on le dépouilloit de cet accent indigène qui déchire les oreilles délicates des Parisiens. Le bon Remi répondoit à cela , que cette dépense seroit onéreuse pour lui , qu'elle excédoit les limites de sa fortune , quoique son étude , il est vrai , lui valût environ mille écus ; que

d'ailleurs son fils Nicolas étant destiné à le remplacer dans son état , il n'avoit pas besoin de la prononciation de la capitale , qu'il suffisoit qu'il parlât comme son Père & sa Mère : qu'à l'égard des manières , il y avoit un maître à danser dans la ville , à quatre livres par mois , qui suffiroit pour le former , & lui donner de la grace.

Ce raisonnement fut vivement réfuté par Madame Remi ; elle déclama avec chaleur contre l'éducation des Provinces , le mauvais ton , l'air gauche & emprunté des jeunes gens de la ville , leur embarras , leur stupidité auprès des femmes ; enfin elle parla si bien & si long-temps que le bon Remi , accoutumé à céder & qui aimoit la paix , se rendit à la raison , & il fut décidé que le petit Nicolas iroit à Paris étudier le latin , les usages du beau monde , & l'accent Parisien. On choisit une pension qui avoit de la vogue , & où se trouvoient beaucoup de jeunes gens de condition. Les

Elèves y étoient revêtus d'un habit uniforme & militaire , sublime invention des Instituteurs , pour inspirer aux enfans le dégoût des autres états.

Quand le jeune Nicolas , qui approchoit alors de sa dixième année , se vit paré de cet uniforme , & devenu l'égal & le camarade de petits Chevaliers , Comtes & Marquis , il se crut transporté dans la région du bonheur & de la gloire. Il s'attacha très-peu au latin , négligea son despatère , mais il épura sa prononciation , fit de grands progrès dans la danse ; les Instituteurs qui recevoient tous les ans en dons gratuits de Mde. Remi , du café moka , de l'huile , des fruits du pays , l'assuroient que son fils réussissoit au mieux ; que sa figure se développoit , qu'il perdoit tous les jours son accent territorial , & qu'il dansoit avec beaucoup de grace. Cette tendre mère triomphoit à la lecture de ces lettres : vous voyez , disoit-elle à son mari , les obligations que vous m'avez , votre fils n'auroit ja-

mais pu effacer ici la rouille provinciale ,
il n'eût été qu'un homme ordinaire , un
bourgeois. = Cela se peut , Madame ;
mais je ne veux pas faire de Nicolas un
Cardinal , ni un joli homme ; il nous
faut un garçon raisonnable , laborieux ,
sage , & capable d'être un bon Procureur.

Dès que le jeune Remi se fut assez
barbouillé l'esprit de quelques bribes de
phrases latines , de syllogismes , & d'une
philosophie qui n'étoit pas celle de So-
crate , son Père songea à le placer chez
M. Arnaud Notaire , un ancien ami ,
pour le faire travailler dans son Etude.
Mais ce plan-là n'étoit pas du goût
du petit Remi ; il écrivit à sa Mère qu'il
la supplioit de lui obtenir la permission
d'apprendre à monter à cheval , & à faire
des armes ; que plusieurs Gentilshommes
deses camarades , entr'autres le Chevalier
de Méric avec qui il étoit intimement
lié , avoient quitté la pension pour entrer
au manège , & qu'il feroit au désespoir
de ne pouvoir cultiver d'aussi bons amis.

Madame Remi très-flattée des liaisons brillantes de son fils , trouva la proposition judicieuse. Le Procureur au contraire la croyoit irraisonnable. = A quoi , disoit-il , lui servira l'art de l'équitation ? Pourvu qu'il sache se tenir à cheval comme moi pour aller à la campagne , n'en saura-t-il pas suffisamment ! Et pourquoi apprendre à faire des armes , veut-il faire le spadassin ? tuer quelqu'un ? = Non , mais si on l'insulte , comment repoussera-t-il un affront ? = Par un bon procès , n'y a-t-il pas une Justice & des Loix ? Vous agissez en sens inverse de J. J. Rousseau ; d'un Gentilhomme il veut faire un menuisier , & vous d'un Roturier vous voulez faire un Prince ; non , Madame , qu'il apprenne le métier de Procureur , non à se pavaner sur un grand cheval. Cette réponse piqua au vif Madame Remi , elle bouda , la nuit fit lit à part. Le pacifique époux qui , depuis dix-huit ans , n'avoit pas déserté la couche matrimoniale , & qui avoit passé une

mauvaise nuit , consentit enfin que son fils Nicolas fît son cours d'équitation , & apprît l'art de l'escrime ; en conséquence on pria M. Arnaud le Notaire , de le recevoir chez lui , & de l'envoyer au manège.

Nicolas Remi , paré du premier éclat de la jeunesse , entroit alors dans sa dix-septième année ; il avoit une taille svelte , élancée , de beaux cheveux châtons , les sourcils bien dessinés : ses yeux noirs brilloient de vivacité ; sa physionomie étoit heureuse & avoit de la douceur ; une belle jambe & une tournure aisée achevoient le portrait d'un homme charmant : les femmes lui trouvoient de l'esprit , & il en avoit ; son éloquence étoit , avec elles , facile & abondante : avec les hommes , l'activité de son imagination paroissoit s'éteindre , & il parloit peu : cependant il avoit de la pénétration , & sans aucun talent décidé , il auroit pu exercer sagement les emplois de la société. Son caractère étoit flexible & doux ;

mais son ame sans ressort , recevoit aisément toutes les impressions qu'on vouloit lui donner : la vanité , le goût de la parure , l'ardeur de briller par les petites choses , passion des ames foibles & communes , furent celles qui parurent lui donner quelque'énergie : ces passions factices qui agitèrent le reste de sa vie , étoient les fruits des principes & des exemples de sa Mère , & de sa liaison au Collège avec quelques jeunes gens de naissance ; il rougissoit de son Père , de son état , & ne pardonnoit pas à la fortune l'obscurité de son origine ; il en fut toujours inconsolable.

Le beau Remi transplanté chez le Notaire , eut bientôt le bonheur d'attirer les regards de sa fidèle moitié , femme d'environ quarante-cinq ans , petite brune qui avoit de petits yeux vifs & ronds , jadis assez piquante , aujourd'hui chargée d'embonpoint , & arrondie comme un petit ballon ; Madame Arnaud avec ses charmes , avoit reçu de la nature une sensi-

bilité d'organes & de cœur qui ne pouvoit déplaire qu'à son mari ; elle avoit passé sa vie à faire des heureux. La figure de ce nouveau pensionnaire enflamma son imagination & ses desirs , elle fixoit souvent ses petits yeux ronds sur lui , lui pressoit légèrement la main ; elle lui donna les entrées de sa toilette , où quelquefois à travers les jours ménagés d'un vaste fichu , brilloient les lys & les amples contours de son sein ; sa jambe étoit belle : aussi l'inattention , le hasard qui sert si bien les femmes , la découvrit plus d'une fois aux yeux de Remi. Mais tous ces traits , toutes ces agaceries n'effleuroient ni les sens ni le cœur de ce jeune Pâris : il restoit immobile & froid : elle comprit alors qu'il falloit éveiller son ame par d'autres moyens , & intéresser sa vanité : un matin , à son petit lever , elle le fit venir dans sa chambre . = Vous connoissez-vous , lui dit-elle , en point d'Argentan ? = Non Madame , je n'en ai jamais porté ; = Voilà deux paires

paires de manchettes , je vous prie de les examiner ; en même-temps elle prit sa main , & les appliquant dessus , elle trouva que le clair obscur de la dentelle relevoit l'éclat de sa peau ; comme il les regardoit attentivement , les admiroit , elle ajouta : allez les renfermer dans votre armoire , n'en parlez à personne , & portez-les pour l'amour de moi.

Remi enchanté , ravi , balbutioit , ânonnoit un refus , un remerciement , je ne fais quoi : Ecoutez , lui dit cette aimable bienfaitrice , fermez la porte , & venez vous asseoir sur ce sofa ; je jouis d'une heureuse opulence , & votre fortune est bornée ; avec une si jolie figure , vous êtes fait pour le monde , pour y briller : passez chez le tailleur de M. Arnaud , il est prévenu , c'est un homme discret , vous lui commanderez un frac écarlate avec de grands boutons de nacre à la mode : je le payerai & vous me rembourserez à votre commodité ; = Ah Madame ! vos bontés , votre générosité

C'étoit tout ce que pouvoit dire Remi dans la vive émotion qu'il éprouvoit , au penser qu'il alloit être revêtu d'un habit écarlate , orné de grands boutons. La Dame expérimentée , comprit au trouble , à l'air radieux de son jeune amant , que c'étoit l'instant de la reconnoissance ; sa jarretière se détacha dans ce moment , elle se retourna pour la replacer ; Remi galant & empressé offrit ses services , fut refusé , & cependant il eut le bonheur de la renouer. (1)

Dès ce jour il se crut au comble de la gloire & de la félicité. Il eut peu à peu des bijoux , une montre ; l'élégance & le luxe ordonnoient sa parure , il ne fréquentoit que les jeunes gens de qualité : les dons fréquens de sa maîtresse entretenoient sa magnificence , il allongea & ennoblit son nom , & se fit appeller le Chevalier de St.-Remi : il se multiplioit aux spectacles , étoit sur-tout assidu

(1) Fulsere ignes & conscius aether connubiis.

à l'Opéra, ce spectacle du bon ton, où le cœur & l'esprit se reposent. Il soupa avec les Prêtresses du Temple, pénétra bientôt dans le sanctuaire, partagea avec elles les offrandes que la tendre Arnaud suspendoit aux autels de l'amour. Le Notaire qui éclairoit son Elève, apprit sa dissipation & les progrès qu'il faisoit dans la science du monde; il voulut mettre des bornes à cette ardeur de savoir; il entra chez sa femme pour en conférer avec elle, & lui dit qu'il vouloit renvoyer le petit Remi à son Père, & que l'air de Paris ne lui valoit rien. = Comment donc, il se porte à merveille, il est frais comme la rose. = Vous ne m'entendez pas; ce jeune homme se perd ici, il n'y fait rien..... = Erreur! je vous assure qu'il est occupé. = A des sottises, il perd son temps à l'Opéra, aux Variétés: il hante mauvaise compagnie. = Il ne voit pourtant que des jeunes gens de qualité. = Tant pis, est-ce une société pour lui? = C'est la meilleure

qu'il puisse voir ; il se formera , il apprendra.....= A conduire un cabriolet , à tromper quelques femmes ; il enrichira sa mémoire du nom de toutes les créatures de Paris : savante nomenclature ! quelle école ! = C'est pourtant de cette école que l'on tire les Ambassadeurs , les Généraux , les Ministres. = Oui , c'est la pépinière de nos grands hommes , cela saute aux yeux. = C'est là qu'il trouvera des amis qui l'aideront.....= A se perdre : apprenez que ces gens là en s'élevant ne songent à personne , encore moins au fils d'un petit Procureur : belle manie qu'ont les bourgeois de Province , d'envoyer à Paris leurs roturiers d'enfans pour être élevés comme d'apprentifs Seigneurs ! Et moi , Madame , si vous eussiez pu me donner un fils , je l'aurois fait étudier dans la Province la plus reculée. = Ce n'est pas la première sottise que vous auriez faite. M. Arnaud eut beau déployer sa logique , l'appuyer de la force de ses poumons , Madame lui prouva qu'il avoit tort , &

qu'il falloit garder Remi, jusqu'à ce que son éducation fût achevée. Il voulut bien y consentir; mais il promit de le veiller de fort près, & de le renvoyer à son village à la première faute.

Notre nouveau Chevalier étoit bien loin de vouloir réformer sa conduite, ni son faste : il occupoit sans cesse le tailleur de M. Arnaud qui se refusoit un habit noir, & ufoit les siens jusqu'à la trame. Madame réparoit ainsi l'injustice du sort qui répand ses biens avec tant d'inégalité : l'union de ces deux amans, leur douce chaîne se resserroit de plus en plus, & n'excédoit pas les bornes des facultés respectives, lorsque le brillant Remi fut frappé d'un délire amoureux pour la belle St-Denis, Danseuse de l'Opéra : tout se réunissoit pour irriter sa passion; la célébrité de la Déesse, ses charmes, le cercle brillant de ses adorateurs, son adresse dans l'art de séduire, de préparer les nœuds où s'enlaçoient ses amans; comment le vaniteux Remi, nouvel adepte, auroit-il

pu échapper aux pièges de cette Circé ! il suivit son char , s'enflamma , sollicita son bonheur , avec toute l'ardeur de la jeunesse & du désir. La St - Denis que les plus légères rétributions avoient payée dans son début , élevoit alors le tarif de ses faveurs à une hauteur qui rendoit les approches difficiles. Elle se taxa à deux cents louis pour le Chevalier de St-Remi ; & encore fit-elle grace. Il étoit loin de posséder cette somme : l'argent du Notaire s'écouloit au sortir de sa source. Les dons avoient été fréquens , & quelques efforts qu'il fît pour les faire redoubler , les ressources de part & d'autre s'épuisoient : l'amour cependant , la vanité le pressoient , l'agitoient vivement , il y rêvoit sans cesse ; il confia sa flamme & son embarras au Chevalier de Mérac son ami : celui-ci plus âgé de deux ans , d'ailleurs plus hardi , plus décidé dans ses principes , trouva bientôt un expédient pour payer la St - Denis de la cassette de Madame Arnaud , & il le lui déve-

loppa : d'abord Remi hésita , opposa des scrupules ; mais son ami le persiffla avec tant de légèreté & d'ironie sur ses remords peu dignes d'un Chevalier , qu'il se rendit , d'autant plus qu'il restoit derrière le rideau pendant le jeu de la scène , & que Méric se chargeoit du rôle principal ; il ne trouvoit rien de si gai , de si piquant , de si naturel que de s'amuser aux dépens d'une bourgeoise amoureuse.

Le projet concerté , St-Remi vint souper en famille chez le Notaire ; pendant tout le repas il affecta un air triste & préoccupé , dit vers la fin qu'il sortiroit de très-grand matin : jugez des inquiétudes de la sensible Arnaud , mais les témoins empêchoient un éclaircissement ; elle ne ferma pas les yeux de toute la nuit , elle sonna dès qu'elle vit le jour pour demander des nouvelles de Remi : on lui dit qu'il étoit parti dès l'aube , en bottes & en redingotte. A ce récit , les allarmes , les terreurs redoublèrent , elle étoit dans cette anxiété terrible lorsque vers les dix

heures on lui annonça le Chevalier de Méric : elle se rappela que c'étoit l'ami intime de son amant. Elle répara bien vite le désordre de sa toilette , s'embellit d'une teinte de carmin , & fit entrer. Il se présente l'air triste , ténébreux , la démarche grave , une lettre à la main , qu'il lui donna de la part du Chevalier de St-Remi à qui il étoit survenu un grand malheur. = Eh ! quoi , Monsieur , s'écria cette pauvre amante ? = Il s'est battu. = Ah Dieux , il est mort ! = Non Madame , au contraire ; mais sa situation n'en est pas moins fâcheuse : daignez lire cette lettre , vous verrez combien il est à plaindre ; elle l'ouvrit d'une main tremblante. Remi lui faisoit les plus tendres adieux , lui annonçoit qu'il étoit obligé de quitter la France , de renoncer au bonheur de la voir , lui qui périssoit d'ennui , lorsqu'il étoit un demi-jour éloigné d'elle : mon ami le Chevalier de Méric , ajoutoit-il , vous fera le récit de ce cruel événement. = M. le Chevalier , parlez de

grace, ne me déguisez rien : = Ce n'est pas mon intention , Madame , d'autant que vos conseils peuvent lui être d'une très-grande utilité. Hier à l'Opéra il eut une dispute avec un Officier Dragon, la discussion, comme c'est l'ordinaire, s'éleva sur une bagatelle. Le Dragon ne concevoit pas qu'on pût aimer une femme de quarante ans ; mon ami soutenoit qu'il en connoissoit de très-aimables, & bien dignes de l'attachement d'un jeune homme ; l'autre lui répond malignement que ce sont là apparemment ses bonnes fortunes. St-Remi repliqua que si cela étoit il en feroit gloire : les esprits s'échauffent , l'ironie s'en mêle , le sarcasme part, frappe , blesse , & soudain rendez-vous pour le matin au bois de Boulogne. = Est-ce que vous ne pouviez pas les apaiser, les raccommoder ? = J'ai essayé , mais il étoit trop tard , l'honneur outragé vouloit du sang. = Quel préjugé horrible ! = St-Remi est venu me prendre à la pointe du jour pour servir de témoin.

Le Dragon étoit accompagné de son frère : ils ont quitté leurs habits : = Comment ils se sont battus en chemise ? = Sans doute , on ne se bat pas autrement. = Pourfuivez , tout mon sang se fige. Ce pauvre enfant ! = D'abord mon aini a reçu un coup terrible , l'épée a passé jusqu'à la garde = Ah ciel ! je me meurs : où Monsieur ? = Sous le bras , Madame , mais lui , sans s'étonner , a riposté avec tant d'adresse , de vivacité , & de bonheur qu'il a percé son adversaire de part en part , la lame sortoit d'un pied. = Cela fait horreur ! = Il est tombé , le sang jaillissoit à gros bouillons. = Un moment , je vous prie , je suis prête à me trouver mal. Le galant Chevalier a tiré soudain un flacon de sa poche , & lui en a fait respirer le sel volatil : quand il a vu que ses esprits avoient repris leurs cours , il a continué son récit. = Alors nous avons porté tous nos secours au blessé ; j'ai arrêté l'effusion du sang , le mieux que j'ai pu , & nous l'avons ramené chez lui , où

peut-être en ce moment il expire. = Quel évènement affreux ! J'en avois le malheureux pressentiment. = Il ne vous a pas trompé. J'ai fait tout de suite cacher St-Remi chez moi. De-là je suis revenu trouver le frère du Dragon pour étouffer cette affaire. Le croiriez-vous, Madame ? un bon gentilhomme , mais dérangé , abîmé de dettes , a la bassesse de demander de l'argent , une somme considérable , sans quoi il menace de poursuivre St-Remi jusqu'aux Enfers , de le livrer à la sévérité de la Justice. Jugez du désespoir du pauvre Chevalier ; il faut qu'il parte , qu'il quitte votre maison qu'il aimoit tant ; il ne cesse de pleurer. J'ai déjà couru chez plusieurs amis pour trouver du secours , mais vainement ; personne n'a de l'argent , les bourses sont fermées , & les cœurs glacés. = Combien , M. le Chevalier , exige-t-on ? = Une somme énorme , épouvantable , deux cents louis. = Elle ne seroit pas excessive si je les avois. = Je doute , Madame , qu'il

voulût les accepter de vous. Il m'a confié qu'il vous avoit déjà les plus grandes obligations , qu'il aime mieux périr que d'abuser de vos bontés : hélas ! il est perdu , il partira pour Bruxelles , dans une heure. = Il ne partira pas , je ne veux pas l'abandonner , je suis trop attaché à sa famille : voilà mes diamans qu'il les fasse porter au Mont-de-Piété , & qu'il satisfasse cet homme vil qui vend le sang de son frère. = Je vais donc , Madame , le déterminer à les accepter : vous lui rendez un service bien important , & dans quelle circonstance ! Que les jeunes gens sont heureux de trouver des amies aussi généreuses que vous. Il se retira en ajoutant que son ami ne pourroit venir la remercier aussi-tôt qu'il désireroit , que les suites de cette affaire l'occuperoient probablement le reste de la journée ; que d'ailleurs il ne convenoit pas qu'il se montrât si vite , mais que certainement demain au matin il viendrait lui témoigner l'excès de sa reconnoissance.

Il sortit à ces mots , enchanté de son adresse , & riant comme un fou de l'excellent tour qu'il avoit joué à une vieille coquette.

Il étoit si content de lui-même qu'il mit trois ou quatre de ses amis dans la confidence , & que le soir il raconta cette aventure au foyer de l'Opéra , toutefois en déguisant les noms : malheureusement un des écoutans , ami & confident de Monsieur Arnaud , devina les acteurs de la scène.

Dès que St-Remi eut en main ce mobile puissant qui fléchit les Divinités de l'Opéra , & bien d'autres , il vola chez la sienne , & l'emmena à la campagne , où Comus & l'Amour lui filèrent une journée délicieuse. Le lendemain fidèle aux engagemens que Mérac avoit contractés pour lui , il se trouva au lever de sa tendre & bienfaisante amie ; il étoit si pénétré , si reconnoissant du service qu'elle lui avoit rendu , qu'il ne put s'exprimer que par les transports les plus vifs , les

caresses les plus expressives , & ce genre d'éloquence persuadoit mieux la Dame que les discours les plus étudiés : ils s'enivroient dans la même coupe de torrens d'amour & de félicités , quand l'époux malencontreux frappa brusquement à la porte. Remi eut à peine le temps de se glisser dans la ruelle. M. Arnaud malgré le demi-jour de la chambre , s'apperçut que le teint de sa femme étoit vivement coloré : = Qu'avez-vous donc , Madame ? Vous voilà rouge comme une pièce d'écarlate : est-ce que vous m'attendiez ? Pensiez-vous à moi ? = Non , Monsieur , je vous jure , vous étiez loin de ma pensée : voilà bien les maris , ils se croient toujours les objets de nos émotions. = Pas tous , il en est de clair-voyans , qui savent à quoi s'en tenir , & se résigner ; mais venons au but de cette visite , inespérée : Vous rappelez-vous , Madame , que je vous ai prédit que le petit Remi se perdrait dans Paris , qu'il deviendrait un très-mauvais sujet : = Oui ; mais vos

prophéties sont fausses , comme tant d'autres. = Non vraies , Madame , accomplies. = Je trouve au contraire qu'il acquiert tous les jours , qu'il a beaucoup gagné.... = En ruses , en libertinage , & en effronterie. = Monsieur , pour juger un jeune homme , rapportez-vous-en au coup-d'œil des femmes. = Oui , pour certain mérite. Vous ne savez donc pas l'histoire de ce petit drôle ? = Monsieur , vos épithètes.... = Sont pittoresques , bien choisies. = Il faut toujours parler des absens comme s'ils étoient présens. = Aussi fais-je , Madamé , & je ne ferois pas fâché qu'il fût là , & qu'il m'entendît : mais avançons , le conte est plaisant , & moral , il pourra vous égayer. Ce petit libertin est amoureux d'une fille del'Opéra , d'une espèce.... = Je le nie ; il a le goût trop délicat , l'ame trop sensible , & s'il aime , c'est à coup sûr une femme honnête. = Comme vous , n'est-ce pas ? Mais si vous voulez en savoir davantage , ne m'interrompez pas à chaque phrase. Il

aime , vous dis-je , ou plutôt entretient
 une créature de l'Opéra. = Où prendroit-
 il l'argent ? son Père ne le prodigue pas.
 = Il en trouve : il y a dans Paris des
 ames charitables qui pourvoient aux be-
 soins de la jeunesse. Il a eu le bonheur
 de rencontrer de ces femmes de bien qui
 achètent leurs galans avec l'or des benêts
 de maris. = Pure calomnie : je connois
 bien Remi. = Oui , sans doute , vous le
 counoissez un peu mieux que moi ; ce-
 pendant vous avez encore des découvertes
 à faire , sachez que son heureuse étoile
 lui a fait trouver une femme vieille &
 laide qui daigne payer son luxe & ses
 plaisirs. = Pour vous croire il faudroit
 des preuves d'une évidence. . . . = Vous
 en aurez , patience ; c'est donc comme je
 vous disois une femme vieille & laide. . . .
 = Défaites - vous de ces locutions gros-
 sières , qu'en savez-vous ? = Mon Dieu ,
 laissez-moi parler à ma manière , je n'ai
 pas le choix des expressions. Je disois
 donc que le beau Remi aux gages d'une
 beauté

beauté furannée , le mot est plus doux , s'étoit pris d'amour pour une Nimphe danfante ; mais cette Princesse demandoit en retour de sa sensibilité une petite rétribution de deux cents louis ; & point d'argent , point de fille d'Opéra : où prendre cette somme ? Vous allez voir que l'amour est inventif. Ecoutez bien ceci : il va se battre , tue son homme ; pour assoupir l'affaire , & appaîser un frère avide , il faut deux cents louis , ou s'expatrier , & s'éloigner d'une femme adorable : affreuse situation ! Mettez-vous pour un moment à la place de cette tendre amante : qu'auriez vous fait ? Celle-ci auroit mis son pauvre époux en gage pour sauver son amant. Pour cette fois elle s'est contentée d'y mettre ses diamants ; elle les donne à un Chevalier confident , porteur de la nouvelle , qui , dit-on , a fort bien joué son rôle. Muni de la somme , l'amoureux Remi a volé chez sa belle ; qui a reçu à bras ouverts , l'encens & le sacrificateur : Eh bien ! Madame ,

vous gardez le silence ? Vous avez l'air un peu étonné : Ne trouvez-vous pas que cet essai vaut un coup de Maître ? Ce jeune homme ira loin , très-loin ; mais vous rêvez toujours ? Est-ce que vous douteriez encore ? = L'action est si noire , si infâme , que je ne puis me persuader = Vous n'êtes pas facile à convaincre : je vois bien que pour guérir radicalement votre incrédulité , il faut des pièces justificatives , & parlantes. A ces mots il lui présente un écrain. = Voyez , Madame , par vous-même , & si je suis digne de croyance. Madame reçoit l'écrain , l'ouvre en tremblant , & reconnoit ses diamans. = Eh bien ! Est-ce là de l'évidence ? Sont-ce des preuves ? Point de réponse. = A propos , Madame , avez-vous déjeûné ? = Non Monsieur. = Ni moi non plus : il faut prendre quelque chose , il est tard. Il sonne , l'on entre , il demande deux tasses de chocolat ; pendant qu'on va le chercher , il se promène dans la chambre , parle du temps , cite les nouvelles du

jour. Madame ne répondoit que par monosyllabes : le chocolat arrivé, il lui en offre une tasse qu'elle refuse. = Vous avez tort, il est bon : il prend tranquillement le sien, boit son verre d'eau, se lève, s'approche du lit : = Adieu Madame ; *qui bien fera, bien trouvera, je m'en vais à la Messe.* Il s'enfuit à ces mots, laissant nos deux amans tête-à-tête.

Le galant Remi pendant ce long récit étoit immobile, & souffrant ; il retenoit son haleine, s'enfonçoit dans la ruelle, se rappetissoit tant qu'il pouvoit. Au départ du mari il n'osoit plus sortir de son gîte : la Dame étoit muette, glacée d'étonnement, & d'humiliation ; mais bientôt le dépit, la fureur s'emparant de son ame, elle appella trois fois Remi qui parut enfin, honteux, les yeux baissés, plus froid, plus sot qu'un Ministre disgracié : elle, au contraire, enflammée de colère, le parcourt avec ses petits yeux ardents : = Eh bien ! Monsieur, qu'avez-vous à dire pour votre justification ? =

Rien Madame : j'avoue ma faute , je suis le plus coupable des hommes.....= Sortez monstre , sortez d'ici , de la maison , & ne paroissez jamais devant mes yeux.

Voilà le beau Remi , chassé du jardin des délices ; sans argent , ayant coupé dans sa racine l'arbre qui produisoit des fruits si doux , & si abondans. L'honnête Notaire lui fit dire qu'il avoit arrêté sa place à la Diligence , qu'il partiroit dès le lendemain , sinon qu'il solliciteroit un ordre pour le faire enfermer : il joignit à cet avis un pécule de quinze louis pour le conduire à Manosque ; ajoutant qu'il avoit prévenu M. Remi son père , de son départ : en effet , il lui avoit écrit que son fils avoit assez respiré l'air de Paris , qu'une brillante éducation avoit absolument effacé en lui l'empreinte & l'accent de la Province , qu'il avoit faisi en peu de temps les belles manières , que c'étoit dommage qu'il ne vécût pas à la Cour ; qu'il dansoit , montoit à cheval , faisoit

des armes , aussi bien que gentilhomme de France ; que d'après cela il lui avoit conseillé de rentrer dans sa famille , & qu'il partiroit le mardi suivant.

Cette lettre combla d'aise , & d'orgueil Madame Remi : le bon Procureur ne parloit plus que de son fils Nicolas , de son arrivée. La famille , les amis , les Dames de la Ville l'attendoient avec la plus vive impatience ; on ne s'entretenoit que de sa figure , de ses talens , de ses belles manières. Enfin le soleil qui devoit éclairer son arrivée brilla sur l'horizon. Le père , la mère , les sœurs , le petit frère , les amis vont au devant de lui ; on se rencontre : le jeune Remi , d'un air leste , saute de sa voiture , se jette au cou de son père , de sa mère ; salue embrasse tout le monde avec grace : à son tour il est caressé , fêté , complimenté de tous les assistans : on l'entraîne , on retourne à la Ville , il y entre comme en triomphe ; c'étoit une espèce d'ovation. Le lendemain l'affluence est dans la mai-

son. M. Remi présentoit son fils Nicolas successivement à tous les visitans : tous les yeux étoient fixés sur lui : les Dames ne cessoient d'admirer sa belle prononciation ; de louer , de regarder sa taille légère , son air aisé , son frac leste & galant , la hauteur , le volume des cheveux , l'amplitude des boutons , ses vastes boucles , sa culotte jaune bien ferrée , bien adaptée à la cuisse , son gilet à bordure , & ses deux chaînes de montres enrichies de breloques qui se jouoient & flottoient au hasard. Cet appareil étoit bien fait pour frapper l'imagination & le cœur de ces Dames.

La Mère qu'on accabloit d'éloges & de félicitations , s'enorgueillissoit secrètement , s'applaudissoit de son ouvrage ; le bon papa étoit aussi ravi ; mais il trouvoit que Nicolas avoit le ton un peu trop Seigneur ; il craignoit qu'il ne fût enclin à la dépense , qu'il n'eût pris à Paris de l'attachement pour les grands airs. Madame repoussoit aisément ces ab-

surdes inculpations , ces vieux préjugés ; & l'assuroit qu'il étoit trop heureux d'avoir un pareil fils.

Les huit premiers jours s'écoulèrent dans les agitations & le délire de la joie ; mais l'esprit se lasse d'admirer , & le cœur de sentir : insensiblement on s'habitua au beau Nicolas , lui-même éprouva des atteintes d'ennui. La maison de son Père étoit le rendez - vous de quelques bonnes femmes qui venoient s'y entretenir de leur ménage , de leurs voisins , & achever d'user un vieux tapis verd qui servoit depuis quarante ans : d'ailleurs plus d'Opéra , de St-Denis , de Marquis élégans ; sa propre gloire étoit même éclipsée , il n'étoit plus le Chevalier de St-Remi , il étoit redevenu le fils de son Père , l'humble Nicolas ; quel changement ! il se crut relégué chez les Algonquins , ou dans les déserts de la Sibérie.

Le père cependant s'occupoit des intérêts de son fils , il songeoit à lui donner un état solide & lucratif ; il le fit ap-

peller dans son cabinet , & l'ayant embrassé , fait asseoir , il lui dit : mon cher Nicolas , je n'ai rien négligé pour ton éducation ; elle m'a coûté fort cher , bien au-delà de ce que me permettoient mes facultés ; mais je n'ai aucun regret , puisque ta mère & tout le monde m'assurent que tu as bien profité , que tu es un joli garçon : te voila aujourd'hui dans un âge où tu dois regarder dans l'avenir , & t'occuper de choses essentielles. C'est à présent qu'il faut songer à embrasser un état ; le mien , l'état de Procureur est celui auquel je te destine , & celui qui te convient le mieux. Mon Etude me vaut mille écus ; si tu es sage , comme je n'en doute pas , si tu te fais estimer , je te la céderai dans quelques années ; tu pourras faire alors un bon mariage , nous vivrons tous ensemble , & tu seras heureux comme un petit roi.

Nicolas ne fut point ébloui de l'éclat de cette félicité ; il répondit qu'il n'avoit aucune inclination pour le métier de Pro-

cureur , qu'il n'y entendroit jamais rien ; que son cœur lui disoit qu'il étoit né pour un état plus élevé. = Eh bien , veux-tu devenir Avocat ? je t'enverrai à Aix , qui est une bonne ville , où l'on apprend l'économie , & à vivre de peu. = Non mon père , c'est une carrière trop bornée ; on ne parvient jamais aux grandes places de la Magistrature. Un sot qui achète est préféré à l'homme de mérite qui a blanchi dans l'étude des loix. = Le commerce t'ouvrira un chemin plus rapide aux richesses : ton oncle , à Marseille , te prendra volontiers pour Commis. Ce mot de Commis fit frissonner l'ame noble de Remi : il répondit , encore moins , mon père , toute idée d'achat , de vente , répugne à ma délicatesse ; je ne saurois adopter une profession où la cupidité retrecit l'ame , où le seul désir , le seul rêve de la vie est l'argent. = Quel est donc ton projet ? Veux-tu faire le grand Seigneur ? exister comme ces grands arbres inutiles qui dévorant la substance de la

terre, ne portent ni fruits ni fleurs ? Je te préviens que je n'ai pas de quoi nourrir les paresseux, tu as un frère & deux sœurs, je ne prétens pas pour t'engraisser dans l'oïveté, leur léguer à ma mort, la faim & l'indigence. = Mon dessein n'est pas de rester oïf; au contraire, je désire d'être occupé, j'aspire à m'élever par mes talens, & par mon courage; le service est le seul état qui convienne à mon éducation. = Toi militaire ? Oublies-tu que tu es fils d'un Procureur ? Et qu'aujourd'hui, sur-tout, il faut des preuves ? = Eh bien ! J'en ferai de brave. = Chimère : d'ailleurs comptes-tu devenir Maréchal de France ? Je te le souhaite : mais nous avons ici des militaires aussi braves que toi, qui après quarante ans de service, portent des habits bien usés.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Madame Remi; son fils sortit, & son père informa sa femme des malheureuses dispositions de leur enfant:

voilà , disoit-il , où l'a mené cette belle éducation de Paris , à mépriser mon état & peut-être son père , à se bouffir d'une fotte vanité , ce sentiment des petites ames qui isole l'homme , le rend dur , inquiet , féroce , & fait le malheur de l'humanité. Le bon Remi commença à comprendre que la foiblesse du caractère dans le chef d'une maison , en amène la ruine : que malheur à celui qui abandonne les rênes du ménage à sa femme ; il vit qu'il avoit fait une haute sottise en donnant à son fils l'éducation d'un Prince. L'artisan , disoit-il dans ses méditations , élève son fils dans sa boutique : si j'avois gardé Nicolas dans mon Etude , j'en aurois fait un bon Patricien , il auroit vécu honorablement , & feroit devenu l'appui de sa famille.

Ces réflexions le tourmentoient , répandoient l'amertume sur ses jours autrefois si sereins : son fils étoit plus malheureux encore ; environné de parens obscurs , dans une maison où l'austère économie ,

& la frugalité régloient la dépense , où maîtres & servantes ne l'appeloient que M. Nicolas : il maudissoit sa naissance , la fortune , son existence même.

Cependant sa vanité toujours active , & les plaisirs de la galanterie , vinrent suspendre ses chagrins , & remplir son ame d'illusions agréables.

Madame du Monté, âgée de vingt quatre ans , occupoit alors la scène : vive , légère , d'une figure piquante , se mettant avec beaucoup d'art & de goût , & coquette bien prononcée , elle s'environnoit d'adorateurs : dès qu'elle paroissoit , les attentions , les hommages , tous les regards étoient pour elle ; aussi les femmes trouvoient de grands défauts dans sa taille , dans ses traits , qu'elles vouloient bien excuser ; mais elles ne lui pardonnoient pas les travers de son esprit qui étoient sans nombre. Remi séduit par l'appât d'une conquête aussi brillante , forma le projet d'écarter l'essain de ses adorateurs , & d'élever sa gloire sur la ruine de ses rivaux.

Le carnaval commençoit ; les bals s'ouvrirent : un violon discordant , presqu'aussi miraculeux que la lyre d'Orphée , faisoit mouvoir , hors de cadence , presque toute la ville. Remi brilloit dans cet exercice , il étoit le centre de tous les regards : les jeunes femmes , les demoiselles s'empressoient de danser avec lui. il donna toujours la préférence à Mde. du Monté ; & cet hommage public , ces attentions , les graces de ce nouvel adorateur , en flattant l'amour-propre de cette beauté , ouvrirent son cœur à la reconnoissance : la vanité est bien souvent le guide de l'amour. La jeune coquette parut s'enflammer. Bientôt la foule des soupirans s'éclaircit autour d'elle , & Remi resta seul & triomphant. Il redoubla l'élégance de sa parure , jamais sa belle chevelure n'étoit arrangée à son gré : bijoux , parfums , habits frais & charmans , tout étoit étalé : Madame Remi soutenoit sous main la magnificence de son fils : l'humble Procureur s'en plaignoit à sa femme , trou-

voit que Nicolas sortoit de son état , perdoit les jours entiers à sa toilette , & vivoit en gentilhomme. = Tant mieux , repliquoit Madame , il nous fait honneur : préféreriez - vous qu'il fût sot & modeste comme votre clerc ? = Oui , Madame , il n'en vaudroit que mieux , & nous y gagnerions tous.

Dès que le beau Remi fut assuré de ses progrès dans le cœur de la belle du Monté , il sollicita son bonheur : il ne l'obtint pas aux premières instances ; mais ayant été assez adroit , en lui donnant la main sur un escalier mal éclairé , pour renverser les premières barrières de la pudeur , son amante vit bien qu'une plus longue défense seroit insignifiante , & elle lui promit de lui décerner la couronne qu'il ambitionnoit. Il y avoit deux obstacles à vaincre : elle étoit sous la garde d'un mari jaloux , avare & hargneux , qui veilloit avec des yeux d'Argus sur le dépôt de son honneur , & qui ne la quittoit ni jour ni nuit. Heureusement elle

avoit dans ses intérêts une adroite confidente , c'étoit Mademoiselle Agathe , sa femme de chambre : quand deux femmes , dit un Auteur profond , se réunissent pour tromper un homme , le Diable ne seroit pas assez fin pour le sauver. Sa maitresse lui confia ses projets & ses desirs ; Agathe d'un esprit fertile en expédiens , en imagina bientôt un qui parut infaillible ; le jaloux & triste du Monté , avec l'ame d'un vilain , avoit le défaut des grands hommes ; il aimoit éperdument les femmes. Il poursuivoit depuis long-temps la vertu de Mademoiselle Agathe : sa passion l'emportoit si loin qu'il avoit offert de l'argent. Agathe , pourvue d'ailleurs d'amans plus jeunes & plus attrayans , repoussoit ses attaques avec sévérité. Ce fut sur cet amour qu'elle appuya le projet de servir sa maitresse : elle feignit de se rendre à la constance & aux soins de son vieux amant ; & lui promit pour une nuit une asyle dans sa chambre. Du Monté au comble de la joie , ne fut plus embarrassé

que du moyen de tromper une épouse inquiète , dont il étoit aimé : mais son imagination & l'amour le lui inspirèrent. Le jour du rendez-vous il dit l'après-dînée à sa femme qu'il alloit à sa maison de campagne , qu'il y feroit retenu par des affaires , & qu'il n'en reviendrait que le lendemain au matin. Madame en murmura un peu , mais se rendit enfin à la raison ; ils s'embrassèrent d'après cela bien tendrement. Monsieur , au lieu de gagner la rue , fut se cacher dans le réduit où l'attendoit l'amour ; & Madame resta dans sa chambre ; aussi impatiens l'un que l'autre de voir finir le jour.

La chère Agathe visitoit de temps en temps son prisonnier ; eut soin de lui porter à souper , & lui accorda même en le quittant deux baisers , doux prélude de sa félicité future : elle lui conseilla ensuite de se mettre au lit , l'enferma dans la chambre , & emporta prudemment la clef.

Madame soupoit aussi toute seule ; mais dès que les voiles de la nuit furent assez épaissis,

épaissis , que le mystère vînt protéger les amours , l'experte confidente alla furtivement ouvrir la porte de la rue , & introduisit dans l'ombre le galant Remi auprès de sa maîtresse , leur souhaita une bonne nuit , & alla chercher le sommeil dans une chambre bien éloignée de celle où couchoit l'ardent époux qui , aiguilloné par ses désirs , & par l'approche de son bonheur , attendoit avec le tourment de l'impatience. Il agitoit vivement sa couche : Madame peut-être n'étoit pas moins agitée que lui. Il entend sonner onze heures , minuit , & l'on ne paroissoit pas. Il se lève , va écouter à la porte ; mais point de bruit. Le silence habitoit la maison ; tout dormoit , hors Madame sans doute. Il revient à son lit , patiente encore ; ne fait qu'imaginer , se relève , écoute , & n'entend rien. C'est dans ce mouvement continuel , cette inquiétude d'esprit & de corps qu'il attendit le retour de l'aurore : jurant , mau-

disant la coquine qui lui jouoit un pareil tour.

Si cette nuit lui parut excessivement lente dans son cours, Madame au contraire trouva qu'elle marchoit rapidement : tant il est vrai que la mesure du temps est bien idéale : dès que le jour commença à blanchir les bords de l'orient, la vigilante Agathe vint arracher l'heureux Remi aux douceurs du sommeil & de l'amour, & protéger son évafion; deux heures après, le visage triste & nébuleux, elle ouvrit les portes de fa volière à son malheureux captif; alléguant pour se justifier que fa maitresse, soit frayeur ou soupçons, n'avoit jamais voulu coucher seule, en quoi elle ne mentoit pas, & qu'elle avoit été forcée de passer la nuit dans fa chambre, ce qui n'étoit pas si près de la vérité.

Le beau Remi heureux dans ses amours, & plus flatté de l'éclat du triomphe que du plaisir d'aimer, auroit voulu que toute la ville, toute la France eût pénétré le

mystère de sa prétendue gloire : cependant il fut assez discret ; & si le voile qui couvroit son bonheur fut un peu transparent , du moins il ne le confia positivement à personne.

A cette époque Mademoiselle de St-Paulet , fille d'un gentilhomme du voisinage , vint passer le carnaval à Manosque chez une de ses tantes : ce fut un nouvel astre qui parut sur l'horison : tous les jeunes gens qui avoient déserté de la cour de Madame du Monté , s'empresèrent autour de cette jeune divinité. On ne parloit que d'elle , que de son esprit , de ses graces : elle eclipsoit tout. L'orgueilleux Remi ambitionna la gloire de cette conquête ; elle avoit à ses yeux un grand avantage sur sa maitresse , elle étoit fille de condition , & un sang roturier couloit dans les veines de l'autre , qui étoit femme , sœur & fille d'Avocat. Heureusement pour ses projets Madame du Monté fut obligée de s'absenter de la ville pendant trois semaines il pro-

fit de sa disparition pour exécuter son plan, & attaquer le cœur de la jeune St-Paulet ; ses soins furent reçus avec réserve & froideur. On l'écoutoit pourtant, on sourioit quelquefois à ses propos, mais ni regards, ni préférence ne lui présageoient la naissance du moindre intérêt : son amour-propre en souffroit, & la flamme s'irritoit.

Mademoiselle Pauline de St - Paulet avoit atteint sa dix-huitième année : sa figure étoit charmante quoiqu'irrégulière dans ses traits : elle avoit une physionomie douce, enjouée, animée ; elle n'éblouissoit pas au premier coup-d'œil, mais elle s'embellissoit insensiblement, & on ne la quittoit pas sans émotion. Le son de sa voix étoit touchant, harmonieux. Sa taille ne s'élevoit pas au-dessus de la moyenne ; mais svelte, flexible & faite au tour : sa danse, sa démarche légère & facile, tous ses mouvemens respiroient la grace ; rien n'égalait les agrémens de son esprit vif, fertile en réparties, & un peu enclin à

l'épigramme & brillant de gaité : peu enrichie encore par la lecture , sa pénétration , sa délicatesse , son goût naturel , rendoient son entretien très-agréable aux gens même les plus instruits. Pauline intéressoit d'autant plus que sous les traits de l'enjouement elle déroboit une sensibilité profonde , une ame noble & généreuse ; on auroit pu l'accuser de quelque inégalité dans l'humeur , effet inmanquable d'une extrême sensibilité ; mais si ces légers nuages étoient apperçus , personne n'en souffroit , & la douceur , & la bonté de son cœur les dissipotent bientôt.

Madame du Monté reparut , & Remi crut qu'il falloit armer la jalousie pour amener l'amour. Il dit adroitement à Mademoiselle de St-Paulet que puisqu'il désespéroit d'avoir le bonheur de lui plaire , il alloit faire ses efforts pour l'oublier. Il reprit ouvertement ses chaînes , ne quitta plus ce premier objet de sa flamme , s'afficha autant qu'il put ; mais il eut beau étaler son triomphe aux yeux

de la sage Pauline , nul dépit , nul signe , nul propos n'annonçoient qu'elle donnât la moindre attention à ses succès. Il en étoit au désespoir ; mais d'autres nuages se formoient sur sa tête.

Le Vicomte de Blaville , Capitaine de Cavalerie , arriva sur ces entrefaites : c'étoit un de ces jeunes militaires qui joignent aux agrémens de la figure , le goût & l'habitude des femmes. Il voyageoit lestement sans livres , sans papiers , il écrivoit ses billets doux , ses lettres de famille pour avoir de l'argent , dans son auberge ou au premier café : ses connoissances en littérature s'étendoient jusqu'à la *Pucelle* , le *Sopha* & *Tanzai*. Il connoissoit pourtant le *Misanthrope* & le *Tartuffe*. Il avouoit que c'étoit d'excellens ouvrages ; mais qui l'ennuioient à la représentation. Il aimoit cent fois mieux voir jouer la *Folle journée*. D'ailleurs dansant avec grace , montant bien à cheval , & jouant supérieurement tous les jeux : jeune , bien fait , semillant hardi , por-

teur d'un nom & d'un uniforme , décoration bien séduisante pour la Province , oisif par état & par habitude , il devint l'objet secret des attentions , & des desirs du sexe galant. Il parut ne pas hésiter sur le choix , Mademoiselle de St - Paulet frappa ses premiers regards , & fixa son hommage. Quel rival pour Remi ! L'envie , la jalousie , vingt passions le tourmentèrent à la fois , la belle du Monté fut aussi jalouse de Pauline , & déploya son art , tout le prestige de la coquetterie pour enlever sa conquête à une rivale qui commençoit à lui déplaire. Pauline ne daigna pas la disputer , & le brillant Vicomte ayant affecté un ton grave & presque pathétique en lui parlant de son amour , la menaçant de porter ses vœux ailleurs , elle lui répondit avec un ton d'ironie :

» = M. le Vicomte , vous êtes sans doute
 » fort aimable ; mais j'approuve très - fort
 » que vos soins flatteurs s'adressent à qui
 » voudra les recevoir. Je ferai enchantée
 » de vos succès , j'y applaudirai même ,

„ quand ils parviendront jusqu'à moi ; &
 „ comme l'amour - propre pourroit vous
 „ faire douter de ma sincérité , je vous
 „ donne ma parole d'honneur que je n'ai
 „ & n'aurai jamais la moindre inclination
 „ pour vous , & que tout langage d'a-
 „ mour de votre part ne pourroit que
 „ m'apporter de l'ennui : d'après cet aveu ,
 „ trouvez bon que je vous salue „. Elle
 lui fit une profonde révérence , & le quitta
 d'un pied léger , laissant M. le Vicomte
 un peu confus de cette déclaration inat-
 tendue.

Il fut assez adroit pour la dissimuler ,
 & il résolut de se consoler de ce petit
 revers avec la belle du Monté ; il ne man-
 qua pas de lui offrir le sacrifice de ses
 espérances auprès de M^{lle}. de St - Paulet.
 Il fut accueilli avec reconnoissance , traité
 avec bonté , & bientôt on ne douta plus
 de leur arrangement. Remi qui avoit été
 dévoré de jalousie pour Pauline , le fut
 alors encore plus pour Madame du Mon-
 té : il haïssoit complètement le Vicomte

qui paroïssoit l'éclipser, avoit toujours sur lui la supériorité du propos & du maintien. Remi plus beau que lui, aussi savant, aussi bon danseur, mis aussi élégamment, n'avoit pas un uniforme, il n'étoit pas Vicomte, & on fait que dans la société les titres inspirent de la confiance, & même de l'audace. Que de bonnes gens, que d'esprits simples leur doivent leur insolence ! Remi sentoît son infériorité, il en perdit le repos, il oublia l'aimable Pauline ; la jalousie versoit dans son ame un caustique brûlant qui la consumoit. Le véritable amour est timide & inquiet dans sa naissance, il est confiant & généreux après le bonheur : mais la vanité est toujours ombrageuse, injuste & amère. Il désola Madame du Monté, l'accabla de reproches, de propos durs, il essaya de l'abandonner, resta trois jours sans la voir ; mais quelle honte ! quelle humiliation d'être supplanté, renvoyé aux yeux de toute la Ville ! il ne pouvoit digérer cet affront. Il revint au-

près de son infidèle , reprit ses fers , gémit , pleura , se livra au désespoir : cette beauté voulut bien le consoler , le rassurer , lui protester qu'elle l'aimoit toujours , qu'elle n'écoutoit Blaville que pour s'en amuser ; que c'étoit un homme trop frivole , trop léger pour qu'il pût intéresser une femme délicate & sensible ; que ses soupçons l'offensoient , & qu'elle ne les pardonneroit pas à tout autre que lui. Cet aveu fut suivi de quelques larmes ; & ce doux indice de la sensibilité porta le calme & la consolation dans le cœur de ce malheureux amant. Il demanda la permission d'aller chez elle le lendemain après-dîner , comme à son ordinaire : elle le lui refusa , mais avec beaucoup de regret , d'un ton affectueux ; elle avoit , par malheur , des engagements qu'elle ne pouvoit rompre , ayant promis à sa mère d'aller passer l'après-dînée avec elle. Ils se quittèrent alors très-satisfaits l'un de l'autre : Remi promit d'oublier ses soupçons , & de mériter à l'avenir son pardon

par la plus grande sécurité, & son amante promit de pardonner, & de n'aimer jamais que lui.

Les soupçons, comme nos sentimens & toutes nos idées, sont indépendans de nous; ils arrivent, s'emparent de notre ame au moment que nous y pensons le moins. Remi s'étoit couché, doucement bercé par l'amour & la confiance: mais le réveil fut orageux, son esprit plus libre alors, moins prévenu par la séduction, forma des doutes, crut appercevoir des inégalités, du manège dans la conduite & les discours de sa maitresse; le rendez-vous refusé pour l'après-dînée, ne lui parut qu'un prétexte pour l'écarter, & recevoir à sa place l'odieux Vicomte. Cette idée le poursuivoit, il s'y attacha, & il résolut absolument d'éclaircir ce ténébreux mystère. L'heure venue, il se rend chez Mde. du Monté, frappe à sa porte; l'intrépide Agathe se présente aussitôt, & lui dit que Mde. vient de sortir. — Je le fais, mais je viens de sa part

chercher un livre qu'elle a laissé sur sa cheminée. Agathe assure qu'il n'y en a point. L'autre assure qu'il y est. Pendant le débat il avance toujours : Agathe en élevant sa voix, redouble ses protestations ; mais Remi ne l'écoutant plus, la repoussant , se trouve à la porte de Madame, ouvre , & la trouve seule & paisible sur sa bergère , un livre à la main. Elle avoit entendu , & reconnu sa voix , & avoit eu le temps de faire cacher dans son cabinet de toilette l'heureux Vicomte qui dans ce moment partageoit sa solitude.

Dès qu'elle apperçut Remi , elle prévint ses reproches : Ah ! c'est vous , dit-elle , avec un doux sourire , cependant j'avois défendu ma porte à tout le monde , à cause du Vicomte de Blaville qui m'excede , & veut venir chez moi ; mais puisque vous l'avez forcée , je vous le pardonne volontiers , à condition pourtant que vous me quitterez bientôt , car ayant annoncé que je n'y ferois pas , j'aurois l'air d'être restée pour vous. Remi reçut

ses excuses , & commença à parler de son amour plus ardent que jamais , lui jura une fidélité inviolable , lui représenta le danger d'aimer le Vicomte , qui l'afficheroit , la perdrait , & l'abandonneroit au premier jour : ces protestations , cette morale ne prenoient pas ; la situation étoit inquiétante & difficile , même pour une coquette ; celle-ci ne sachant comment se débarrasser d'un amant si tenace , le quitta sur un prétexte , & fut trouver la fidele Agathe pour concerter avec elle les moyens d'écarter ce jaloux , ou de faire évader le prisonnier.

Pendant que se tenoit ce petit conseil , Remi dans son fauteuil se mit à rêver. Le Vicomte , étourdi par caractère , & fatigué de sa prison , n'entendant plus de bruit , crut la chambre déserte , ou que Madame étoit seule ; pour s'en assurer , il gratta à la porte du cabinet : ce mouvement intérieur attira l'attention de Remi ; le Vicomte redoubla , frappa deux ou trois petits coups : alors Remi se leva

sur la pointe des pieds & vint écouter tout auprès : son rival qui écoutoit de son côté , n'ayant point de réponse , lève tout doucement le loquet , entr'ouvre un peu la porte , y passe sa tête en disant :
 = Eh bien ! le Procureur est-il enfin sorti ? en prononçant ces mots il se trouva face à face avec Remi : il avoit vu le mouvement de la porte , & avoit aussi présenté sa tête à l'ouverture : quand ils se virent ainsi nez à nez , visage contre visage , l'étonnement fut reciproque : ils restèrent muets un moment : Remi surtout que le nom de Procureur avoit cruellement offensé , étoit pétrifié. Mais Blaville reprit bientôt la parole , & entrant dans la chambre : = Eh ! quoi , dit-il , M. Remi , ma présence vous étonne ? Convenez que vous ne me croyiez pas si voisin ? Ma foi je m'ennuyois là - dedans , qui diable vous attendoit cette après-dînée ? Vous prenez bien mal votre temps. Remi revenu de son trouble , & furieux du persiflage & du ton leste & avanta-

geux de son rival, lui répondit : ce n'est pas ici, Monsieur le Vicomte, où nous pouvons nous expliquer, cependant je vous prie de me dire si vous aimez Madame du Monté? = Ma foi vous m'embarrassez, je l'ignore moi-même : tout ce que je puis savoir, & vous dire, c'est que je lui fais ma cour, qu'elle veut bien me le permettre, & que personne n'a droit de le trouver mauvais, excepté Monsieur du Monté son époux qui, sans le soupçonner, est le plus intéressé dans cette affaire : quant à vous, si cela vous déplaît, je n'y vois d'autre remède que la patience. Je pars dans six semaines, si vous avez des droits, des prétentions sur cette beauté charmante, vous pourrez reprendre vos fonctions, & renouer le fil de vos tendres amours; mais vous trouverez bon, je l'espère, que je reste en place jusqu'à mon départ. Remi alloit repliquer un peu vivement lorsque Madame du Monté entra, & s'arrêta de surprise de voir les deux rivaux ensemble. Elle en rougit;

mais bientôt remise de son trouble , elle demanda au Vicomte par quel hasard il étoit là ; par où il avoit passé ; d'où il sortoit ? = De votre cabinet , Madame. = Vous êtes donc entré pendant le dîner ? = Oui , précisément ; vous étiez encore à table , je suis monté dans votre chambre , je me suis réfugié dans ce cabinet , où en attendant je me suis endormi = Vous êtes un indiscret , je ne voulois aujourd'hui recevoir personne , je vous l'avois dit à vous-même. Remi pendant ce colloque gardoit un profond silence , & jetoit des regards de courroux sur sa perfide amante. Sans prononcer un seul mot , il fit signe au Vicomte de le suivre ; cette belle s'en apperçut , & l'arrêta : = Et quel droit , Monsieur , avez-vous sur moi , lui dit-elle avec indignation , pour trouver mauvais que Monsieur soit ici : êtes-vous mon époux ? Si vous m'avez aimée , si j'ai souffert vos empressements , c'est une grace que je vous ai faite , dont vous devez être reconnoissant , au lieu de chercher

cher à me perdre aux yeux de mon mari , de ma famille , & dans l'opinion publique : les hommes n'ont ni reconnoissance , ni délicatesse. Ce n'est point l'amour qui vous excite à la vengeance , c'est un orgueil féroce , une brutale jalousie ; peu vous importe de déshonorer une femme qui souvent vous a aimés , de la précipiter dans l'abîme du malheur , pourvu que votre vanité soit satisfaite. Le Vicomte ajouta , Monsieur Remi , je suis à vos ordres , vous ne devez pas en douter ; mais réfléchissez aux raisons de Madame , & à ce que nous lui devons.

La vivacité , l'éloquence , la vérité frappante du discours , attérèrent Remi. Il restoit confondu ; enfin il protesta à Madame du Monté , d'un ton altéré , qu'il la respectoit trop pour se permettre aucun éclat ; & que pour lui prouver son respect , il ne la verroit plus. Il sortit à ces mots , Madame l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement , & le quitta en lui disant tout bas , & avec

expression ; allez vous êtes un ingrat ; & ce tendre reproche fut suivi du plus doux regard , & d'un ferrement de main.

Cette scène vive & fâcheuse ouvrit les yeux de Remi , il fit un effort sur lui-même , & résolut d'oublier une femme volage , & de la traiter avec le mépris qu'elle méritoit ; car les amans abandonnés se croient toujours en droit de mépriser celle qu'ils adoroient pendant qu'elle étoit fidelle.

L'idée de l'aimable Pauline , ses charmes , sa douceur , son honnêteté occupèrent alors sa pensée. Il se proposa de s'attacher à elle plus sérieusement qu'il n'avoit fait. Il revint à ses pieds , eut l'adresse de lui dire qu'il avoit fait de violents efforts pour l'effacer de son souvenir , pour s'occuper d'une autre ; mais qu'il n'avoit pu se vaincre , & qu'il retournoit à elle pour l'aimer , & l'adorer le reste de sa vie. Il la suivit , lui prodigua ses soins , amusa son esprit d'une louange délicate , hasarda en souriant le langage de l'amour ,

d'autant plus dangereux sous l'air de la gaité , qu'il charme , s'insinue sans effaroucher. Pauline , loin de la méfiance , lui répondoit avec enjouement , plus souvent d'un ton calme & indifférent. Insensiblement il prit l'accent & le ton du sentiment , ses expressions furent plus animées , plus tendres , son cœur pour la première fois éprouvoit un charme inconnu , il respiroit auprès de Pauline la douce ivresse de l'amour : une volupté épurée du tourment des désirs , & de la jalousie , pénétrait son ame , la remplissoit d'une félicité nouvelle. Il apprenoit à connoître les jouissances morales du sentiment , les plus vives , les plus enivrantes , les plus faites pour les cœurs sensibles & délicats , malgré la proscription d'un Ecrivain célèbre.

L'aimable Pauline sentoit le besoin d'aimer , & d'être aimée : agitée de cette inquiétude , mais difficile sur le choix , son cœur ne s'étoit point encore ouvert aux impressions de l'amour. La figure sédui-

sante du jeune Remi , sa douceur , sa grace , ses premières assiduités auprès d'elle , avoient commencé à éveiller sa sensibilité , à faire éclore l'intérêt dans son ame ; ce sentiment s'y étoit développé en silence ; malgré le refroidissement de Remi , elle ne pouvoit le rencontrer , le voir sans une vive émotion , sans tressaillir ; elle portoit involontairement ses regards sur lui , les détournoit , les ramenoit encore ; mais la raison , son empire sur elle-même lui faisoient réprimer l'effort de ce penchant involontaire qu'elle déroboit sous le calme apparent de l'indifférence. Le retour , les nouveaux empressements , le langage flatteur de cet amant animèrent de plus en plus l'activité de ce goût naissant ; elle ouvrit enfin les yeux , pressentit le danger , & prit la résolution de l'éviter : il étoit peut-être bien tard : l'amour étoit dans son cœur , il y jetoit de profondes racines ; mais elle se le dissimula à elle-même , & le cacha sur-tout à son vainqueur. Dès

ce moment quand Remi osoit risquer quelques expressions tendres , elle le prioit très-gravement de les supprimer , ou soudain elle s'éloignoit de lui.

Cette résistance , ce caractère de décence & de modestie étonnoient Remi , & enflammoient son imagination : pour la fléchir , amollir cette sévérité , il hafarda de lui écrire ; mais Pauline ne voulut jamais recevoir sa lettre ; désespéré , deux jours après il en fit une seconde plus passionnée : la difficulté étoit de la faire accepter. A force d'y rêver , il imagina ce moyen. Pauline avoit un étui simple de bois de rose qu'elle tiroit souvent de sa poche ; il en acheta un pareil , & y déposa son billet. Le soir ordinairement il ramenoit Pauline & sa tante jusqu'à leur porte : il n'y manqua pas ce soir là , & en quittant cette première , Mademoiselle , lui dit-il , je vous ai fait un vol que ma conscience me reproche , je vous ai dérobé un bijou , je ne veux pas jouir sans votre agrément d'un bien qui vous ap-

partient ; en même temps il lui présenta l'étui acheté , & s'en fut tout de suite. Pauline le reçut sans la moindre suspicion ; mais retirée dans sa chambre , ayant cherché dans ses poches , elle s'en trouva deux , elle les ouvrit aussi-tôt par une espèce de pressentiment , & apperçut la lettre : elle hésita long-temps pour la lire , l'ouvrit , la referma , la laissa ; enfin elle en lut la première ligne , & puis peu à peu toutes les autres : son sommeil en fut agité , son cœur l'entraînoit , elle aimoit déjà passionnément ; mais sa raison , sa timidité luttoient contre ce dangereux penchant.

A son lever elle relut la lettre , & après bien des incertitudes , elle se décida à la rendre ; elle la replaça dans l'étui , & l'après-dînée elle le donna à Remi en lui disant qu'il s'étoit assurément trompé , qu'elle avoit son étui. Ils étoient alors dans un bal qu'on donnoit hors de la ville. Remi qui se flattoit que l'étui rendu contenoit une réponse , sortit pour

aller la lire. Mais ayant retrouvé sa propre lettre, il en fut outré, humilié : animé de dépit, il rentra dans le bal, ne regarda plus Pauline, ne dansa point avec elle, & pour mieux la désoler, il feignit de l'empressement pour une jeune femme d'un caractère envieux, qui ne cessoit de critiquer M^{lle}. de St-Paulet, l'objet secret de sa jalousie. Pauline souffroit, affectoit le calme & l'insouciance ; mais les galanteries de Remi, les agaceries de sa rivale augmentant de plus en plus, elle n'eut plus d'empire sur elle-même ; elle suffoquoit, & s'échappant de l'assemblée, elle fut exhiler son désespoir dans le jardin ; Remi, qui la suivoit de l'œil, s'apperçut de son évasion, & marcha aussi-tôt sur ses traces.

Pauline étoit déjà assise dans un cabinet de lauriers, la tête dans ses deux mains appuyées sur une table de marbre, son mouchoir étoit sur ses yeux. Seule alors elle laissoit couler ses pleurs : son amant l'observoit à travers les rameaux :

il n'entendit d'abord que des sanglots ; quelques soupirs : elle prononça enfin ce seul mot : *l'ingrat !* Remi l'entend , & attendri jusqu'aux larmes , il prend ses tablettes , y trace ces paroles. *Non , il n'est point ingrat , il vous adore ; il n'aimera jamais que vous.* Il alla ensuite sur la pointe des pieds les poser tout doucement sur la table auprès d'elle , se retira , se cacha derrière le feuillage , & fit du mouvement pour l'arracher à sa profonde rêverie.

Pauline se relève , voit les tablettes , les lit avec étonnement , regarde de tout côté , & apperçoit enfin son amant. Soudain elle s'enfuit ; mais lui plus prompt s'oppose à son passage , se jette à ses pieds , l'arrête par les plus vives protestations d'amour & de fidélité , presse , supplie , verse des larmes. = Laissez-moi , Monsieur , disoit Pauline toute émue , que voulez-vous ? que prétendez-vous ? = Que vous m'écoutiez , que vous croyiez au sentiment qui m'inspire , à l'amour le

plus tendre. = Eh bien ! soit : j'y crois :
 ne me retenez plus. = Encore un mo-
 ment , de grace , je le demande à genoux :
 puis-je espérer que ce sentiment ne vous
 déplaît pas ? Parlez , Mademoiselle , je
 vous en conjure , ou je meurs à vos pieds.
 = Vous me tourmentez , je ne sçais que
 vous répondre. = Un seul mot qui fera
 le bonheur de ma vie , que vous ne me
 haïssez pas , que vous m'aimez ? = Que
 me demandez-vous ? = L'aveu de ma fé-
 licité = Eh bien Elle rougit , s'ar-
 rêta : = Ah ! je vous en supplie , ache-
 vez , ma chère Pauline. En prononçant
 ces mots , il tenoit sa main dans les
 siennes , & la couvroit de ses baisers. =
 Eh bien ! le Ciel le veut. Oui , mon chér
 Remi , je vous aime , puisse mon amour
 vous rendre heureux , & ne pas faire le
 malheur de ma vie ; séparons-nous , ajou-
 ta-t-elle , laissez-moi retourner au bal , vous
 rentrerez après moi.

Cet aveu , la douce certitude d'être
 aimé , soulagèrent les cœurs oppressés de

ces deux amans. Ils passèrent le reste de la soirée dans l'ivresse & l'enchantement d'une passion naissante. Regards , empressemens , soins flatteurs , expressions vives , tendres , tout fut prodigué de part & d'autre , tout embellissoit & resserroit leur chaîne ; l'ame de Pauline se pénétoit de la volupté la plus pure de l'amour. Elle revint chez elle dans ce délire de bonheur. Hélas ! quel léger phosphore , comme il s'évanouit !

Elle trouva en rentrant une lettre de son père qui lui annonçoit qu'il viendrait la chercher dans huit jouts pour la ramener au château. Quelle nouvelle ! quel réveil ! Elle en resta immobile de surprise & de douleur. » Quoi , s'écrioit-elle , nous séparer déjà ! mon chér Remi : » je ne te verrai plus ! ah ! qu'ai-je fait ! « Elle passa la nuit dans les pleurs : fit les réflexions les plus tristes , les plus sombres , entrevit le précipice où elle couroit à grands pas ; elle en fut effrayée , & faisant sur elle un effort terrible , elle prit

son parti ; elle se leva de grand matin ; alla trouver sa tante , lui dit qu'elle venoit lui faire ses remerciemens , & ses adieux , que son père la demandoit , & qu'elle partoît sur-le-champ pour aller le retrouver. Cependant pour adoucir les regrets de Remi , elle lui écrivit ce simple billet.

» Oubliez-moi : je pars , je vais joindre
» mon père qui m'attend «.

Elle monta dans la voiture le cœur ferré , abymée de douleur ; mais s'efforçant de montrer un front serein , & de rappeler sa raison & son courage.

A la lecture de ce billet , Remi resta glacé , anéanti : il attendoit impatiemment l'heure où il devoit la rejoindre : elle approchoit ; & il ne la verra plus. Il étoit désespéré. Il oublia Paris & sa parure pour ne songer qu'à sa chère Pauline , il n'aspiroit qu'au bonheur de la revoir , il y rêvoit sans cesse. A force d'y rêver , il imagina un moyen dont l'exécution lui

parut possible , & résolu de tout risquer ; il le hasarda. Il se déguise , prend l'habit d'un payfan , & va se loger dans un mauvais cabaret à une petite lieue du château de M. de St-Paulet : il se promena un jour entier aux environs pour avoir des renseignemens , & ayant trouvé un valet-de-ferme , il lia conversation avec lui , s'informa des momens où M. de St-Paulet s'absentoit ; il apprend que le lendemain il doit aller de grand matin à la chasse , d'où il ne revenoit ordinairement qu'à l'heure du dîner. Remi n'avoit plus d'autres obstacles à vaincre pour voir sa chere Pauline , qu'une vieille tante qui logeoit avec elle , & il n'en fut pas arrêté.

Le jour suivant , dès l'aurore , il se met en campagne , vient sous les fenêtres de Pauline ; elles étoient fermées : cette aimable beauté dans les bras du sommeil rêvoit peut-être à son amant. Il entendit ouvrir la porte ; il s'éloigna , & caché derrière une haye , il observa ce qui se

passoit. Au bout d'une demi-heure il vit M. de St-Paulet, couvert d'un grand chapeau blanc, chargé d'un fusil & d'un vieux havrefac, & accompagné du fidèle Médor. Il le suivit long-temps pour s'assurer de son éloignement, & le voyant tout enflammé à la poursuite d'un malheureux lièvre, il revola plein de joie & d'espérance au séjour de sa Pauline. Il entre, il la demande, se dit porteur d'une lettre d'une Dame de Manosque, avec ordre de la remettre lui-même. Une vieille gouvernante le conduit dans un salon où Pauline déjeûnoit avec sa tante & M. le Curé. — Mademoiselle, s'écria la bonne femme en entrant, voici une lettre de Manosque, pour vous. — Avancez, mon ami; le messager approche, & se trouble. Pauline levant à peine les yeux lui demande de quelle part. — De la part, répondit-il d'une voix mal assurée, de Madame de Verteuil; sa voix, son trouble frappent Pauline, elle le regarde, le reconnoit, jette un grand cri: la tante,

le curé , la gouvernante s'allarment , l'entourent , l'interrogent sur la cause de cette exclamation. = C'est que j'ai rêvé cette nuit qu'un payfan fait comme celui-là , habillé de même , m'apportoit de la part de mon frère , une lettre de l'armée. Cependant elle reçoit celle-ci , & dit au porteur , d'une voix douce & timide , qu'elle la liroit. = Mademoiselle , aurez-vous la bonté de répondre ? Je ne retourne pas sans cela : on me l'a bien recommandé. = Allez donc attendre , je vais faire la réponse : elle courut dans sa chambre , lut , relut ce billet où Remi lui demandoit à genoux , par les plus tendres prières , le bonheur de la voir , de lui parler au moins encore une fois.

Pauline prit la plume , écrivit , ferma la lettre , mit l'adresse à Madame de Verteuil , & l'envoya au prétendu messager. Remi possesseur de ce trésor , se sauva dans les champs , & se voyant seul & à l'abri des regards , ouvre , déchire à moitié ce billet , & dévore ces quatre lignes.

„ Votre démarche est inconfidérée ;
 „ mais je vous pardonne , vous voulez
 „ me voir absolument , j'y consens : ma
 „ raison me condamne ; mais mon cœur
 „ sollicite pour vous : trouvez-vous dans
 „ une heure au ruisseau qui est au com-
 „ mencement de l'avenue sur la gauche,
 „ il est couvert de peupliers & de roseaux ,
 „ vous pourrez vous y cacher facilement “.

Remi dans l'enivrement de la joie &
 de l'amour , courut soudain au rendez-
 vous indiqué , le ruisseau étoit charmant ,
 une eau vive & pure baignoit une forêt
 d'arbrisseaux , de saules & de peupliers
 qui projetoient une ombre délicieuse. Il
 se cacha dans cet asyle , impatient , l'œil
 fixé sur l'avenue du château. Au temps
 prescrit il vit arriver la charmante Pau-
 line le front orné d'un léger chapeau de
 paille , garni d'un ruban verd & de roses
 fraîches , un livre à la main , marchant
 d'un pas timide , & promenant autour
 d'elle ses regards inquiets ; dès qu'elle
 fut près du ruisseau , Remi se leva , &

vola à ses pieds , il restèrent quelques momens sans proférer d'autres paroles que
 == Ma chère Pauline c'est vous. == Mon cher Remi je vous revois. == Que vous m'avez causé de chagrins ! Pourquoi m'avez-vous fui si brusquement ? == Hélas ! il le falloit , j'ai souffert encore plus que vous ; mais je vous vois , tout est oublié : laissez-moi respirer ; puis revenant de son émotion , elle lui dit : mon chér Remi asseyons-nous , & écoutez-moi.

Ils s'affirent à côté l'un de l'autre sur l'herbe nouvelle , sous une ombre riante , l'eau couloit à leurs pieds sur des petits cailloux qui répétoient , & prolongeoient son murmure : le ciel étoit pur , le soleil resplendissoit. Ah ! s'écria Pauline dans une douce extase , quel moment délicieux ! jamais la nature ne m'a paru si belle ! Elle se tut , rêva , & des larmes vinrent sur les bords de ses paupières. = Quoi vous pleurez , lui dit Remi , vous n'êtes pas heureuse ? = Je le suis : laissez moi jouir de mes pleurs & de ma sensibilité :

lité : hélas ! puisse mon bonheur se pro-
 longer dans l'avenir , & n'être jamais cou-
 vert de nuages. Mais cet avenir m'effraye :
 je tremble de payer bien chèrement une
 minute d'erreur. == Pourquoi ma chère
 Pauline , ces noirs présages ? pourquoi
 troubler notre félicité présente par les
 craintes peu fondées d'un avenir incer-
 tain ? Si l'amour le plus vrai , le plus
 tendre peut vous rassurer , qui jamais
 vous aimera davantage ! == Oui , je n'en
 doute pas , vous m'aimez aujourd'hui ;
 peut-être m'aimerez-vous toujours : mais
 l'amour ne fera pas pour vous , comme
 pour moi , le besoin le plus pressant de
 votre ame ; votre existence , votre bon-
 heur n'y feront pas irrévocablement atta-
 chés ; d'autres passions traverseront ce sen-
 timent , l'attiédiron : tel est le cœur des
 hommes , l'ambition , la soif des richesses ,
 le goût des plaisirs , la vanité se mêlent
 aux idées de l'amour ; & pour mon sexe ,
 pour moi sur-tout , l'amour est un sen-
 timent impérieux qui domine tous les

autres , & devient le ressort & la vie de notre ame. = Ne puis-je me flatter qu'un jour l'hymen le plus doux.....= Voilà précisément la cause de mes terreurs : mon père ne consentira jamais à notre union , il a les préjugés de sa naissance : ils sont absurdes sans doute ; mais ce sont les plus indomptables , ils tiennent à la vanité & à l'orgueil : de plus , ma fortune est bien limitée : vous savez les usages de Provence , mon frère aîné hérite , & je n'aurai qu'une légitime très-modique : vous voyez quels obstacles , quelles barrières s'élèvent entre nous : mon cher Remi , ces réflexions m'obsèdent sans cesse , contristent mon ame , me font trembler sur ma destinée. Remi déploya toute la magie de son éloquence pour dissiper ses allarmes , ranimer ses espérances : il avoit des amis , des connoissances à Paris qui certainement lui faciliteroient le chemin de la fortune. Enfin l'amour plus que la raison , rassura la sensible Pauline. Un avenir plus doux s'ou-

vrit à ses regards , & son cœur respira un moment une félicité sans mélange.

Mais elle s'aperçut que l'heure avançoit , elle craignoit le retour de son père : il fallut songer à se séparer. Remi demanda la permission de lui écrire ; elle hésita ; mais il supplia avec tant d'ardeur qu'elle donna son agrément , & promit même de lui répondre. = Voici les arrangemens que nous prendrons : la fermière du château est ma nourrice , je puis compter sur son attachement & sa discrétion : vous lui adresserez vos lettres , elle vous fera parvenir les miennes. Une faveur obtenue en fait désirer une autre , Remi sollicita le bonheur de la revoir : elle résista à ses prières. = Ah ! disoit-elle , je le voudrois bien , qui le désire plus que moi ! je ne le puis : n'insistez pas davantage. Mais l'affliction & le désespoir de Remi ébranlèrent sa fermeté , & sans promettre positivement , elle lui laissa l'espérance , en l'assurant cependant qu'ils ne feroient jamais seuls. Adieu , mon chère Remi ,

dit-elle en se levant, aimez-moi toujours : à ces mots elle lui ferra tendrement la main, & partit d'un pas rapide, laissant tomber un ruban qu'elle lui avoit refusé. En s'éloignant elle tourna souvent la tête vers ce berceau qu'elle appella dès lors le berceau de l'amour ; où bien souvent, depuis, elle est venue se livrer à ses douces rêveries, & relire les lettres de son amant.

Remi ramassa bien vite le ruban abandonné, le baïsa mille fois, & se retira lentement, le cœur triste, & plus épris que jamais de l'aimable Pauline. Dès qu'il fut de retour il lui écrivit ; le lendemain il écrivit encore ; & tous les jours c'étoit sa plus douce occupation. Pauline répondoit moins souvent ; mais ses lettres respiroient le sentiment.

Ah ! lui disoit-elle un jour,

„ J'ai eu autrefois un mouvement de
 „ coquetterie, j'ai désiré de plaire : au-
 „ jourd'hui le monde m'importune, je

„ cherche la solitude : ma gloire , mes
 „ plaisirs , ma vie est de penser conti-
 „ nuellement à vous , dès que je m'é-
 „ veille , ma première pensée est vous :
 „ ma première parole *je ne le verrai pas* “.

Dans la seconde elle lui disoit :

„ Les rapports , la sympathie ne sont
 „ donc point une chimère. J'ose vous
 „ l'avouer aujourd'hui , vous m'avez inté-
 „ ressé au premier coup-d'œil que j'ai
 „ jeté sur vous , un charme inconnu ,
 „ involontaire , m'entraînoit , m'attachoit à
 „ vous ; si ce penchant est blâmable , qui
 „ l'a mis dans mon cœur ? d'où vient il ? je
 „ n'y songeois pas , je ne le désirois pas ;
 „ excepté vous , tout le reste de la terre
 „ m'auroit été indifférent “.

Ensuite elle lui disoit plus bas :

„ Il faut en convenir , les trois mois
 „ que j'ai passés auprès de vous , ne m'ont
 „ paru qu'un instant rapide , j'ai connu
 „ le prix de la vie , j'étois dans l'extase

„ de l'amour ; le beau présent que la sen-
 „ sibilité ! Que les jouissances de l'ame
 „ sont délicieuses ! comme tout est foi-
 „ ble , vuide , triste auprès d'elles «.

Une autre fois elle lui écrivoit :

„ Hier matin j'allois sous le berceau
 „ de notre rendez-vous : comme cet asyle
 „ s'est embelli à mes yeux , je m'assis au
 „ pied de l'arbre où nous étions ensemble ,
 „ je me disois , j'étois ici avec lui , je
 „ l'ai vu là. J'avois sur moi vos deux der-
 „ nières lettres que j'ai relues avec un
 „ plaisir infini , je me croyois avec vous ,
 „ je vous parlois ; cet instant d'illusion
 „ m'a procuré un moment de bonheur «.

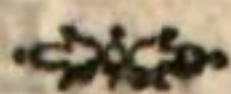
Plus bas.

„ Je lis actuellement la Nouvelle Héloïse ,
 „ & je ne me crois pas perdue ; mais je
 „ n'imiterai point cette Julie , je n'épou-
 „ ferai jamais que mon amant : on n'aime
 „ qu'une fois. J'avois commencé à lire
 „ Clarisse ; mais j'ai discontinué. Il me

„ semble que cet ouvrage est trop profond
 „ pour moi : c'est le roman des Philo-
 „ sophes. Je garde cette lecture pour un
 „ âge plus avancé „.

Dans une autre lettre elle lui mandoit :

„ Nous avons fait l'autre jour en fa-
 „ mille une course un peu longue : nous
 „ nous arrêtàmes pour dîner chez le fils
 „ de ma nourrice ; il n'a que deux ans
 „ de plus que vous : il s'est marié cet
 „ hyver : Ah mon ami , quel tableau que
 „ ce ménage ! que d'amitiés , de préve-
 „ nances , de caresses mutuelles , quelles
 „ expressions affectueuses ! Mon cœur se
 „ gonfloit , j'aurois donné tout au monde
 „ pour quitter la table , & aller pleurer :
 „ ils ont une vache , un petit troupeau ,
 „ un joli logement , un jardin , & dans
 „ six mois ils auront un enfant. Adieu mon
 „ cher Remi , j'ai le cœur ferré ; ce ta-
 „ bleau me poursuit „.



Un autre billet disoit :

„ C'étoit hier jour de fête , je me suis
 „ parée un peu plus qu'à l'ordinaire : on
 „ m'a trouvé jolie , on m'a prodigué des
 „ éloges ; & plus on me louoit , plus j'é-
 „ tois triste. A quoi me sert d'être jo-
 „ lie , pensois-je tout bas , si mon amant
 „ ne me voit point. Non mon cher Re-
 „ mi , je ne conçois pas d'autre félicité
 „ sur la terre , & même dans le ciel , que
 „ celle d'aimer , & d'être aimée ; de voir
 „ tous les jours ce que l'on aime. Le
 „ Curé me citoit hier une belle pensée
 „ de Ste-Thérèse , qui m'a frappée , &
 „ que j'ai retenue : en parlant du Démon ,
 „ elle disoit , *ce malheureux qui ne sauroit*
 „ *aimer*. Hélas ! qu'il faut peu & beau-
 „ coup pour le bonheur , *une métairie &*
 „ *son ami* “.

Remi sollicitoit sans cesse un nou-
 veau rendez-vous ; il mouroit de tristesse
 & d'ennui , il ne pouvoit exister sans la
 voir , ... Elle lui répondoit :

» Croyez-vous que je ne souffre pas au-
 » tant que vous de notre séparation ? que
 » ma vie si douce & si tranquille autre-
 » fois , ne soit aujourd'hui un fardeau
 » qui excède mes forces ? je sacrifierois
 » pour vous voir , le trône du monde ;
 » mais je ne puis vous sacrifier mes
 » craintes , ma timidité , les loix , les
 » devoirs de mon sexe «.

Remi lui répondit qu'elle ne craignoit
 pas de le rendre malheureux , que les
 dangers qu'elle lui opposoit , étoient chi-
 mériques ; qu'il avoit des projets à lui
 communiquer : ou permettez-moi de vous
 voir , ajouta t-il , ou je n'écoute plus que
 mon désespoir.

Réponse.

» Vous le voulez , je cède : pour faire
 » cesser votre malheur que je crains beau-
 » coup plus que vous ne croyez , j'expose
 » ma tranquillité & mon bonheur ; ren-
 » dez-vous jeudi à l'entrée de la nuit
 » chez la fermière , c'est l'heure où mon

» père commence son Triâtrac avec M.
 » le Curé. Adieu : puisse ce jeudi si désiré ,
 » n'être chargé d'aucun orage «.

Ce jeudi vint : Remi vêtu d'un habit de fermier , arriva près du château , longtemps avant le coucher du soleil ; il se promenoit dans les environs en attendant la nuit , lorsqu'il rencontra le Curé qui le regarda attentivement ; mais Remi préoccupé de son bonheur , s'éloigna , & l'oublia bientôt , & dès que l'obscurité parut favoriser son approche , il se rendit à la ferme. Une femme fraîche encore de santé & d'embonpoint , l'attendoit sur la porte : elle lui fit signe de la suivre ; elle monta dans sa chambre , & l'ayant enfermé , courut avertir sa chère enfant , c'est ainsi qu'elle nommoit Pauline , de l'arrivée de son bon ami : avec quel plaisir ces deux amans se revirent ; quel étoit leur enchantement ! des larmes plus douces que la rosée du ciel , baignoient les paupières de la tendre Pauline. Heureux qui a connu cette situation,

& qui jouit encore de ce souvenir ! Pauline confia à son amant qu'elle s'occupoit de leur bonheur futur. Elle avoit déjà intéressé sa tante par une demi-confiance, & sa tante lui avoit promis de l'appuyer, dans l'occasion, de tout son crédit. Leur conversation roula sur les douceurs d'un avenir charmant : = Quelle félicité ! disoit Remi, un jour viendra où nous ferons toujours ensemble, où je vous verrai, je vous entendrai sans cesse, où l'assurance d'un avenir heureux, augmentera mon bonheur présent, où le moment du réveil m'annoncera une journée délicieuse. = Puisse le ciel, répondoit Pauline, réaliser nos espérances, & je n'aurois plus rien à désirer : un doux recueillement succédoit à ces épanchemens ; ils étoient assis à côté l'un de l'autre : Remi avoit pris la main de Pauline, la baisoit, la pressoit sur son cœur ; la fermière non loin d'eux, tournoit un rouet, & par fois les interrompoit pour leur dire qu'ils étoient faits l'un pour l'autre, que sa chère enfant auroit un beau mari, & lui une

femme charmante ; qu'elle vouloit être de la nôce , & danser avec lui. Elle recommandoit sur-tout à Remi de bien aimer sa femme , de lui être toujours fidèle : Ah ! s'écria Remi avec transport , se jettant aux pieds de Pauline , devant vous , ma bonne Dame , devant le ciel , je lui jure une fidélité inviolable , un amour éternel. Tout-à-coup Pauline pâlit , s'effraye. Elle entend plusieurs voix confuses , & démêle la voix de son père :
 = Ah nous sommes perdus , s'écria-t-elle , c'est lui , c'est mon père ! Ma chère nourrice sauvez Remi , sauvez-nous. La nourrice tout effarée se lève , va , vient , fait entrer Remi dans une chambre qui communiquoit , ferme la porte à clef , & la met dans sa poche : elles se rassèrent , Pauline pâle , éperdue , ne sachant quelle contenance affecter , & la nourrice chantant d'une voix tremblante , & faisant aller son rouet. Monsieur de St-Paulet entre , son épée sous le bras , & suivi de deux valets armés de fourches. =

Que faites-vous ici , Mademoiselle , dit-il d'un ton sévère & brusque ? = Je venois visiter ma nourrice que je savois un peu incommodée. Sans écouter sa réponse , il parcouroit des yeux toute la chambre , n'y découvrant rien de ce qu'il cherchoit , il veut pénétrer dans l'autre pièce : il en demande la clef : la fermière la cherche , ne la trouve pas , l'a sans doute égarée. = Eh morbleu ! nous nous en passerons , & soudain à grands coups de pieds il ébranle la porte , & l'enfonce. Pauline se précipite avec lui dans cette chambre pour se jeter au - devant de son amant , & le sauver de la fureur de son père. On apporte des lumières ; mais la chambre étoit vuide , on n'y trouve personne. St - Paulet ébahi , cherchoit , visitoit coins & recoins : la tremblante Pauline commençoit à se rassurer ; mais une voix foible , des gémissemens sourds , frappent son oreille ; le courageux Remi dans ce péril pressant avoit sauté par la fenêtre , & s'étoit cassé la jambe. La douleur lui

arrachoit ces accens plaintifs : ils arrivent au père , qui voyant la fenêtre ouverte , en soupçonna la cause , & comprit comment l'amant de sa fille s'étoit évadé : il cherche un fusil , assure en jurant que l'infâme ne lui échappera pas. Pauline désespérée , fondant en larmes , embrasse ses genoux , le retient de toutes ses forces , lui avoue sa faute , lui nomme son amant , demande sa vie : la nourrice , le fermier , les valets se jettent à ses pieds , crient grace , grace , en sanglotant , en étendant les bras. Ce tableau si touchant , les larmes , la pâleur de sa fille calment les fureurs du vieux gentilhomme : il aimoit tendrement cette enfant aimable , mais il étoit indigné de l'affront qu'il recevoit d'un homme sans naissance ; ce fier hidalgo ne voyoit rien au-dessus d'un gentilhomme ; il auroit préféré cent ans de plus de noblesse , au génie & aux talens de Voltaire. Cependant l'humanité , la pitié triomphèrent de l'orgueil : il consentit à laisser la vie au malheureux qui

le déshonorait. Il lui envoya du secours , mais il ne voulut jamais permettre qu'il passât la nuit dans sa terre ; il fit dresser un brancard sur lequel quatre hommes l'emportèrent aussi-tôt.

Pauline revenue au château , apprit de sa tante la cause de cette cruelle catastrophe. Le Curé avoit eu des soupçons sur Remi du premier jour qu'il vint déguisé en payfan , porteur d'une lettre de Manosque. Ce vieux druide , dévot par imbécillité , ombrageux par défaut de vertu , aigri par quarante ans de privations ; ce fanatique ardent qui , né à Constantinople , auroit , par zèle apostolique , fait brûler tous les Chrétiens , avoit reconnu dans sa promenade , le prétendu payfan : ses soupçons se confirmèrent , il le suivit , l'épia , & le vit entrer chez la fermière. Il crut que son devoir , la sainteté de son ministère l'obligeoient , d'informer M. de St-Paulet d'une intrigue amoureuse qui offensoit Dieu , la religion , & un gentilhomme.

L'infortuné Remi étendu sur son brancard , marcha toute la nuit , & arriva à huit heures du matin chez son père. Il prenoit tranquillement son café , lorsqu'on vint lui annoncer précipitamment l'arrivée de son fils Nicolas porté par des payfans. La douleur , la fraîcheur de la nuit avoient suspendu l'usage de ses sens , il étoit évanoui. L'effroi se répand dans la maison , la famille , les servantes environnent le brancard. = Ah ! *mon fils.* = Ah ! *mon frère.* = Il est mort : = Il est mort. Ces cris , les gémissemens attirent le voisinage ; de voisins en voisins , toute la ville est à la porte de M. Remi ; la renommée ne fut jamais si active que ce matin. Le beau Nicolas étoit mort , assassiné , dépouillé par des voleurs ; ils étoient six , douze , vingt : il s'étoit défendu comme un lion. Le chirurgien qui étoit dentiste , accoucheur , docteur , & jadis barbier , arrive , visite le malade , découvre avec sagacité qu'il a encore un principe de chaleur & de vie ; que son mal n'est qu'une

qu'une solution de continuité à la jambe , encore la fracture étoit heureuse. Il rassura les esprits , calma toutes les agitations , & promit dans peu de temps la guérison du beau Nicolas. Dès qu'il eut repris ses connoissances , & qu'il put soutenir la rapidité des interrogations , on voulut savoir les détails , les moindres circonstances d'un évènement si désastreux. Remi supposa que cet accident lui étoit arrivé à la chasse en voulant franchir un fossé. Les faciles parens le crurent aisément ; mais une apparition innattendue finit leur erreur.

M. Remi étoit le lendemain dans son Etude lorsqu'on lui annonça une visite. M. de St-Paulet , haut de près de six pieds , échaffaudé sur un maigre squelette , entra l'épée au côté , un grand chapeau à plumet sur la tête , l'air , la démarche altière , & les yeux animés de courroux. Cet aspect étonna un peu le bon Remi ; cependant il s'avance , lui touche la main , & lui demande ce qu'il pouvoit faire pour

son service. = Passons , Monsieur , dans votre cabinet , & je vous le dirai : Monsieur Remi , à ces mots , l'y conduit , & fait signe à son Clerc de ne pas s'éloigner , car il n'étoit pas sans inquiétude. Après quelques cérémonies sur les places , St-Paulet remit son grand feutre sur sa tête , & lui expliqua le sujet de sa visite , lui dit l'affront dont son fils avoit couvert un gentilhomme , & ajouta , appuyant sa phrase d'un jurement terrible : = Si votre fils ne déguerpit du pays , dès qu'il pourra marcher , je le poursuivrai criminellement , comme voleur , comme assassin , comme séducteur ; & si la Justice me refuse satisfaction , je jure , à vous son père , de lui brûler la cervelle : vous m'entendez Monsieur le Procureur ? Le pauvre Remi accablé d'un tel revers , pénétré de la faute de son fils , se confondit en excuses , & donna sa parole d'honneur de le faire partir dès qu'il auroit l'usage de ses jambes. = J'y compte , dit le vieux Châtelain en se levant , adieu

M. Remi, je vous salue. Celui-ci l'accompagna jusqu'à la porte de la rue, & ne le quitta pas sans lui toucher encore la main.

Madame Remi qui brûloit d'impatience de savoir ce que l'on avoit agité dans ce conseil secret, vint bien vite trouver son mari, qui s'enfermant avec elle, laissa éclater sa douleur qu'il avoit contenue jusqu'à ce moment; & après avoir raconté la scène qu'il venoit d'essuyer : — Votre fils, lui dit-il, ne nous donnera jamais que du chagrin, je vous le prédis, Madame, s'il n'avoit pas été élevé à Paris Nicolas n'auroit pas séduit la fille d'un gentilhomme, il ne posséderoit pas les belles manières, il ne danseroit pas si bien; mais il seroit modeste, économe, laborieux, il m'auroit aidé; & content de sa médiocrité, il seroit heureux & nous aussi. Après quelques autres propos, il fit feller son petit cheval, & partit pour aller dissiper son chagrin à la campagne. Dès que Nicolas Remi fut rétabli, son

père lui annonça son exil ; & qu'il n'y avoit d'autres ressources pour lui que les Isles de l'Amérique , où il pourroit travailler à sa fortune. Cette ressource ne fut nullement de son goût ; il répondit que sa vocation l'inclinoit vers d'autres objets , qu'il retourneroit à Paris où il avoit des amis , des protections , où l'usage du monde & les talens étoient quelquefois accueillis & portés : cette réponse fit grimacer le visage du bon Procureur , il repoussa un peu sèchement les projets & les ridicules prétentions de son fils ; mais sa mère qui admiroit la noblesse de ses sentimens , & qui ne doutoit pas qu'il ne fût appelé à une haute fortune , sollicita puissamment en sa faveur , & tourmenta à tel point son facile mari qu'il se conduisit comme à son ordinaire ; il fléchit en disant vous le voulez , Mad^{me}. , je fais encore une sottise , je le vois , je le sens , Dieu fasse que vous & moi ne nous en repentions pas ; qu'il parte , qu'il aille briller à Paris , j'y consens. C'est

ainsi que cet homme judicieux , sage , mais trop foible , se laissoit gouverner par sa femme , & accumuloit fautes sur fautes. Ah ! que de Remi dans le monde !

Cependant en bon père il fit un effort , donna à son fils cinquante louis pour faire son voyage : sa mère lui remit en secret sa bague de nôce , c'étoit un Diamant de cent écus , & le beau Nicolas chargé de ces richesses , & de la bénédiction paternelle , monta à cheval à cinq heures du matin pour retourner dans la capitale ; toute la famille l'accompagna hors de la ville. Son père lui dit au moment de la séparation , = Mon cher Nicolas , je te recommande la modestie , l'économie & la sagesse ; je souhaite que tu fasses fortune , mais ici tu l'avois trouvée ; bien chauffé , bien vêtu , bien nourri , entouré de parens & d'amis honnêtes , que te falloit-il de plus ! tu aurois gagné de l'argent , choisi une femme selon ton cœur , nous aurions cultivé , embelli notre petit hermitage ; mais

tu aimes la gloire : adieu mon cher Nicolas, que le ciel te protège ; je le prierai tous les jours pour toi. A ces mots il l'embrassa tendrement, la famille en fit autant. On pleura, on gémit, on se dit mille adieux, & l'on se sépara. Les parens revinrent les yeux humides de larmes, & le cœur bien navré.

Le beau Nicolas sur son cheval donnoit aussi des pleurs à ses parens : Pauline sur-tout, la tendre Pauline qu'il abandonnoit, & dont il n'avoit aucune nouvelle, occupoit sa pensée, & remplissoit son ame de regrets & de douleur. D'autre part, quand il songeoit qu'il retournoit à Paris où la fortune l'appelloit, où il alloit jouir des arts, du luxe, des plaisirs d'une société immense, qu'il rapprochoit les beautés, les délices de cette ville brillante, avec sa chétive Patrie ; qu'il comparoit son existence future avec la vie fastidieuse & monotone d'un pays où l'on se lève de grand matin pour travailler, où à midi l'on se met tristement à table pour

satisfaire un besoin , où le soir on se rassemble autour d'une chandelle pour bâiller ensemble , où l'imagination est déféchée par les idées de ménage & de parcimonie , où la vie enfin n'est qu'une végétation lente & pénible ; alors un rayon de joie se mêloit à sa tristesse , & il se consolait de la peine présente par les illusions de l'avenir.

Dès qu'il fut à Paris , il réhabilita son nom , & redevint le Chevalier St-Remi : un plumet blanc décora son chapeau , sa première visite fut pour le chevalier de Méric , son ancien camarade de pension , qui l'accueillit avec amitié , lui proposa de le présenter au Marquis de Florincourt , son frère aîné , qui avoit une excellente maison. Remi fut enchanté de la proposition , elle flattoit son amour-propre & ses espérances. La maison du Marquis de Florincourt étoit celle des plaisirs , le rendez-vous des joueurs , des vestales du Temple lyrique , & de tout ce qu'il y avoit de bonne compagnie dans les *roués* de

Paris : on y faisoit des soupers charmans , on y jouoit un jeu excessif ; mais tant-pis pour ceux qui se ruinoient. Florincourt pleinement détaché de tout préjugé , vivant pour lui , peu soucieux de l'avenir , se défaisoit de ses contrats , de ses terres avec une facilité tout-à-fait aimable ; il sembloit qu'en diminuant de fortune , il s'allégeoit d'autant de soucis , & d'un poids accablant. L'Opéra étoit son Lycée ; les Nymphes de Vénus formoient sa société ; il dînoit , soupoit , pensoit , vivoit avec elles ; enfin cet aimable Epicurien paroissoit n'avoir qu'un instinct qui l'entraînoit au libertinage , comme certains animaux par instinct barbotent dans les marais.

Le Chevalier de St-Remi introduit dans cette société libidineuse , en adopta bientôt les mœurs : séduit par l'appât du jeu , il hasarda son léger pécule sur cette mer orageuse. Le vent fut favorable , la fortune lui sourit , & se fiant à sa constance , il prit une voiture , deux laquais , leur donna une livrée , loua un logement dé-

cent , renoua connoissance avec la belle St-Denis , plus brillante que jamais : elle captivoit alors une espèce d'avanturier protégé du Gouvernement , qui , aux dépens de l'Etat & des fonds de la guerre , achetoit le plaisir d'être aimé , & payoit les faveurs de cette précieuse beauté , de cent mille livres par an. St-Remi obtint le second rôle : on lui accorda trois jours de la semaine , c'étoit ceux où l'amant en chef alloit à Versailles régler avec les Ministres les affaires de l'Etat.

La belle St-Denis avoit trop d'élévation dans l'ame pour mettre à contribution deux amans à la fois. St-Remi étoit exempt de tout impôt , il ne lui en coûtoit que des bouquets , des cadeaux au jour de l'an , aux temps de foire , aux époques des Saintes qu'elle fêtoit , & elle n'en fêtoit que trois. Enfin cette dépense n'excédoit pas cinquante louis par mois.

La fortune , l'amour , tout favorisoit le défunt Nicolas : son équipage , ses gens , l'élégance de ses habits achevoient de lui

tourner la tête : il n'avoit plus que de foibles & rares souvenirs de son aimable Pauline, qu'il regrettoit cependant quand il se la rappelloit.

Il avoit formé chez la St-Denis une liaison intime avec l'Abbé d'Oliva. Cet enfant de la grace étoit un petit être charmant, qui faisoit les délices des soupers par sa voix, ses chansons & ses contes joyeux; les St-Denis, les Julie, les Phryné, les Femmes *comme il faut* se l'enlevoient, se l'arrachotent. L'Abbé ayant le cœur inoccupé dans ce moment, s'enflamma pour la St-Denis, il vouloit l'avoir, & sans différer il se proposa. Cette belle qui se piquoit d'ingénuité, qui se disoit Philosophe parce qu'elle lisoit des Romans, la gazette, & la feuille du jour, & s'abandonnoit à tous ses desirs, lui déclara que malgré son amabilité, elle alloit lui résister; qu'elle avoit alors trois amans, qui tous trois l'adoroient & qui suffisoient à sa petite fanté; son Docteur lui ayant défendu expressément d'en em-

ployer un plus grand nombre. Le premier qu'elle avouoit en public étoit le fastueux Paltoquet, homme en crédit & d'autant plus magnifique & libéral qu'il payoit des deniers de l'Etat. Le second étoit le Chevalier de St-Remi, qu'elle gardoit parce qu'il étoit bon enfant & d'une jolie figure. Le troisième étoit le choix de son cœur; mais il marchoit dans l'ombre, elle ne pouvoit le nommer. Cet amant mystérieux, comme chacun fait, ou doit favoir, c'étoit son Coeffeur, un maraud physiquement bien constitué. Vous comprenez mon cher Abbé, ajouta la St-Denis, que je dois me respecter, & me borner à ce nombre; mais dès qu'il y aura une place vacante, je vous la promets; Paltoquet ne peut durer longtemps, ce sont de ces insectes luifans qui n'ont qu'un jour d'existence.

L'Abbé étoit vif, ardent dans ses desirs, il ne pouvoit supporter huit jours de délais quand il poursuivoit une femme. Il résolut de s'arranger avec St-Remi, &

de se faire résigner sa place d'amant en second. A souper, le soir même, il lui demanda à déjeuner pour le lendemain ; il avoit à lui communiquer des projets qui pourroient lui convenir. Il fut exact au rendez-vous. = Mon cher Chevalier, lui dit-il en prenant de l'excellent thé Impérial, je vous suis très-attaché, & je vois avec chagrin que vous vous oubliez dans le sein des plaisirs, que vous négligez votre fortune. Vous voilà dans l'éclat des beaux jours, vous avez de l'esprit, une tournure charmante, & vous ne tirez aucun parti de ces avantages. Que vous êtes heureux d'avoir un ami aussi zélé que moi ! je viens vous proposer un arrangement qui peut vous mener à tout. Je veux vous présenter à la Marquise de Clainvaux, nièce du Duc de Belmont qui est, comme vous le savez, à la tête des affaires. St-Remi ébloui de cette offre, se confondit en remerciemens. = Attendez pour me remercier, vous n'êtes pas encore au bout. Je veux

vous donner , auprès de la Marquise ; une place de confiance , celle que j'occupe , moi , & qui commence à me pèser. = Quelle est donc cette place ? Expliquez-vous ? = Celle d'amant fortuné que j'exerce depuis trois mois à mes risques , périls & fortune. = Quoi déjà vous voulez vous en défaire ? = Oui , c'est un effet que je veux remettre dans le commerce ; il faut qu'il circule. = Vous m'étonnez : = Cette femme est un peu exigeante , elle me perd la voix. Mais en vous l'abandonnant , j'y mets une condition , c'est que vous me céderez la St-Denis ; croyez , mon cher ami , que je vous propose un marché très-avantageux. La Marquise mérite les hommages d'un jeune homme. Son printemps & la fleur de sa beauté se sont évanouis , mais vous n'avez pas d'idée de sa manière d'aimer , de son adresse , de ses attentions , de ses transports dans les crises de l'amour. Elle a la plus belle ame , un fond de sensibilité inépuisable : elle ou-

blie aisément ses amis , ses amans de la veille ; mais elle est tout feu , tout sentiment pour l'amant du jour , elle le mettroit sur le Trône s'il étoit en la puissance de son oncle. Vous savez que ce vieillard facétieux qui rit de tout , se moque de l'Europe , de la France , & même des Saints du paradis , & qui ne veut qu'user le reste de ses jours au sein d'une tranquillité voluptueuse , a la plus grande influence dans les affaires : de son cabinet découlent toutes les graces , emplois , dignités , pensions , il est la source de tout. La Marquise sa nièce a sur lui un ascendant étonnant , parce qu'elle l'amuse , & le fait rire : elle le mène au gré de ses caprices & de ses desirs ; ses amans mènent la Marquise , ainsi vous voyez que c'est précisément l'histoire de Périclès qui prouvoit que l'enfant d'Aspasie gouvernoit la République. Au bout de trois semaines de service , elle m'a fait avoir une Abbaye de vingt mille livres de rente ; un faiseur d'Opéra vient d'ob-

tenir par son crédit une place de Fermier-Général, un Joueur de ferinette a eu une pension de deux mille écus, il faut encourager les talens; & par son crédit un échappé de Gascogne qui joue délicieusement les Proverbes, vient d'être nommé à une Intendance dans les Isles. Enfin elle feroit de vous un Secrétaire d'Etat, un Général d'armée, si elle se le mettoit dans la tête.

Le Chevalier de St-Remi après ce magnifique tableau qui échauffoit son imagination, embrassa avec transport cet aimable Abbé, & lui céda sans hésiter sa conquête de l'Opéra. = Mais comment vous y prendrez-vous pour me faire agréer à la Marquise, & pour vous débarrasser d'elle? = C'est mon affaire, je m'en charge; que me donnerez-vous si dans huit jours vous êtes du dernier bien ensemble? = Tout ce que vous voudrez; mais cela ne me paroît pas aisé. = Plus que vous ne croyez. D'abord j'ai un moyen sûr pour me dégager des liens d'une femme

dont je suis excédé : Voici mon procédé : je commence à tousser auprès d'elle , je ne mange que du rôti , j'ai dans ma bonbonnière des pastilles béchiques ; ensuite je répands soudainement le bruit que mon Docteur m'a ordonné le régime & le lait , sous peine de mort. Les femmes ont l'ame compâtissante , & aiment mieux renvoyer un amant que de le mettre au cercueil. Cette ruse m'a déjà délivré de deux femmes obstinées qui ne vouloient plus me laisser aller. Rapportez vous-en à moi ; il est aujourd'hui lundi ; mercredi je vous présente , jeudi vous fouperez chez elle , & samedi vous triompherez de ses rigueurs. L'Abbé tint sa parole : le mercredi il mena St-Remi chez la Marquise ; comme il avoit prôné ses talens , sa figure , la Marquise le regarda attentivement , le détailla , le trouva d'une figure expressive & charmante. Pendant l'examen , l'Abbé touffoit beaucoup , avaloit des pastilles. Ce pauvre Abbé , s'écria la Marquise , il est épuisé ,
anéanti ;

anéanti ; d'honneur il me fait pitié. =
 Du moins , Madame , je mérite un peu
 de commisération , & il chanta à demi-
 voix , *Félicité passée qui ne peut revenir.*
 = C'est le séminaire , sans doute , qui
 vous a ruiné la santé ? = Ne croyez pas
 plaisanter , les gens du monde pensent
 que les Abbayes nous viennent en dor-
 mant : vous n'imaginez pas ce que notre
 état exige de travaux , d'adresse , de con-
 trainte , de ruses , de dissimulation , de
 privations ; il est vrai qu'une fois engrais-
 sés des dixmes de Sion , nous nous en
 dédommageons amplement ; Soupçonne-
 riez-vous , Madame , que j'ai été quatre
 ans les yeux baissés , sans oser regarder
 une femme en face. = Vous vous êtes
 bien corrigé de cette mauvaise honte ! =
 Un peu : je n'avois alors que de petites
 intrigues que je dérobois à l'œil du jour ;
 vraiment c'est ainsi que l'on parvient. =
 Et que l'on trompe les hommes. = Ils
 sont faits pour cela. Chacun fait son métier.

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être fiens.

L'Abbé recommença alors à tousser , à se plaindre de sa poitrine : il vint du monde. La Marquise pria les deux amis à souper pour le lendemain , & ils sortirent.

St-Remi remercia vivement l'Abbé de cette connoissance. Il ne se possédoit pas de joie de se voir transporté dans le grand monde , d'y jouer le rôle d'un homme de qualité. Ils se rendirent au souper de la Marquise où se trouvoit excellente compagnie , en Ducs , Marquis , Musiciens & Bouffons. Le Chevalier de St-Remi y fut distingué. La Marquise le destina à sa partie : l'Abbé qui avoit fait à cinq heures un dîné à *huis clos* , avec quelques représentans des Apôtres , ne soupa point , but de l'eau , ne prit que des adoucissans , toussa un peu plus qu'à l'ordinaire : la Marquise comprit qu'il falloit respecter cette situation critique , & se défaire d'un homme aussi délabré ;

elle lui conseilla de rentrer chez lui de bonne heure. L'Abbé docile à ses avis, lui demanda la permission de se retirer, & de lui amener, samedi, son ami à sa toilette; ce qui fut accordé.

Cet heureux jour venu, St-Remi paré de l'habit galant du matin, des roses de sa jeunesse, n'ayant sur ses cheveux négligemment bouclés, qu'une légère nuance de poudre, alla prendre l'Abbé dans sa voiture, & vola au rendez-vous : celui-ci chemin faisant instruisit son initié des mystères de la bonne Déesse, & lui traça la conduite qu'il devoit tenir. » Si vous plaisez à la Marquise, comme je n'en doute pas, quand je serai sorti, & je ne vous ferai pas languir, elle vous parlera Opéra, Musique; saisissez l'occasion pour célébrer ses talens sur la harpe, montrez le plus grand désir de l'entendre : elle vous refusera d'abord, insistez, pressez avec chaleur; elle cédera pour se délivrer de vos importunités, & vous conduira dans un boudoir voluptueux, décoré par les graces

& l'amour : placez-vous auprès d'elle , le plus près possible : après un air ou deux , comme transporté par les charmes de l'harmonie , précipitez-vous à ses pieds , prenez ses mains , ses bras , embrâsez-les du feu de vos baisers : elle vous repoussera , affectera un air de sévérité ; n'allez pas vous déconcerter , vous seriez perdu : elle vous menacera de sonner , sonnera de toutes ses forces ; mais ne vous alarmez pas ; la sonnette est simulée , elle ne va point : le reste va de suite ; je n'ai pas besoin , je crois , de vous conduire jusqu'au dénouement «.

Ainsi parlant , ils étoient déjà dans la cour de la Marquise. Son premier coup-d'œil fut pour son nouvel adorateur , elle fut frappée , éblouie de ses charmes : elle s'occupa ensuite de la santé de l'Abbé qui se plaignit de son état , il avoit passé une nuit qui l'avoit anéanti , abymé ; effectivement il l'avoit passée avec la St-Denis. La Marquise lui dit en souriant que la grace paroïssoit en défaut chez lui. — Il

est vrai , Madame , je n'ai pas même aujourd'hui la suffisante , je ne suffoque pas comme la célèbre Madame Guion , il vous faudroit , Marquise , un amant comme moi , qui eût un amour épuré de tout désir prophane , qui vous aimât pour vous même. = Oui , cela me conviendrait. = C'est que vous êtes toute ame. Il eut dans ce moment une forte quinte de toux : quand elle eut cessé ; pardon , dit-il , Madame , il faut que je vous quitte , le Cardinal est à Paris , je vais faire ma cour. = Est-ce que vous sollicitez encore , n'êtes vous pas satisfait de ce que vous avez obtenu ? = Non , sans doute : peut-on vivre avec vingt mille livres de rente ? = L'Abbé , dans cinquante ans d'ici , nos neveux se croiront trop heureux. . . . = Tant pis pour nos neveux ; je fais que tout a son période , Jérusalem n'est plus , les Druides ont passé , nous passons , tout passe. Adieu , belle Marquise , imitez-moi , jouissez du présent , sans vous inquieter de l'avenir. On fit quelques efforts pour le retenir ;

mais il se déroba furtivement , laissant nos deux amans sans autres témoins que le mystère & le plaisir.

Le galant Chevalier déploya d'abord sa belle jambe , anima ses yeux du feu de ses desirs ; la Marquise ne tarda pas d'amener la conversation sur la musique , lui demanda s'il l'aimoit. = Passionné-ment : on dit , Madame , que vous excellés sur la harpe ? Si j'osois vous prier. . . = On vous a exagéré mes talens , je me néglige beaucoup. St-Remi n'en voulut rien croire , il supplia , persécuta même pour obtenir la faveur de l'entendre , elle étoit trop honnête pour refuser plus long temps ; ils entrèrent dans ce boudoir élégant où les glaces répétoient de toutes parts les appas de la Divinité , où le parfum le plus délicieux , en flattant l'odorat , réveillait dans l'imagination les idées de la volupté. La Marquise prit sa harpe , développa les contours moëlleux de ses bras , joua un air doux & tendre , en jettant des regards furtifs & voluptueux sur le

beau St-Rémi : celui-ci dont les sens s'enflammoient, n'oublia point les documens de l'Abbé : l'air fini, il se précipita aux pieds de la Marquise ; il éprouvoit, disoit-il, un délire nouveau, il ne parloit que de l'enchantement de son ame, il n'étoit plus le maître de ses transports, il embrassoit ses genoux, l'entouroit de ses bras, la pressoit sur son sein, prodiguoit à ses vêtemens mille baisers. La Marquise qui s'apperçut du danger, le repoussa avec colère, gronda, se jeta sur le cordon de la sonnette, sonna avec vivacité : mais personne n'accourant à son secours, foible, abandonnée, elle succomba, & son heureux amant vit que les Dames Arnaud & les femmes de qualité avoient entr'elles de grands traits de ressemblance. Il usa avec tant de noblesse de son triomphe, que sa généreuse victime voulut bien le lui pardonner ; & même dans l'effusion de sa reconnoissance, elle lui proposa de le mener le lendemain à Versailles & de le présenter à son oncle.

Mon cher Chevalier , lui disoit-elle , que vous m'allez devenir cher ! que vous êtes aimable ! je vais m'attacher à vous pour jamais , je trouve dans votre société un plaisir ineffable. Je me charge de votre destinée , je vous réponds de l'avancement le plus rapide & le plus brillant. Ils ne se quittèrent qu'après les protestations les plus touchantes , les plus sincères , d'un amour éternel.

Le lendemain la Marquise pressa sa toilette , & vint chercher son nouvel amant dans sa berline , pour le mener à Versailles. Voilà le beau Nicolas courant à six chevaux à la Cour , ou plutôt à la fortune , & aux honneurs ; l'ardente Marquise le présenta à son oncle comme un homme du premier mérite , dont elle répondoit , qui étoit rempli de talens , de connoissances , & propre à tout. Le vieux Ministre sur son assertion n'en douta pas , il sourit à son protégé , lui promit de s'occuper de son sort , demanda un mémoire , & l'arrêta à dîner avec toute la France. Quel

triomphe pour le jeune Remi ! comme son ame se dilatoit ! comme son amour-propre jouissoit au milieu de ces cordons bleus , rouges , noirs , barriolés ; de ces enfans du soleil , chamarrés d'or , de diamans & de plaques ! Tendre Pauline , chétit Manosque, comme vous étiez oubliés ! que vous deviez paroître petits de cette hauteur. Pour couronner une si belle journée , ce favori de la fortune & de la gloire gagna la nuit quatre cents louis chez le Marquis de Florincourt. Il ne rentra chez lui qu'à sept heures du matin dans une espèce de vertige & d'enivrement qui lui déroboit presque la connoissance de lui-même.

Son valet - de - chambre lui remit une lettre de la poste ; ayant reconnu l'écriture de son père , il ne l'ouvrit point , & commanda qu'on la lui donnât à son réveil : bercé des plus douces chimères , il se coucha , s'endormit tranquillement , & ne rêva que richesses & grandeurs.

A deux heures après-midi il sonna ,

demanda son chocolat ; on l'apporta avec la lettre de son père & un billet parfumé de la Marquise. Il ouvrit ce dernier avec empressement : la Marquise lui offroit une place dans sa loge aux Italiens pour voir *Richard* , & de-là il viendrait souper chez elle , s'il ne craignoit pas les langueurs d'un tête-à-tête ; car son mari l'abandonnoit , & elle n'avoit prié personne : à condition cependant , ajouta-t-elle , que vous ferez un peu plus raisonnable que vous ne l'avez été : je vous en veux encore. Adieu mon cher Chevalier , il me feroit impossible de ne pas m'occuper de vous , c'est pour le reste de ma vie. Il répondit sur le champ , accepta tout , prit ensuite son chocolat , & lut la lettre de son père. La voici.

» Nous craignons tous , mon cher Ni-
 » colas , que tu ne sois malade ; depuis
 » long-temps nous n'avons eu de tes nou-
 » velles : mais je viens t'en donner une
 » qui te fera grand plaisir ; elle comble

„ les souhaits de la famille, & la rem-
 „ plit de joie ; ton bonheur, le nôtre, ce-
 „ lui d'une Demoiselle charmante est au-
 „ jourd'hui dans tes mains. Voici le fait :
 „ le Curé de M. de St-Paulet, sort de
 „ chez moi, il m'a conté qu'après ton
 „ accident, ta chute malheureuse, la belle
 „ Pauline fut attaquée d'une fièvre ardente,
 „ avec des transports & des redoublemens :
 „ on dit que dans son délire elle ne par-
 „ loit que de toi, de ton malheur, qu'elle
 „ s'écrioit, *ah mon père, ne le tuez pas !*
 „ *c'est lui, c'est Remi ! c'est mon amant !*
 „ ensuite elle se taisoit, poussoit de pro-
 „ fonds gémissemens : puis s'écrioit, *il*
 „ *est mort ! il est mort !* Son père, sa
 „ tante, sa nourrice entouroient son che-
 „ vet, & lui administroient tous les se-
 „ cours possibles : le Curé au pied du lit
 „ attendoit un instant favorable pour lui
 „ parler de Dieu. Tout le château étoit
 „ dans la désolation, son père accablé,
 „ la pressoit dans ses bras, prenoit ses

„ mains , les arrosoit de larmes : mais
 „ l'infortunée ne voyoit rien , n'entendoit
 „ rien : on fit dire des Messes , on pro-
 „ mit une neuvaine à Ste. Pauline sa pa-
 „ trone , qui sans doute a intercédé pour
 „ cette pauvre enfant , car dès le lende-
 „ main le délire a cessé , la fièvre s'est ap-
 „ paisée. Sa tante profita de ce moment
 „ de répit & de calme pour lui parler de
 „ toi , la flatta de l'espérance qu'elle te
 „ reverroit , que son père consentiroit un
 „ jour à vous unir : ces consolations , ton
 „ nom , les larmes de son père furent un
 „ baume plus efficace que les remèdes :
 „ la fièvre s'éteignit peu à peu , les forces
 „ lui revinrent , & les allarmes & l'af-
 „ fliction cessèrent dans le château , dans
 „ le village , dans les environs ; car tout
 „ le monde la pleuroit : mais cet état de
 „ guérison fut de peu de durée , la mala-
 „ die étoit dans le cœur. Quand M. de
 „ St-Paulet vit sa fille hors de danger , il
 „ ne voulut plus entendre parler de toi ;

„ il crut que le temps & la raison étein-
 „ droient une passion qui n'avoit plus d'a-
 „ liment. Son espérance fut trompée , une
 „ tristesse , une mélancolie sombre , atta-
 „ quèrent l'ame de la tendre Pauline ,
 „ elle ne mangeoit presque plus , maigrif-
 „ soit , dépérissoit à vue d'œil. Son père
 „ l'interrogeoit envain sur les causes de
 „ cet état , elle répondoit qu'elle n'avoit
 „ rien , qu'elle étoit contente de sa santé !
 „ Plusieurs fois il l'a surprit noyée dans
 „ ses larmes ; une fièvre lente la consu-
 „ moit : ainsi , mon cher Nicolas , tandis
 „ que tu souffrois à Paris , que tu la pleu-
 „ rois , elle mouroit ici pour toi. Enfin
 „ la tante & la nourrice s'adressèrent à
 „ M. le Curé , le prièrent de s'intéresser
 „ pour elle , & d'engager son père à lui
 „ accorder la main de son amant. La tante
 „ lui promit de lui faire avoir une cha-
 „ pelle de deux cents livres , s'il réuf-
 „ fissoit. Le Curé , qui paroît un saint-hom-
 „ me , a vu aussi-tôt M. de St-Pauler ,

„ lui a dit que Dieu seul & lui pou-
 „ voient sauver sa fille , qu'elle se mourait
 „ d'amour , & lui a fait entendre qu'il
 „ risquoit son salut , qu'il pécheroit mor-
 „ tellement si par un mouvement d'or-
 „ gueil il caufoit la mort de sa fille , en
 „ lui refusant l'époux que le ciel lui avoit
 „ destiné. Ces sages représentations , le
 „ pitoyable état d'une enfant si chère , sur-
 „ tout la religion ont changé l'ame de M.
 „ de St-Paulet , & fléchi sa dureté. Il est
 „ entré chez sa fille qui ne se levoit pres-
 „ que plus , lui a dit en sanglottant :
 „ Pauline , ma chere Pauline , aie pitié
 „ de ton malheureux père , de sa solitude ,
 „ de sa vieillesse , songe à vivre : je ne
 „ m'occuperai que de ton bonheur , je te
 „ promets devant ta tante & M. le Curé
 „ que voilà , de te donner Remi pour
 „ époux : M. le Curé ira en faire la de-
 „ mande à son père en mon nom , on lui
 „ écrira à Paris , & dès qu'il sera de re-
 „ tour , nous célébrerons la nôce au châ-

» teau. = Ah ! mon père, s'écria cette ai-
 » mable fille en soupirant , me le pro-
 » mettez-vous ? Puis-je me flatter que vos
 » bontés pour moi. . . = Oui ma Pauline ,
 » je te le jure , foi de gentilhomme. Il
 » a tenu sa parole.

» Le Curé est venu ce matin me pro-
 » poser cette honorable alliance qui est
 » bien au-dessus de nos prétentions , quoi-
 » que sa dot soit très-modique ; mais Dieu
 » fait tout pour le mieux. M. de St-Pau-
 » let exige cependant de toi que tu prennes
 » mon état , & que tu t'occupes. Cette de-
 » mande est juste & raisonnable ; dépêches-
 » toi de partir , défais - toi de toutes tes
 » chimères , le bonheur est ici qui t'at-
 » tend ; tu y trouveras une mère & un
 » père qui t'aiment , une épouse tendre ,
 » charmante , qui ne respirera que pour
 » t'aimer ; en travaillant tu auras l'hon-
 » nête nécessaire , une jolie petite maison
 » de campagne pour te délasser les jours
 » de fêtes : que peut-on désirer au-delà ?

„ Viens donc , mon cher Nicolas , faire
 „ notre consolation , jouir des biens que
 „ la fortune & l'amour te destinent. Ta
 „ mère t'embrasse , & t'attend avec impa-
 „ tience , ainsi que moi qui suis ton père.

„ ANTOINE REMI.

„ P. S. Mademoiselle de St-Paulet va
 „ beaucoup mieux , elle se lève , & se pro-
 „ mène „.

Cette lettre agita l'ame du beau St-Remi , & réveilla un sentiment d'amour qui étoit assoupi , & non point éteint. Mais elle arrivoit dans une circonstance défavorable ; c'étoit à l'époque la plus brillante de sa vie : aimé , adoré d'une femme de qualité , favorisé du jeu , accueilli des Ministres , admis à leur table , séduit par la perspective d'un avenir éblouissant , d'une fortune éclatante ; & renoncer à tout cela pour s'enfouir , à son âge , avec ses talens & sa figure , dans un désert , au bout du monde , pour y vivre obscurément , loin des arts & des plaisirs :
 sur-tout

sur-tout la profession de Procureur lui répugnoit singulièrement , à la veille d'avoir , peut-être , une charge à la Cour , un rang dans le monde : quel contraste ! quelle opposition ! quelle chute ! aussi n'auroit-il pas hésité un seul instant sans l'idée de l'aimable Pauline dont il ne pouvoit se rappeler les charmes , la sensibilité sans attendrissement. L'ambition & l'amour se disputèrent pendant quelques momens l'empire de son cœur ; mais l'ambition l'emporta. Voici quelle fut sa réponse.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PÈRE,

„ Je suis pénétré des bontés dont vous
 „ & ma mère avez comblé ma vie ; cette
 „ dernière faveur que je n'attendois pas ,
 „ ajoute encore à ma reconnoissance ; mais
 „ plus vos bienfaits ont été considérables ;
 „ plus je me dois à moi-même d'y mettre
 „ des bornes , plus je dois m'efforcer d'être
 „ utile à ma famille , & de lui rendre
 „ tous les services que j'en ai reçus. J'ai
 „ dîné hier à Versailles , chez le Duc de

„ Belmont qui m'honore de ses bontés ,
 „ il m'a promis de s'occuper de mon
 „ avancement , & je crois pouvoir comp-
 „ ter sur ses promesses ; car je suis pré-
 „ senté , recommandé par la Marquise de
 „ Clainvaux sa nièce , qui gouverne son
 „ oncle , comme il gouverne la France.
 „ Elle m'honore d'une vive & solide
 „ amitié , & s'est chargée de ma fortune ;
 „ je soupe souvent chez elle : tous les
 „ jours elle ne cesse de me dire , que je
 „ ne dois pas borner mes prétentions , que
 „ je puis aspirer à tout. D'après cet ex-
 „ posé , jugez , mon très-cher père , si je
 „ dois sacrifier des espérances aussi fon-
 „ dées , une fortune dont l'éclat rejaillira
 „ sur ma famille , à une profession qui
 „ donne à peine de quoi soutenir son exis-
 „ tence , & pour laquelle je ne me sens
 „ aucune inclination. Je n'ai pu lire sans
 „ verser des larmes , les malheurs de
 „ M^{lle}. de St. Paulet : le don de sa main
 „ est le plus grand des bienfaits que le
 „ ciel puisse m'accorder. Je connois tout

» le prix de son cœur ; mais attendons
 » pour ferrer des nœuds si doux , qu'un
 » état plus brillant , plus digne d'elle ,
 » assure son bonheur & le mien. Ma
 » mère , à qui je présente mes res-
 » pects , approuvera sans doute mes rai-
 » sons & ma conduite : puissai-je égale-
 » ment mériter votre suffrage & la con-
 » tinuation de vos bontés.

» Je suis avec un très-profond respect &c.

Cette lettre écrite , la toilette faite , le
 galant Saint-Remi vola à la Comédie Ita-
 lienne dans la loge de la Marquise ,
 qui le ramena chez elle : ils soupèrent
 tête-à-tête. Après souper la Marquise vou-
 lut bien aller pincer la harpe dans le bou-
 doir où les sonnettes n'alloient pas. Ils y
 restèrent une partie de la nuit , & l'heu-
 reux Remi se retira au point du jour , s'eni-
 vrant de plus en plus des vapeurs de la
 vanité , oubliant sa famille , la charmante
 Pauline , & s'oubliant lui-même.

Quand M. Antoine Remi eut lu la

lettre de son fils, il s'abandonna , contre sa coutume , à un mouvement de colère , & dit à sa femme : tenez, lisez, Madame, la réponse de Nicolas ; c'est un fou , la vanité , les Ducs , les Marquises le font extravaguer. Madame Remi fut d'un avis bien différent ; elle étoit éblouie , enchantée : = Monsieur , je vous l'avois prédit ; j'ai le tact sûr , votre fils ira loin ; il parviendra ; l'heureuse éducation qu'il a reçue.... = L'a perdu. Vous donnez dans toutes ces sottises de grandeur , vous êtes femme ; vous ne connoissez pas ce pays-là : on trompera votre fils ; on le ballotera , on s'en amusera. Vous ne vous doutez pas du peu de cas que l'on fait à la Cour d'un petit Bourgeois ; ils appellent cela *des gens de rien* ; c'est leur expression favorite. Rousseau a dit quelque part , & il fait ce qu'il dit , *si la vanité a fait quelque heureux sur la terre , à coup-sûr cet homme-là n'étoit qu'un sot*. Jusqu'ici vous n'avez pas daigné me croire , Dieu fasse que vous ne soyiez

pas cruellement défabusée. Chargez-vous de lui répondre qu'il suive ses hautes destinées , qu'il devienne Duc , Ambassadeur , Pape s'il le peut ; mais quand cela feroit , j'aimerois mieux le voir Procureur à Manosque.

Cependant St Remi continuoit sa délicieuse vie ; le jeu , les spectacles , les visites , les soupers , l'amour de la Marquise remplissoient le cercle de ses belles journées ; il lisoit pourtant à sa toilette les feuilles périodiques pour se mettre au courant , & pouvoir parler pertinemment de tout. Mais la fortune qui l'avoit soutenu jusqu'à ce moment , commença à l'entraîner en sens contraire : elle ne perd jamais ses droits , & nous épie au passage.

Le premier signal d'inconstance qu'elle donna , fut une rencontre fâcheuse : la Marquise de Clainvaux lui avoit écrit de venir la prendre à l'Opéra , & qu'elle le mèneroit à souper chez la Comtesse de Valfain qui étoit prévenue. Cet arran-

gement fut très agréable à St-Remi. Précisément ce jour là on lui apporta l'habit le plus galant qui l'eût décoré de sa vie. L'occasion étoit heureuse : à huit heures du soir, brillant, superbe, radieux de joie & d'espérance, il part dans sa voiture ; voit le dernier acte de l'Opéra, & vole avec la belle Marquise, chez la Comtesse de Valfain. Un laquais les annonce d'une voix distincte, sonore : Madame de Clainvaux présenta Monsieur le Chevalier de St-Remi à la Comtesse ; dans ce moment elle n'avoit auprès d'elle qu'un Abbé & un jeune Capitaine de Cavalerie que le nom de Remi frappa, & qui fixa très-attentivement ses regards sur lui. Ce Capitaine si observateur étoit le Vicomte de Blaville son ancien rival auprès de la tendre du Monté. Quand Remi l'eut reconnu, il rougit, il pâlit, resta sans contenance. Le Vicomte moins étonné, s'approcha de lui, le salua sous le nom de M. le Chevalier, lui demanda des nouvelles de sa santé, de

celles de son pays , s'il y avoit longtemps qu'il étoit à Paris. St-Remi tâchoit de se remettre , & répondoit laconiquement à ces questions. La Comtesse de Valfain demanda au Vicomte si M. le Chevalier servoit dans le même régiment que lui. = Oui Madame , j'ai eu l'honneur d'être camarade de M. le Chevalier dans les troupes légères , & de connoître particulièrement sa famille.

Pendant le souper , Blaville adressa souvent la parole à Remi , faisant toujours précéder son nom du glorieux titre de Chevalier. Celui-ci n'étoit pas à son aise , jamais souper ne lui avoit paru aussi triste & aussi long , quoiqu'il ne fût entouré que de gens de qualité , & de laquais à livrée. Il frémissait dès que le Vicomte ouvroit la bouche ; la moindre indiscretion l'auroit anéanti. Heureusement Blaville fut discret ce soir là. Il se contenta d'inquiéter son ancien rival par un léger persiflage , & son affectation à le nommer à tout propos M. le Chevalier.

Ce n'étoit là que le commencement de son infortune : son génie malfaisant , c'est-à-dire le Vicomte de Blaville , le poursuivit chez Florincourt : Blaville étoit hardi joueur ; il tint les cartes : St Remi animé contre lui par un dépit secret , & une jalousie invétérée , augmenta son jeu , monta contre lui , & perdit considérablement. Le lendemain il s'enflamma pour la revanche. L'aveugle Déesse le traita avec encore plus de rigueur. Sa tête s'échauffa ; son argent comptant disparut , il joua sur sa parole , & s'endetta de trois cents louis vis-à-vis de Blaville. Il ne put les acquitter dans les vingt-quatre heures : il avoit épuisé son crédit & ses foibles ressources ; il resta trois jours sans reparaître au hideux tripot du Marquis de Florincourt. Le Vicomte de Blaville qui ne payoit ni son marchand , ni son tailleur , qui vivoit calme & ferein au milieu de cent créanciers , comme le Marquis de Feuquières dormoit , dit on , paisiblement au milieu de cent mille ennemis ,

se piquoit cependant d'une extrême exactitude pour les dettes du jeu. Il trouva très-mauvais le retard de Remi, se permit, devant témoins, quelques sarcasmes sur sa naissance, & dit qu'apparemment son père le Procureur n'avoit pas assez pressuré ses cliens pour envoyer des fonds à son fils le Chevalier.

Ces mauvaises plaisanteries furent dénoncées à St-Remi par d'autres mauvais plaisans : l'outrage étoit sanglant, tout autre propos l'auroit moins irrité. Il alla chercher le Vicomte & lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût parlé de lui en termes insultans. = Oui, j'ai parlé de votre père le Procureur, honnête homme sans doute, mais ce n'est pas ma faute s'il est Procureur, & s'il vous a engendré. = Vous vouliez m'offenser, & j'espère que vous m'en rendrez raison. = Très-volontiers ; je ne trouve pas qu'il soit bien amusant de se battre, mais on ne peut pas toujours arranger des parties de plaisir. Cependant j'y mets une petite con-

dition , c'est que préalablement vous me payerez les trois cents louis que vous me devez , il ne feroit pas juste que vous me remboursassiez avec un coup d'épée ; payez d'abord , & nous nous battons après , tant que vous voudrez. L'objection étoit sans réplique. Aussi St-Remi s'appliqua-t-il à trouver de l'argent. Mais les cœurs & les bourses étoient fermés.

Dans cette anxiété d'esprit , il apprend que la femme d'un Magistrat , citoyen du marais , avoit mis ses diamans en vente. Il crut que la faveur de son étoile lui avoit ménagé cette ressource : en conséquence il combina son plan ; il projeta d'obtenir les diamans pour quelques jours ; d'emprunter sur cet effet cinq cents louis chez l'usurier , de payer les trois cents louis de Blaville , & de confier à la fortune les deux cents autres , presque assuré par une longue expérience , & un sûr pressentiment qu'il rappelleroit le bonheur , & qu'avec les bénéfices du jeu , il retireroit , & rendroit les diamans.

Ce plan spécieux flattoit Remi : une seule difficulté l'embarassoit ; c'étoit d'inspirer assez de confiance pour qu'on lui laissât ces pierreries pendant quelques jours ; mais il s'en reposa sur son adresse & sa bonne fortune. Il s'informa du caractère de la femme & du Magistrat. Celui-ci étoit un homme simple , honnête , dévot par habitude , aimant Dieu par la crainte du Diable. Son épouse , Madame Dolimon , avoit consacré sa belle jeunesse à l'amour ; mais dans sa dernière passion , ayant été cruellement abandonnée par l'amant le plus chéri , la douleur , le désespoir ébranlèrent si vivement les fibres de son cerveau , qu'elle crut voir dans la nuit , l'ombre de son père qui lui apparoissoit , & lui disoit , » Malheureuse change de vie , ou » l'enfer va s'ouvrir sous tes pas « . Cette vision , sans doute aussi réelle que celles de tant de bonnes ames du paradis , la frappa , l'épouvanta tellement qu'elle abjura les vains plaisirs , les folles erreurs du

monde , & ne s'occupa plus qu'à fermer les gouffres de l'enfer.

Les caractères connus , Remi appuya son plan sur cette donnée. Il alla chez Madame Dolimon , en habit très-simple ; mais propre , il composa son air de douceur & de modestie. Madame n'étant pas visible pour le moment , on l'introduisit dans son cabinet. Heureusement il trouva sur la cheminée , deux livres rares & curieux. Les miracles du bienheureux Pâris , recueillis par Carré de Montgeron , attestés par quatre mille témoins clair-voyans , & le volume épais de *La Religion considérée comme base &c.* Il se hâta de parcourir celui-ci pour en retenir quelques phrases , & pouvoir les citer à propos à la Dame aux diamans. Quand elle entra , loin de se distraire , il feignit d'être absorbé par sa lecture. Madame Dolimon l'arracha à sa méditation , en lui faisant les excuses de l'avoir fait attendre. = C'est moi , Madame , qui vous demande mille pardons du dérangement que je

vous cause , & de ne pas vous avoir apperçue : mais ce livre que j'aime beaucoup , que je relis sans cesse avec un nouveau plaisir , fixoit tellement mon attention = Comment, Monsieur, à votre âge vous lisez des livres aussi profonds ? = Ce livre est à la portée de tous les âges ; il est fait pour les vieillards , les femmes , les prêtres , les enfans , les ignorans & = Oui, Monsieur, vous avez bien raison , je pense comme vous , c'est ma lecture favorite : ce qui me ravit le plus dans ce pieux essai , car sans doute l'Auteur n'en restera pas là , c'est qu'il démontre mathématiquement que Voltaire & Rousseau ne savoient ce qu'ils disoient. = Oui Madame, cela est admirable & sans réplique. = Il prouve que Voltaire n'entendoit rien aux prophéties : = Ainsi que bien d'autres ; c'est que la grace leur manquoit : une bonne femme avec le secours de la grace , en fait de ces choses inintelligibles , en fait mille fois plus que Voltaire & tous ses adhérens. Or obser-

vez, Madame, que les coups de la grace, par une prédilection spéciale du ciel, tombent presque toujours sur votre sexe. L'Auteur de *La religion considérée comme base &c.* doit avoir été pénétré, enflammé de ses rayons, comme un crystal pur l'est des rayons du jour; il écrivoit, & la grace dictoit: aussi les gens du monde, les prétendus sages, beaux-esprits, philosophes, qui sont privés de sa lumière, n'entendent rien à cet ouvrage-là, & ne le lisent jamais. = Monsieur, votre érudition, la justesse de votre critique m'étonnent; si jeune encore, penser aussi solidement! = Je ne mérite pas ces éloges flatteurs, dit le modeste Remi en baissant les yeux, c'est à moi d'admirer & d'écouter, & je me félicite de l'occasion qui me procure l'honneur de votre connoissance. = Je me croirois trop heureuse si je trouvois celle de vous être utile: auriez-vous un procès? = Non Madame; mais hier, chez la Marquise de Clainvaux, on m'a dit que vous aviez des diamans

à vendre : précisément j'ai une sœur en province, qui va se marier, & l'on m'a chargé de la commission d'en acheter. On désire un hasard favorable, sans vouloir cependant qu'il soit trop défavantageux au vendeur. = Cela est bien honnête, j'espère que s'ils vous conviennent, nous nous arrangerons facilement. = Mais je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, & je voudrois les garder deux ou trois jours pour les montrer à mon jouaillier, & à Madame la Marquise de Clainvaux ma parente.

Madame Dolimon, quoique prévenue favorablement par la figure du jeune Remi, (sûre recommandation auprès des femmes,) par la sagesse & le choix de de ses lectures, ne voulut pas cependant s'en rapporter tout-à-fait aux apparences, & répondit à Remi que M. Dolimon son mari, auroit l'honneur de le voir demain au matin chez lui, & de lui porter les diamans : qu'elle ne doutoit pas qu'il ne se prêtât volontiers à tous les arrangemens

qu'il lui proposeroit. Remi donna l'adresse de son logement , & assura qu'il feroit enchanté de traiter de cette affaire avec M. Dolimon , qu'on lui avoit peint comme un homme très-estimable , orné de toutes les vertus , & plein de religion.

Le Chevalier de St-Remi , en revenant chez lui , soupçonna la défiance de la dévote , & devina que l'époux feroit chargé d'examiner son logement , ses tableaux , & ses livres : il emprunta quelques estampes pieuses , dont il sanctifia sa chambre , il garnit sa table , sa cheminée de livres ascétiques , mystiques , forbonniques , sans oublier sur-tout *La religion considérée comme base &c.* qu'il remplit de coups de crayon , de divers petits morceaux de papier en guise de signets pour faire voir qu'il lisoit cet ouvrage avec fruit & réflexion.

De son côté la dévote recommanda à son mari de ne point livrer les diamans , sans préalablement avoir bien observé le ton , le logement , & particulièrement les

les livres du jeune homme ; car , disoit-elle , les livres sont comme nos amis : *dis - moi ce que tu lis , je te dirai qui tu es.*

M. Dolimon suivit ces erremens de point en point. Arrivé chez le Chevalier Remi , il examina tout , d'un œil rapide & furtif : il fut d'abord frappé de la piété des estampes , ce qui le disposa très-avantageusement. Remi qui pénétrait sa pensée , le laissa seul un moment pour lui donner le loisir de feuilleter ses livres , ce qu'en effet Dolimon s'empressa de faire. Quelle fut son admiration en voyant ce choix pieux , ces marques , ces morceaux de papier qui annonçoient avec quelle ardeur , quelle attention ce jeune homme lisoit des livres d'un tel genre ? La confiance fut bientôt établie : il livra les diamans , & Remi s'engagea à les rendre au premier jour , ou à lui porter l'argent du prix convenu. M. Dolimon enchanté de cette affaire , retourna bien vite chez sa femme pour lui conter dans

quel étonnement l'avoit jeté le caractère de candeur & de piété du jeune Chevalier.

Dès que celui-ci , tout aussi satisfait que le Magistrat , fût possesseur des pierres , il alla les déposer chez l'usurier , pour cinq cents louis. Il en envoya aussi-tôt trois cents au Vicomte de Blaville , avec un billet qui lui donnoit un rendez-vous au bois de Vincennes , à six heures du matin.

Le Vicomte accepta l'argent : à l'égard de l'assignation , il répondit que ce feroit pour dix heures , s'il le vouloit bien ; qu'il se couchoit tard , & qu'il n'étoit pas curieux de voir le visage de l'aurore. St. Remi fut obligé de se résigner & d'attendre l'heure de son rival. Le lendemain cette heure approchoit lorsqu'il reçoit un autre billet où Blaville le prie de différer la petite explication qu'ils doivent avoir ensemble jusqu'à midi , parce qu'il étoit invité à déjeuner chez la petite Rosalie , qu'il ne pouvoit pas se refuser à

cette douce invitation. » Ainsi donc, mon
 » cher Seigneur, ce sera à midi précis «.

St-Remi, non sans humeur, attendit que
 le soleil fût parvenu à son Zénith : il se
 préparoit à partir lorsqu'il fut arrêté par
 un autre billet de son adversaire, qui
 s'excusoit de ne pouvoir se trouver au
 rendez-vous à l'heure donnée, que Rosa-
 lie & la St-Albin l'entraînoient à la cam-
 pagne, que de se battre un jour plutôt
 ou plus tard, peu importoit, & qu'il
 importoit beaucoup de ne pas perdre un
 jour de plaisir : » Mais demain sans faute,
 » rancune tenante, attendez-moi chez vous
 » à dix heures du matin, j'irai vous pren-
 » dre dans mon nouveau Wislki, que je
 » suis bien aise d'essayer, il est char-
 » mant «.

Tous ces délais désoloient St-Remi ;
 il n'osoit plus se montrer nulle part sans
 avoir lavé son injure par le sang ; il se
 flattoit d'ailleurs que son combat seroit
 annoncé par la trompette de la gloire ;
 enfin l'heure désirée arrive : à dix heures

précises le Vicomte se trouva à la porte de St-Remi, & nos deux héros partirent ensemble pour le champ de bataille. Le combat fut vif & court, Blaville reçut un grand coup d'épée, & ne put s'empêcher de dire à son rival qu'il se battoit à merveille; mais qu'il étoit bien dur pour un homme de qualité d'être blessé par le fils d'un Procureur. Celui-ci sentit au vif le trait; mais le voyant hors de défense, il fut assez généreux pour le dédaigner. Il lui donna le bras, & le conduisit dans une auberge où un chirurgien qui étoit prévenu, attendoit le blessé: le vainqueur trouva son carrosse à vingt pas, & revint à Paris.

La blessure n'étoit pas dangereuse; & St-Remi reparut le soir chez Florincourt: il avoit deux cents louis à faire valoir, seul appui de sa fortune future, il s'écroula: l'adversité fut constante, le naufrage complet: tout coula à fond. Quels furent pendant la nuit l'agitation, le désespoir du malheureux Remi! quelle

perspective devant lui ! sans crédit , sans argent , & cinq cents louis à payer au plutôt , ou son déshonneur assuré. Il ne se coucha point ; passa le reste de la nuit à se tourmenter , à se promener dans sa chambre , & à chercher des moyens pour avoir cette somme. Après beaucoup de réflexions , cent projets formés & détruits , il crut que l'amour seroit son Dieu tutélaire , & que le cœur sensible & délicat de la Marquise de Clainvaux deviendrait son asyle & son soutien. Il écrivit sur-le-champ un billet où , après le langage le plus tendre , l'épanchement d'un cœur consumé d'amour , il lui confioit qu'il venoit d'essuyer au jeu une perte horrible , & qu'il osoit se reposer sur son amitié & sa générosité pour le tirer de l'embaras où il s'étoit plongé ; il donna ce billet à son valet - de - chambre , avec ordre de le porter à huit heures du matin chez la Marquise , & d'attendre son réveil & sa réponse. Plus calme alors & plein de confiance dans son amie , il se jeta sur

son lit, & la main paisible du sommeil ferma ses yeux.

Dès qu'il fut éveillé il demanda la réponse de la Marquise; on lui remit un billet en papier - vélin & à vignettes, très-joliment enveloppé; il se hâta de l'ouvrir, & lut » *Je ne paye les sottises de personne, encore moins celles de* » *M. Nicolas Remi de Manosque* «. Quelle ironie ! quelle humiliation pour le glorieux Remi ! & cependant la perte de sa gloire & de sa maîtresse étoit le moindre de ses malheurs : il étoit avili, déshonoré & perdu à jamais s'il ne rendoit les diamans. Dans cette perplexité cruelle, dévoré d'inquiétude, il sortit sans objet, à pied, & s'égara dans les Champs Elisés, rêvant profondément, ne voyant rien autour de lui : il fut abordé par un Ex-Officier gascon qu'il avoit connu dans l'horrible caverne du Marquis de Florincourt ; il lui avoit même prêté de l'argent quelquefois. Le gascon se piquoit de reconnaissance, c'étoit un de ces Chevaliers

qui ont le droit d'aubaine sur les étrangers, qui prétendoit qu'il entroit tous les jours dans Paris cinq cents dupes; que ce feroit bien malheureux si dans ce nombre, un homme d'esprit ne trouvoit pas la sienne : il avoit été congédié de son régiment, parce qu'il avoit trouvé l'art de fixer la fortune au jeu. D'ailleurs, prodigue de ses richesses, ne cherchant nullement à thésauriser, ne refusant jamais rien à personne, il donnoit à dîner, à souper, régaloit des meilleurs vins avec une générosité vraiment royale, c'étoit un vrai Catilina, (1) il eût mérité d'occuper une grande place dans l'Etat.

Valignac, c'étoit son nom, s'étant aperçu de la profonde tristesse de St-Remi, lui en demanda la cause, lui offrit ses services, ses petits moyens. Les malheureux ont besoin d'épanchemens; la situation de St-Remi étoit désespérée, que

(1) Animus audax, subdolus, varius, alieni appetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus: satis loquentiæ, sapientiæ parum. SALLUSTE.

risquoit-il de se confier à Valignac , peut-être pourroit-il l'aider , le sauver dans son naufrage. — Mon cher ami vous voyez , lui dit-il , un homme qui va se brûler la cervelle , s'il ne trouve cinq cents louis d'or dans vingt-quatre heures. — Cinq cents louis , s'écria le gascon , fands ! je ne vois que la Vierge de Lorette , ou le Clergé de France qui , dans ce temps de pénurie & de calamité , puisse vous concéder ce don gratuit. Cependant , mon très-cher , il ne faut jamais faire son embarquement pour l'autre monde , tant qu'il nous reste de la fanté & de la vigueur. Je me fers d'exemple à moi-même. Un jour j'étois dans les ténèbres du désespoir , je me voyois assailli de créanciers & de sentences. Ce n'étoit rien : mais je n'avois ni crédit , ni argent , c'étoit beaucoup. Le quartier de la petite étoit expiré ; je n'avois pu le payer , & Mademoiselle m'avoit congédié. Dans cette situation fâcheuse , ma tête s'offusque , mon courage se repose , & je prononce mon

arrêt de mort. Je pars pour St-Cloud résolu de me précipiter dans la rivière, au-delà du pont, pour n'être pas pêché dans les filets, comme une carpe. Quand je fus arrivé, comme c'étoit à peu près l'heure du dîner, mon estomac sollicita sa ration accoutumée. Il me restoit neuf livres tournois dans ma poche, & je raisonnai ainsi, à part moi. Cet argent va se noyer avec moi, & il sera perdu : il vaut bien mieux, ce me semble, que le sieur Griel, qui est un bon & honnête Traiteur, en profite, & qu'il ait cette part à ma succession : c'est donc faire une bonne œuvre que de lui demander à dîner : d'ailleurs quand j'aurai bu d'excellent vin, je boirai avec bien plus de courage l'eau de la rivière. D'après ces réflexions je dînai comme un Evêque, je bus comme un chanoine Allemand, & après mon dîner oubliant le chemin de la rivière, je pris, sans m'en appercevoir, celui de Paris. Ce dont je me félicite tous les jours. Imitiez-moi, mon cher : il vous faut cinq cents

louis, je ne désespère pas de vous les trouver, si vous avez de l'énergie & du cœur : je puis même vous mettre dans l'abondance pour long-temps, pourvu que le courage ne vous manque pas. Eh bien, que pensez-vous ? = Je me précipiterois dans les gouffres de l'enfer, si je savois que le Diable me prêtât cette somme. = J'espère que nous n'irons pas si loin pour la chercher, l'homme de génie & de valeur est son Diable à lui-même, écartons-nous un peu, il y a du monde par-là, & notre conversation n'a pas besoin de témoins.

Nous voici à présent solitaires : or ça, entrons en matière. Je compte sur votre discrétion, parole d'honneur. = Je vous la donne. = J'ai lié connoissance avec un jeune Batave très-riche, c'est un oiseau aquatique dont toutes les plumes sont d'or, quelle équité de lui en arracher quelques unes ! vous savez que je vis avec la Darville qui est bien la coquine de Paris la plus honnête & la plus adroite ;

j'ai fait accroire à mon Hollandois qu'elle étoit ma femme. Il prétend qu'il a le cœur délicat ; qu'il méprise les filles publiques , & qu'il ne peut aimer qu'une *femme honnête* , en conséquence il est devenu amoureux de la mienne ; la Darville joue son rôle à ravir , elle est d'une décence , d'une pudeur enfantine ; elle rougit d'une parole chatouilleuse , de la moindre équivoque , comme une femme qu'on présente à la Cour pour la première fois ; elle est sur-tout très-réservée en ma présence , il n'y a alors que leurs pieds & leurs regards qui se rencontrent , & s'entendent. Hier au soir je l'avois à souper : après le repas j'imitai ce Sénateur Romain qui feignit de dormir pour laisser à l'Empereur la liberté de caresser sa femme. J'entendois mon Batave amoureux qui se répandoit en propos galans , en déclarations tendres. Madame de Valignac l'écoutoit , lui répondoit des yeux , mais avec timidité & crainte ; elle jetoit ses regards sur moi , pour voir si je dormois

bien ; elle convenoit du plaisir qu'elle avoit à le voir ; mais elle lui opposoit son devoir, le respect qu'elle se devoit à elle-même, l'inconstance, l'ingratitude des hommes, le but humiliant de leurs desirs, enfin tout le protocole des motifs de résistance à l'usage des femmes vertueuses ; la coquine s'en tiroit à merveille ; je ne perdois pas un monosyllabe de leur entretien, & je méditois ma vengeance : Ah Monsieur des Provinces-Unies, me disois-je dans l'intérieur de l'ame, vous en voulez à mon honneur ? vous voulez enrichir mon ménage d'un aigrette Hollandoise ? Oh il vous en coûtera ! vous paierez la façon ; rien n'est plus juste. Voici mon plan de vengeance. Ce jeune homme joue assez volontiers ; mais il joue comme les Poètes d'Opéra font les vers ; cependant il se croit très-habile : je suis de son avis, je le trouve supérieur. Hier pour son coup d'essai il me gagna quelques louis ; mais c'est une semence que j'ai jetée dans mon champ, & qui fructifiera. Si vous

voulez me seconder , je me flatte que chaque louis me rapportera le trois cents pour un ; nos Economistes se vendroient au Diable, que jamais leur produit net, n'égalerait le mien. Ce soir, je vous donne à souper avec lui & avec Madame de Valignac mon épouse : nous ne ferons que nous quatre , & je vous promets que les premiers cinq cents louis seront pour vous.

St-Remi frémit à ce projet , & le rejeta vivement. = Boh ! dit Valignac , quelle pusillanimité ! vous avez des scrupules ? Et quel droit , je vous prie , à ce petit-fils de Noé , aux productions de la terre , avant moi : ne sommes-nous pas tous frères ? Eh donc ! nous devons partager en frères. Quoi ! ce Belge idiot sera nourri , enluminé comme un Prieur des Bernardins , & moi je serai have , maigre , & sec comme un Auteur des Variétés ! mon cher ami , où est la justice à cela : la Société est un état de ruses & de guerre ; comme de la fortune est au plus adroit.

Dites-moi un peu , est-ce que toutes les grandes possessions ne sont pas fondées sur des tours d'adresse & sur des friponneries ? lisez votre Histoire. Eh donc , supposons que l'argent du Batave soit une donation de Constantin , ou une substitution de Charlemagne , qui est-ce qui pourra le trouver mauvais , sinon les gueux de la terre ? supposons encore que nous avons la guerre avec la Hollande , nous levons des contributions sur l'ennemi , c'est le droit des gens ; il est beau d'imiter les Souverains. Mon cher maître , ayons de l'argent , *per fas & nefas* , son éclat couvre tout. Quand vous serez riche , qu'importe la source de vos richesses , pourvu que vous répandiez votre opulence ! les grands Seigneurs viendront souper chez vous , vous serez fêté des femmes , admiré des fots , précieux aux gens d'esprit , cher au Gouvernement , & peut-être , si vous léguez quelque argent aux Moines , ils vous mettront dans la cathégorie des Saints , & vous ferez des miracles après votre mort.

Ces sophismes ébranloient St-Remi ; mais la persuasion n'étoit pas dans son cœur : il hésitoit encore : — Vous êtes mou , lui dit le gascon , vous ne méritez pas les faveurs de la fortune : la vertu n'est qu'un fantôme , s'écria un Romain en mourant. Il pensoit en homme d'esprit. Au surplus faites comme vous l'entendrez : il vous faut cinq cents louis ? eh donc , trouvez-les ; en attendant vous mangerez la maigre côtelette à votre dîner , & vous irez à pied , crotté comme un petit Abbé qui n'a point encore de part au patrimoine de St-Pierre : heureux encore si quelque fripon en carrosse ne vous passe pas sur le ventre : je crois fandsi , qu'il vaut encore mieux écraser les autres que d'être écrasé.

L'éloquence du gascon triompha enfin des scrupules de St-Remi : il accepta le souper pour le soir même : ne se proposant d'abord qu'un bénéfice de cinq cents louis , pour retirer les diamans , & échapper à son déshonneur. On convint des

signes & des moyens pour entraîner la dupe dans le piège ; rien n'étoit plus facile : la première nuit on lui gagna mille louis. St-Remi emporta sa moitié ; c'étoit d'abord tout ce qu'il désiroit : mais il se rappela qu'il avoit d'autres dettes pressantes , d'ailleurs comment se soutenir à Paris sans argent. L'occasion étoit séduisante , & le premier pas fait. Il y revint une seconde fois , & cette seconde contribution en pays ennemi , monta à six cents louis. St-Remi rendit les diamans , satisfit ses créanciers , & se vit foulagé d'un grand fardeau.

Le lendemain le Hollandois ne reparut plus chez Valignac ; Remi n'en fut pas fâché , le remords commençoit à entrer dans son ame : il n'osoit y porter ses regards , il y trouvoit la honte & l'humiliation. Le sommeil le fuyoit , plus de repos , plus de consolations , plus d'espoir. Il resta deux jours sans sortir de chez lui , il n'osoit revoir la lumière : le troisième jour après l'agitation d'une nuit

nuit cruelle, il venoit de s'endormir ; on l'éveilla de la part de M. le Lieutenant de Police : il fit entrer : un Exempt lui montre l'ordre du Roi, & lui dit de le suivre : il s'habille à la hâte, ils descendent, deux cavaliers l'attendoient, on le met dans une voiture : jusqu'alors il n'avoit proféré aucune parole, enfin il ouvre la bouche. = Où me menez-vous, dit-il à l'Exempt? = A Bicêtre. = A Bicêtre, grand Dieu ! oui je l'ai mérité ; & il se tut. Il entra dans cet abominable gîte, le cœur glacé ; dans un stupide silence, sans verser une seule larme. Deux jours entiers il repoussa la nourriture qu'on lui présentait, mais on le menaça, & il prit du bouillon. Des pleurs abondans coulèrent enfin de ses yeux, & son ame abattue, parut se relever. Il écrivit au Lieutenant de Police, lui demanda la cause de sa détention, de son avilissement qu'il avouoit mériter par une action infâme, qui fera la honte & le désespoir de sa vie : il lui fait alors le récit

du lâche tour qu'il a joué au jeune Hollandois: ne nomme aucun complice, s'accuse lui seul; il le supplie de faire vendre tous ses effets, ses bijoux, son carrosse, ses deux montres qu'il lui envoie, de faire prendre le peu d'argent qui lui restoit dans son Secrétaire, & d'avoir la bonté d'en envoyer le montant à cet étranger qu'il avoit eu la lâcheté de dépouiller: il implore à genoux une dernière grace, c'étoit de cacher son malheur, son infamie à sa famille, à son père dont la vertu & la probité ne méritoient pas un si indigne fils.

Le Lieutenant de Police l'avoit fait arrêter sur la dénonciation de l'Ambassadeur de leurs Hautes-Puissances, à qui le jeune Hollandois, sur des soupçons, avoit fait part de son désastre. La Police pénétra bientôt dans les obscurités de ce dédale: la trame fut découverte: Valignac plus adroit ou plus heureux que son complice, avoit prévu l'orage, & s'étoit évadé: l'infortuné Remi fut la seule vic-

time que l'on sacrifia. Cependant le Lieutenant de Police fut touché de sa lettre, & plaignit son infortune : il fit exécuter toutes ses intentions ; écrivit à son père que son fils étoit détenu en prison pour des étourderies de jeunesse , & que sur sa réponse on lui rendroit la liberté , & on le feroit partir pour le lieu qu'il désireroit.

Quel coup de foudre pour cette famille sensible & honnête ! sur-tout après les brillantes illusions dont ils se repaissoient sur les lettres de Remi. Le vieux père les larmes aux yeux , ne put s'empêcher de dire à sa femme : C'est-là votre ouvrage, vous l'avez voulu, Madame, vous l'avez voulu : c'est vous qui perdez mon fils Nicolas : & il pleuroit, & ils pleuroient ensemble. Hélas ! ils ignoroient la honte & le séjour de leur fils. On s'assembla pour lui écrire , on joignit à l'épître une lettre-de-change de vingt-cinq louis , & une lettre de la malheureuse & tendre Pauline. On lui avoit adouci la réponse de son amant. On lui fit dire qu'au mo-

ment de s'élever, & de parvenir à la fortune, il vouloit attendre de voir réaliser ses espérances : mais qu'aussi-tôt que ses projets auroient réussi, il viendrait partager avec elle son bonheur & ses richesses. Pauline gémit de cette réponse. „ Ah ! „ s'écria-t-elle, qu'a-t-il besoin de fortune avec moi : je ne veux rien, je n'ai „ besoin que de le voir, & de l'aimer “.

Informée de sa détention, accablée de ce revers, elle se détermina à lui écrire, c'est cette lettre que le vieux Remi inféra avec la sienne dans le paquet qu'il adressoit à M. le Lieutenant de Police, auquel il répondit pour réclamer son fils, & demander sa liberté.

Dès que ce sage Magistrat eut reçu cette réponse, il envoya ses lettres au prisonnier, & un ordre pour le faire sortir, avec défense d'entrer dans Paris.

Remi quitta cette infâme prison, après six semaines de séjour, pâle, d'une maigreur affreuse, à peine pouvant se soutenir. On lui remit en sortant la lettre de

son père, il reconnut l'écriture, & jeta un profond soupir : il attendit pour la lire d'être éloigné de ce Tartare dont l'aspect l'épouvantoit. Il dirigea au hasard sa route vers Charenton : mais exténué, défaillant, il fut obligé de s'arrêter ; il s'assit sur une pierre. Il décachete alors sa lettre ; il en trouve une autre, il regarde, c'étoit l'écriture de Pauline. Misérable que je suis, s'écria-t-il ! les sanglots le suffoquèrent : il appuya ses deux coudes sur ses genoux, & sa tête dans ses mains, il répandit un torrent de larmes : quand cette effusion l'eut un peu soulagé, il lut la lettre de son père ; elle étoit tendre, consolante, respiroit l'amour paternel : il rappeloit son cher Nicolas auprès de lui, le conjuroit de renoncer à son ambition, à ses vains projets, pour vivre heureux & tranquille au sein de sa famille. — Il n'est plus tems, s'écria cet infortuné, il n'est plus tems ! Il poursuivit sa lecture : Son père ajoutoit : „ Avoue-moi, mon cher Nicolas,

„ si tu as des dettes , ne me cache rien ;
 „ je te pardonne tout : nous vendrons notre
 „ maison de campagne pour les acquitter ;
 „ je saurai supporter cette privation ; le
 „ plaisir de t'avoir auprès de moi me con-
 „ solera de ce petit chagrin. = Oh ! mon
 „ père , le meilleur des pères ! combien
 „ je suis indigne de votre tendresse “ ! Il
 s'arrêta , baïsa deux fois la lettre , & rêva
 quelques momens. Il prit ensuite celle de
 Pauline , & la lut ; elle étoit en ces termes.

„ MON CHER REMI , je pourrois me
 „ plaindre de vous ; mais vous n'êtes pas
 „ heureux , dit-on ; vous êtes trop puni :
 „ vos malheurs m'attachent encore plus
 „ fortement à vous ; revenez chercher la
 „ consolation auprès de votre amie , de
 „ cette Pauline que vous avez aimée , ou-
 „ bliée peut-être. Ah ! si les jours de bon-
 „ heur sont finis pour moi ; si je dois être
 „ à jamais séparée de mon aimable ami ;
 „ si je ne dois plus le revoir , que je
 „ meure tout-à-l'heure , j'ai assez vécu ;

„ je n'ai plus rien à perdre , ni à regretter.
 „ Abjurez vos brillans projets ; à quoi
 „ mènent-ils ? à l'agitation & à l'ennui :
 „ venez au sein de l'hymen goûter le bon-
 „ heur d'être aimé : votre travail vous don-
 „ nera l'aifance , & remplira agréablement
 „ vos journées : mes soins , ma tendresse
 „ écarteront d'autour de vous ces légers
 „ nuages qui troublent souvent la sérénité
 „ de la vie ; si votre félicité dépend de moi ,
 „ croyez que chacune de mes pensées , que
 „ mon ame toute entière , ne s'occupera
 „ que des moyens de vous rendre heureux.
 „ Adieu , mon ami , mon tendre ami ;
 „ revenez , revenez , où tout est fini pour
 „ moi.

„ PAULINE DE SAINT-PAULET „

Cette lettre combla le désespoir du mal-
 heureux Remi : il se renverse sur la terre ,
 s'y roule , se relève , fixe ses yeux au ciel ,
 semble l'accuser , lui reprocher sa honte ,
 ses malheurs ; puis il s'écrie : = Pauline ;
 oh ! ma chère Pauline ! le bonheur n'étoit

pas fait pour moi ; je l'ai méconnu : l'espérance ne peut plus entrer dans mon ame ! ton infâme amant te feroit rougir ; son approche souilleroit ta pureté ! Si tu le connoissois , tu le mépriserois , l'abhorrerois ! Ensuite il marche éperdu , égaré , demande à un passant en quel lieu il étoit. = Près de Charenton , le voilà. Il y va , il entre dans une auberge ; son air effaîé , sa pâleur effraient l'hôtesse ; il la rassure , & lui dit qu'il relève de maladie ; qu'il ne lui fera point à charge ; qu'au point du jour il aura pris son parti : donnez-moi , je vous prie , une chambre ; faites allumer du feu , car je meurs de froid. L'hôtesse le conduit elle-même , le fait réchauffer , lui propose à souper. = Oui , les forces me manquent , je suis bien foible ! mais je ne pourrois manger ; apportez-moi seulement du vin dans du bouillon , ce breuvage fortifie. Quand il l'eut pris : „ Ah , dit-il , je suis un peu „ mieux ; donnez-moi , ma chère hôtesse , „ de l'encre & du papier , je veux écrire „. L'hôtesse le quitta émue de pitié : = Le

beau jeune homme , disoit - elle , en s'en allant , c'est bien dommage ; mais il n'ira pas loin. A cet âge ! ce que c'est que la vie !

Dès que Remi fut seul , il écrivit à son père.

MON CHER ET RESPECTABLE PÈRE ,

„ Je suis pénétré de l'excès de vos bon-
 „ tés ; votre fils , votre malheureux fils ,
 „ n'y a pas répondu comme il le devoit :
 „ je vous remercie de vos offres généreuses ,
 „ & de la lettre-de-change de 25 louis ;
 „ je vous la renvoie , je n'en ai pas besoin ;
 „ je vais faire un voyage où je ferai défrayé.
 „ Oh ! le meilleur , le plus sage des pères !
 „ vivez heureux avec le reste de votre fa-
 „ mille ! Plût au Ciel que je n'eusse jamais
 „ quitté la maison paternelle ! Aimez tou-
 „ jours , & consolez ma mère , cette mère
 „ si bonne ; offrez-lui , je vous prie , mes
 „ plus tendres respects , & oubliez l'un &
 „ l'autre le plus infortuné des hommes „.

Cette lettre finie , il se reposa , relut la lettre de Pauline , & y répondit.

„ MADEMOISELLE, votre lettre si tou-
 „ chante, votre tendresse, votre générosité
 „ aggravent encore le poids de mes revers;
 „ je vois trop tard la perte immense que je
 „ fais, je ne puis être à vous, je n'en suis
 „ plus digne; Pauline, la tendre Pauline,
 „ mérite un cœur pur, sans tache, un époux
 „ honoré, estimé de tout le monde : le seul
 „ bienfait que je puis aujourd'hui vous de-
 „ mander, c'est de ne pas me haïr, de ne
 „ pas mépriser celui qui a eu le bonheur
 „ d'être aimé de vous, & à qui il reste en-
 „ core assez de vertu pour se priver de vous,
 „ pour sentir qu'il ne doit pas oser vous
 „ approcher, & qui, par ce sacrifice & ses
 „ malheurs, est assez cruellement puni des
 „ erreurs de sa vie. Adieu, trop aimable,
 „ trop sensible Pauline! nous nous reverrons
 „ un jour, je l'espère du moins : puisse le
 „ Ciel égaler votre bonheur à vos vertus!
 „ Ah! il m'avoit offert en vous un trésor
 „ inappréciable! *Par apostille.*

„ Ne vous inquiétez pas de mon sort,
 „ je ne souffrirai point “.

Les dépêches finies, fermées, il entendit sonner minuit : Que le jour, dit-il, tardera de paroître ! on étoit alors au commencement de Décembre. Il quitta le feu, se promena long-tems ; ensuite se jeta sur un lit : la lassitude, la nature épuisée permirent un moment au sommeil de lui fermer les yeux ; mais un songe affreux l'épouvanta, le couvrit d'une sueur froide ; il se crut traîné dans un tombereau comme un criminel, en chemise, la corde au cou, environné d'un peuple immense qui le suivoit, le contemploit avec avidité : il avance au lieu de l'exécution ; il voit l'échaffaud : on approche ; tout-à-coup il apperçoit son père au pied de l'échaffaud, qui fondoit en larmes, & lui tendoit les bras : à cet aspect il jette un cri terrible : = Ah ! mon père !... La terreur, l'effroi l'éveillent en sursaut ; il trembloit de tous ses membres, il étoit glacé : „ Ah ! dit-il en s'éveillant, je ne suis „ donc pas si malheureux que je le croyois ! „ mes égaremens, ma vanité ne m'ont pas „ conduit au dernier supplice “ ; puis se promenant, s'asseyant, se relevant, ayant

toujours Bicêtre devant les yeux, il s'écrioit : La mort est donc ma seule ressource ! la mort ! elle est affreuse ! mais flétri, déshonoré, où puis-je vivre ? où irai-je ? quel sera mon asyle ? je n'en ai plus : je suis la honte de ma famille, l'objet du mépris public ; voilà le précipice où m'a jeté une vanité insensée. Ah ! ma mère ! ma mère ! c'est vous oui, vous m'avez perdu ! Il tomboit ensuite dans une profonde rêverie ; il en sortit en s'écriant encore : Il faut donc mourir ! quelle horrible destinée ! grand Dieu, ayez pitié de moi. C'est dans ces convulsions qu'il attendit la naissance du jour.

Au premier rayon de l'aube, il ouvrit la fenêtre, détacha ses boucles d'argent, les renferma, avec un louis d'or qui lui restoit, dans un papier qu'il cacheta ; & mit dessus pour suscription : *aux pauvres* ; plus bas : *qu'ils prient Dieu pour moi*. Il appela l'hôtesse, qui le félicita sur son air tranquille : — Oui, je suis en effet plus calme ; mes peines vont finir : — Voulez vous déjeuner ? — Je boirai volontiers un verre de vin : j'ai besoin de toutes mes forces pour la

route que je vais faire. = Ayez bon courage , ce ne fera rien ; vous êtes si jeune ! quel âge avez-vous ? = A quel jour sommes-nous du mois ? = Nous tenons le six , c'est la saint Nicolas ? = La saint Nicolas ! =
 „ Oui , la fête de notre pauvre cher homme
 „ qui vient de Paris exprès pour dîner avec
 „ moi : = C'est aussi la mienne : quelle
 „ fête ! il y a aujourd'hui 24 ans que je suis
 „ au monde ; qui m'y a jeté ? & pourquoi ? «
 Il paya son hôtesse d'un écu qu'il s'étoit réservé , lui donna le paquet qu'il venoit de faire , en lui disant : Si dans huit jours je ne viens pas moi-même le retirer , je vous prie de le remettre à son adresse.

Cette bonne femme , qui ne concevoit rien à tous ces discours , mais qui comprit qu'il étoit profondément affligé , se mit à pleurer , le pria de rester chez elle , lui offrit tous ses secours , sa bourse. = Femme trop généreuse , je vous suis obligé ; mes besoins vont finir ; j'ai encore assez d'argent & de force pour me conduire où je veux aller : il s'informe où étoit la boîte de la grand-poste ; il prend congé d'elle , la remercie

de tous ses soins , & va porter ses lettres ; de-là il vint sur le pont de Charenton : il s'arrêta près du parapet , mesura de l'œil la hauteur du pont , frissonna , recula : il revint , regarda autour de lui ; & voyant quelques personnes , il s'éloigna , & porta ses pas dans la campagne : il vit arriver une berline à six chevaux ; trois laquais en chargeoient le derrière , un personnage décoré en remplissoit le fond : il regarda avec attention. = Voilà donc , dit-il , les heureux de la terre ! voilà ce que j'ai tant envié , & ce qui m'a conduit à Bicêtre ! Un mendiant estropié vint lui demander l'aumône : „ Ayez pitié , dit-il , d'un pauvre accablé de „ misères , vous qui êtes riche & heureux : „ = Heureux ! oui , mon ami , tu as raison ; „ je le ferai bientôt ; tiens voilà mon habit , „ & prie Dieu pour moi “. Il retourne sur le pont , & contemple le lever du soleil qui , ce jour-là , s'élevoit pur & sans nuage : „ Que „ tu vas , dit-il , éclairer de malheurs & de „ crimes ! pourquoi n'es-tu pas anéanti ! tu „ brilles en vain , je ne te verrai plus “. Il jette les yeux autour de lui , ne voit per-

sonne, se met à genoux, croise ses mains sur sa poitrine, adresse encore ses regards au Ciel, se relève avec impétuosité, & se précipite dans la rivière : il revint deux fois sur l'eau, & disparut pour toujours. Telle fut la destinée du malheureux Remi.

Sa famille crut qu'il avoit passé dans les pays étrangers ou dans les Indes; elle se flatta long-tems de le revoir : on l'attendoit de saison en saison. Le bon Procureur parloit sans cesse de lui, de son cher Nicolas; mais dans l'excès de son affliction, que partageoit sa femme, il n'osa plus lui reprocher la perte de cet enfant chéri, dont il ignora toujours la fin tragique.

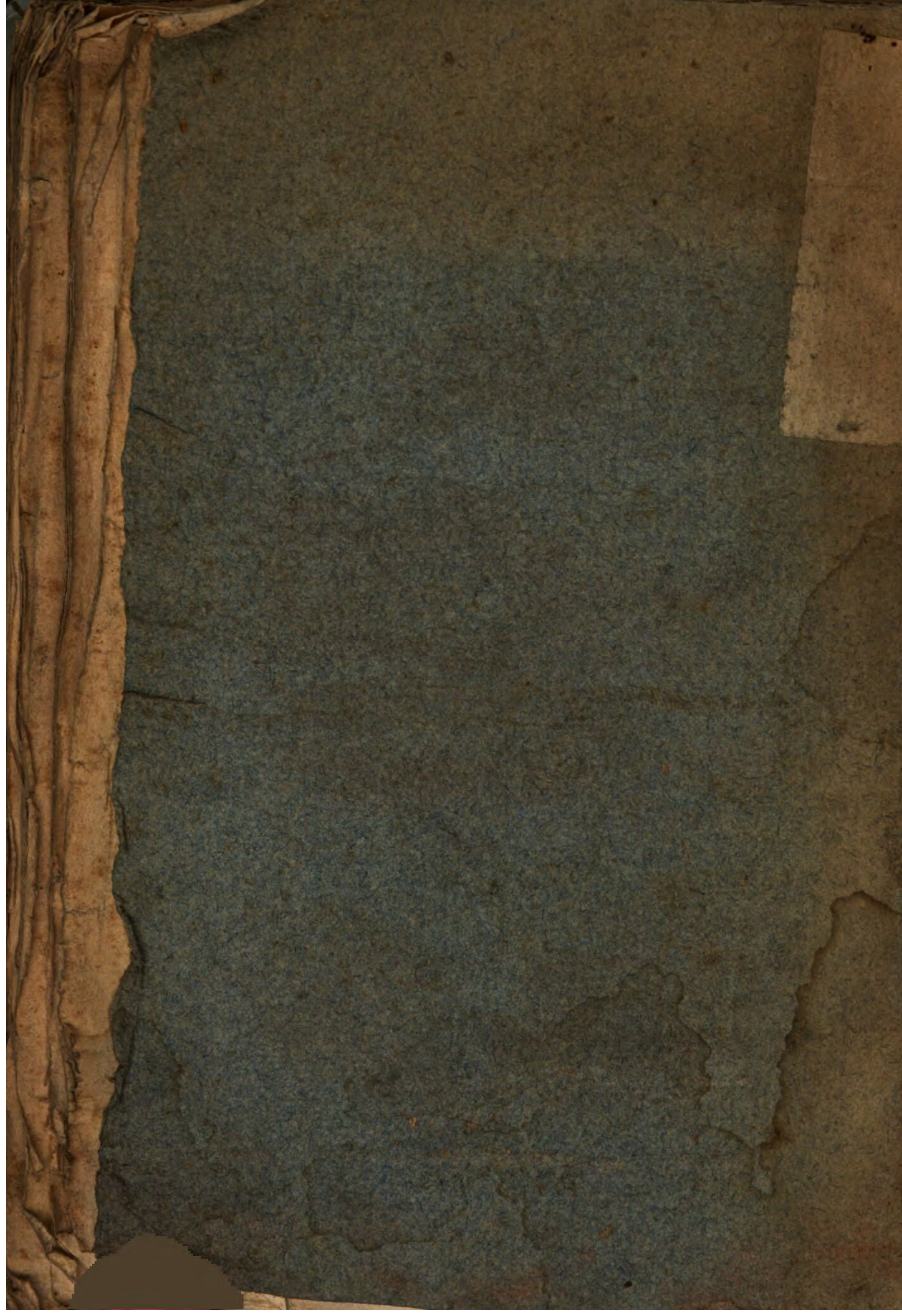
La malheureuse Pauline n'espéra plus de le revoir, & son cœur se ferma à tout sentiment de bonheur : les caresses de son père, son amour pour lui, soutinrent quelque tems sa frêle existence; tous les jours elle se rendoit au berceau où elle avoit revu son amant; elle s'y asseyoit, y relisoit ses lettres, fondoit en larmes, & revenoit au Château : enfin, la douleur, qui avoit peu

à peu usé les ressorts de sa vie , la termina un an après celle de Remi.

On rapporte qu'à sa mort elle répétoit tout bas le nom de Remi, qu'elle le demandoit souvent , que son Confesseur lui dit qu'il falloit l'oublier & ne songer qu'à Dieu : Ah ! répondit-elle , Dieu ne veut pas l'impossible ! je meurs avec plaisir , parce que j'espère le revoir.

On trouva sur son corps , à côté d'un scapulaire , un sachet qui contenoit des cheveux de son amant. En mourant , elle avoit supplié son père de faire porter son cœur dans le berceau qu'elle avoit tant aimé : M. de Saint-Paulet obéit aux vœux de sa malheureuse fille ; il le fit enfermer dans un vase de marbre blanc , & placer au milieu de ce petit bocage , avec cette simple inscription : *C'est le Cœur de Pauline.* On planta tout à l'entour des myrthes , des Cyprès ; & les Habitans du Château & du Village venoient souvent y jeter des fleurs , & répandre des larmes.

F I N.



Lantier, Étienne F. de

Erminie

Londres 1788

P.o.gall. 1177

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10093403-3